
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00198300 6

THÉATRE

DE

MARIVAUX

NOUVELLE ÉDITION

ORNÉE DE PORTRAITS EN PIED COLORIÉS

dessinés par BERTALL

PARIS

LAPLACE, SANCHEZ ET Cie, ÉDITEURS

3, RUE SÉGUIER, 3





THÉATRE

DE

MARIVAUX

Paris, Impr. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.



P. C. de MARIVAUX.

Né en 1688, _mort en 1763

THÉATRE

DE

MARIVAUX

NOUVELLE ÉDITION

ORNÉE DE PORTRAITS EN PIED COLORIÉS

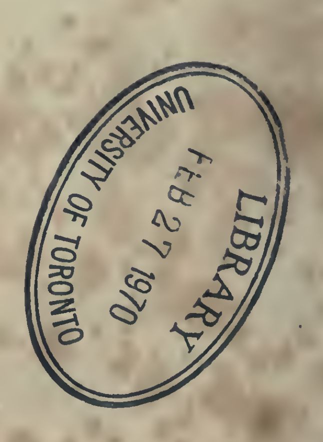
dessinés par BERTALL

PARIS

LAPLACE, SANCHEZ ET Cie, ÉDITEURS

3, RUE SÉGUIER, 3

1879


UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
FEB 27 1970

LE

DÉNOUEMENT IMPRÉVU

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

Représentée pour la première fois par les comédiens ordinaires du roi, le 10 décembre 1724.

PERSONNAGES

M. ARGANTE.
MADEMOISELLE ARGANTE, fille de M. Argante.
DORANTE, avocat.
ÉRASTE, gentilhomme demeurant à la campagne.
MAITRE PIERRE, fermier de M. Argante.
LISETTE, suivante de mademoiselle Argante.
CRISPIN, valet d'Éraste.
UN DOMESTIQUE de M. Argante.

La scène est dans la maison de campagne de M. Argante, aux environs de Paris.

SCÈNE I

DORANTE, MAITRE PIERRE.

DORANTE, *d'un air désolé.*

Je suis au désespoir, mon pauvre maître Pierre : je ne sais que devenir.

MAÎTRE PIERRE.

Eh! marguenne, arrêtez-vous donc! Voute lamentation me corrompt toute ma balle himeur.

DORANTE.

Que veux-tu? J'aime mademoiselle Argante plus qu'on n'a jamais aimé; je me vois à la veille de la perdre, et tu ne veux pas que je m'afflige?

MAÎTRE PIERRE.

En sait bian qu'il faut parfois s'affliger; mais faut y aller pus bellement que ça; car moi, j'aime itou Lisette, voyez-vous! en dit que sti-là qui veut épouser mademoiselle Argante a un valet; si le

DORANTE.

La preuve t'en est sûre; mais n'oublie pas de presser mademoiselle Argante sur ce que je t'ai dit.

MAÎTRE PIERRE.

Tatiguienne! dormez en repos et n'en pardez pas un coup de dent: si alle bronchait, je li revaudrais. Sa bonne femme de mère, alle est défunte, et cette fille-ci qu'alle a eue, alle est par conséquent la fille de monsieur Argante, n'est-ce pas?

DORANTE.

Sans doute.

MAÎTRE PIERRE.

Sans doute. Je le veux bian itou, je n'empêche rian, je sis tout bon accord. Si je voulions souffler une petite bredouille dans l'oreille du papa, il varrait que mademoiselle Argante est la fille de sa mère, mais velà tout.

DORANTE.

Cela n'aboutit à rien; songe seulement à ce que je te promets.

MAÎTRE PIERRE.

Oui, je songerons toujours à cinquante pistoles; mais touchez-moi un petit mot de l'expédient qu'ous dites.

DORANTE.

Il est bizarre, je l'avoue; mais c'est l'unique ressource qui nous reste. Je voudrais donc que, pour dégoûter le futur, elle affectât une sorte de maladie, un dérangement, comme qui dirait des vapeurs.

MAÎTRE PIERRE.

Dites à la franquette qu'ous voudriais qu'alle fît la folle. Velà bian de quoi! Ca ne coûte rian aux femmes : par bonheur alles ont un esprit d'un marveilleux acabit pour ça, et mademoiselle Argante nous fournira de la folie tant que j'en voudrons ; son çarviau la met à même. Mais velà son père : ôtez-vous de par ici; tantôt je vous rendrons réponse.

SCÈNE II

M. ARGANTE, MAITRE PIERRE.

M. ARGANTE.

Avec qui étais-tu là?

MAÎTRE PIERRE.

Eh voire! J'étais avec queuqu'un.

M. ARGANTE.

Eh! qui est-il ce quelqu'un?

MAÎTRE PIERRE.

Aga donc! Il faut bian que ce soit une parsonne.

M. ARGANTE.

Mais je veux savoir qui c'était, car je me doute que c'est Dorante.

MAÎTRE PIERRE.

Oh bian! cette doutance-là, prenez que c'est une çartitude, vous n'y pardrez rian.

M. ARGANTE.

Que vient-il faire ici?

MAÎTRE PIERRE.

M'y voir.

M. ARGANTE.

Je lui ai pourtant dit qu'il me ferait plaisir de ne plus venir chez moi.

MAÎTRE PIERRE.

Et si ce n'est pas son envie de vous faire plaisir; est-ce que les volontés ne sont pas libres?

M. ARGANTE.

Non, elles ne le sont pas; car je lui défendrai d'y venir davantage.

MAÎTRE PIERRE.

Bon, je l'y défendrai! Il vous dira qu'il ne dépend de parsonne.

M. ARGANTE.

Mais vous dépendez de moi, vous autres, et je vous défends de le voir et de lui parler.

MAÎTRE PIERRE.

Quand je serons aveugles et muets, je ferons voute commission, monsieur Argante.

M. ARGANTE.

Il faut toujours que tu raisonnes.

MAÎTRE PIERRE.

Que voulez-vous? J'ons une langue, et je m'en sars; tant que je l'aurai, je m'en sarvirai; vous me chicanez avec la voute, peut-être que je vous lantarne avec la mienne.

M. ARGANTE.

Ah! je vous chicane! c'est-à-dire, maître Pierre, que vous n'êtes pas content de ce que j'ai congédié Dorante?

MAÎTRE PIERRE.

Je n'approuve rian que de bon, moi.

M. ARGANTE.

Je vous dis, il faudra que je dispose de ma fille à sa fantaisie!

MAÎTRE PIERRE.

Acoutez, peut-être que la raison le voudrait; mais voute avis est bian pus raisonnable que le sian.

M. ARGANTE.

Comment donc! est-ce que je ne la marie pas à un honnête homme?

MAÎTRE PIERRE.

Bon! le velà bian avancé d'être honnête homme! Il n'y a que les couquins qui ne sont pas honnêtes gens.

M. ARGANTE.

Tais-toi, je ne suis pas raisonnable de t'écouter; laisse-moi en repos, et va-t'en dire aux musiciens que j'ai fait venir de Paris qu'ils se tiennent prêts pour ce soir.

MAÎTRE PIERRE.

Qu'est-ce qu'ous en voulez faire, de leur musicle?

M. ARGANTE.

Ce qu'il me plaît.

MAÎTRE PIERRE.

Est-ce qu'ous voulez danser la bourrée avec ces violoneux? Ça n'est pas parmis à un maître de maison.

M. ARGANTE.

Ah! tu m'impatientes.

MAÎTRE PIERRE.

Parguenne, et vous itou: tenez, j'use trop mon esprit après vous. Par la mardi! voute farme et tous les animaux qui en dépendont, me baillont

moins de peine à gouvarner que vous tout seul; par ainsi, prenez un autre farmier: je varrons un peu ce qu'il en sera, quand vous ne serez pus à ma charge.

M. ARGANTE.

Fort bien ! me quitter tout d'un coup dans l'embarras où je suis, et le jour même que je marie ma fille; vous prenez bien votre temps, après toutes les bontés que j'ai eues pour vous !

MAÎTRE PIERRE.

Voirement, des bontés ! Si je comptions ensemble, vous m'en deveriez pus de deux douzaines: mais gardez-les, et grand bian vous fasse.

M. ARGANTE.

Mais enfin, pourquoi me quitter ?

MAÎTRE PIERRE.

C'est que mes bonnes qualités sont entarrées avec vous; c'est qu'ous voulez marier voute fille à voute tête, en lieu de la marier à la mienne; et drès qu'ous ne voulez pas me complaire en ça, drès que ma raison ne vous sart de rian, et qu'ous prétendez être le maître par-dessus moi qui sis prudent, drès qu'ous allez toujours voute chemin maugré que je vous retienne par la bride, je pards mon temps chez vous.

M. ARGANTE.

Me retenir par la bride ! belle façon de s'exprimer !

MAÎTRE PIERRE.

C'est une petite similitude qui viant fort à propos.

M. ARGANTE.

C'est ma fille qui vous fait parler, je le vois bien; mais il n'en sera pourtant que ce que j'ai résolu; elle épousera aujourd'hui celui que j'attends. Je lui fais un grand tort, en vérité, de lui donner un homme pour le moins aussi riche que ce fainéant de Dorante, et qui avec cela est gentilhomme !

MAÎTRE PIERRE.

Ah ! nous y velà donc, à la gentilhommerie ! Eh fi ! noute monsieur, ça est vilain à voute âge, de bailler comme ça dans la bagatelle; en vous amuse comme un enfaut avec un joujou. Jamais je n'endurerai ça, voyez-vous ! Monsieur Dorante

est amoureux de voute fille, alle est amoureuse de li ; il faut qu'ils voyont le bout de ça. Hiar encore, sous le barciau de noute jardin je les entendais : (*A part*). Sarvons-li d'une bourde. (*Haut*). Ma mie, ce li disait-il, voute père veut donc vous bailler un autre homme que moi ? Eh ! vraiment oui ! ce faisait-elle. Eh ! que dites-vous de ça ? ce faisait-il. Eh ! qu'en pourrais-je dire ? ce faisait-elle. Mais si vous m'aimez bian, vous lui dirais qu'ous ne le voulez pas. Hélas ! mon grand ami, je le lui ai tant dit ! Mais bref, à la parfin que ferez-vous ? Eh ! je n'en sais rian. J'en mourrai, ce dit-il. Et moi itou, ce dit-elle... Quoi, je mourrons donc ? Voute père est bian tarrible... Que voulez-vous ? comme on me l'a baillé, je l'ai prins...

M. ARGANTE, *en colère et s'en allant.*

L'impertinente, avec son amant ! et toi encore plus impertinent de me rapporter de pareils discours ; mais mon gendre va venir, et nous verrons qui sera le maître.

SCÈNE III

Mlle ARGANTE, LISETTE, MAITRE PIERRE.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Il me semble que mon père sort fâché d'avec toi. De quoi parliez-vous ?

MAÎTRE PIERRE.

De voute noce avec le fils de ce gentilhomme.

LISETTE.

Eh bien ?

MAÎTRE PIERRE.

Eh bian ! je ne sais qui l'a enhardi ; mais il n'est pas si timide que de couteume avec moi : il m'a bravement injurié et baillé le sobriquet d'impartinent, et m'a enchargé de dire à mademoiselle Argante qu'alle est une sotte ; et pisque la velà, je li fais ma commission.

LISETTE, *à mademoiselle Argante.*

Là-dessus, à quoi vous déterminez-vous ?

MADEMOISELLE ARGANTE.

Je ne sais ; mais je suis au désespoir de me voir en danger d'épouser un homme que je n'ai jamais

vu ; et seulement parce qu'il est le fils de l'ami de mon père.

MAÎTRE PIERRE.

Tenez, tenez, il n'y a point de détermination à ça. J'avons arrêté, monsieur Dorante et moi, ce qu'ous devez faire, et velà c'en que c'est. Il faut qu'ous deveniais folle ; ça est conclu entre nous ; il n'y a pus à dire non : il faut parachever. Allons, avancez-nous, en attendant, queuque petit échantillon d'extravagance pour voir comment ça fait : en dit que les vapeurs sont bonnes pour ça. Montrez m'en une.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Oh ! laisse-moi, je n'ai point envie de rire.

LISETTE.

Va, ne t'embarrasse pas ; nous autres femmes, pour faire les folles avons-nous besoin d'étudier notre rôle ?

MAÎTRE PIERRE.

Non ; je savons bian vos facultés ; mais n'amporte, il s'agit d'avoir l'esprit pus torné que de couteume. Lisette, sarmonne-la un peu là-dessus, et songe toujours à noute amiquié : ça ne fait que croître et embellir cheux moi, quand je te regarde.

LISETTE.

Je t'en fais mes compliments.

MAÎTRE PIERRE.

Adieu ; noute maître est sorti, je pense. Je vas, si je puis, avec monsieur Dorante.

SCÈNE IV

Mlle ARGANTE, LISETTE.

LISETTE.

Ça, faites vos réflexions. Consentez-vous à ce qu'on vous propose ?

MADEMOISELLE ARGANTE.

Je ne saurais m'y résoudre. Jouer un rôle de folle ! Cela est bien laid.

LISETTE.

Eh, mort de ma vie ! trouvez-moi quelqu'un qui ne joue pas ce rôle-là dans le monde ? Qu'est-ce que c'est que la société entre nous autres hon-

nêtes gens, s'il vous plaît ? N'est-ce pas une assemblée de fous paisibles qui rient de se voir faire, et qui pourtant s'accordent ? Eh bien ! mettez-vous pour quelques instants de la coterie des fous revêches, et nous dirons nous autres : la tête lui a tourné.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Tu as beau dire ; cela me répugne.

LISETTE.

Je crois qu'effectivement vous avez raison. Il vaut mieux que vous épousiez ce jeune rustre que nous attendons. Que de repos vous allez avoir à sa campagne ! Plus de toilette, plus de miroir, plus de boîte à mouches ; cela ne rapporte rien. Ce n'est pas comme à Paris, où il faut tous les matins recommencer son visage, et le travailler sur nouveaux frais. C'est un embarras que tout cela, et on ne l'a pas à la campagne : il n'y a là que de bon gros cœurs, qui sont francs, sans façon, et de bon appétit. La manière de les prendre est très-aisée ; une face large, massive, en fait l'affaire ; et en moins d'un an vous aurez toutes ce mignardises convenables.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Voilà de fort jolies mignardises !

LISETTE.

J'oubliais le meilleur. Vous aurez parfois des galants houbereaux qui viendront vous rendre hommage, qui boiront du vin pur à votre santé ; mais avec des contorsions !... Vous irez vous promener avec eux, la petite canne à la main, le manteau troussé de peur des crottes : ils vous aideront à sauter le fossé, vous diront que vous êtes adroite, remplie de charmes et d'esprit, avec tout plein d'équivoques spirituelles, qui brocheront sur le tout. Qu'en dites-vous ? Prenez votre parti, sinon je recommence, et je vous nomme tous les animaux de votre ferme, jusqu'à votre mari.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Ah ! le vilain homme !

LISETTE.

Allons, vite, choisissez de quel genre de folie vous voulez le dégoûter ; il va venir, comme vous savez, et vous aimez Dorante, sans doute ?

MADEMOISELLE ARGANTE.

Mais oui, je l'aime ; car je ne connais que lui depuis quatre ans.

LISETTE.

Mais oui, je l'aime ! Qu'est-ce que c'est qu'un amour qui commence par *mais*, et qui finit par *car?*

MADEMOISELLE ARGANTE.

Je m'explique comme je sens. Il y a si longtemps que nous nous voyons ; c'est toujours la même personne, les mêmes sentiments ; cela ne pique pas beaucoup : mais au bout du compte, c'est un bon garçon ; je l'aime quelquefois plus, quelquefois moins, quelquefois point du tout ; c'est suivant : quand il y a longtemps que je ne l'ai vu, je le trouve bien aimable ; quand je le vois tous les jours, il m'ennuie un peu ; mais cela se passe et je m'y accoutume : s'il y avait un peu plus de mouvement dans mon cœur, cela ne gâterait rien pourtant.

LISETTE.

Mais n'y a-t-il pas un peu d'inconstance là-dedans?

MADEMOISELLE ARGANTE.

Peut-être bien ; mais on ne met rien dans son cœur ; on y prend ce qu'on y trouve.

LISETTE.

Chemin faisant je rencontre de certains visages qui me remuent, et celui de Pierrot ne me remue point; n'êtes-vous pas comme moi?

MADEMOISELLE ARGANTE.

Voilà où j'en suis. Il y a des physionomies qui font que Dorante me devient si insipide ! Et malheureusement dans ce moment-là, il a la fureur de m'aimer plus qu'à l'ordinaire : moi, je voudrais qu'il ne me dît rien ; mais les hommes savent-ils se gouverner avec nous? Ils sont si maladroits ! Ils viennent quelquefois vous accabler d'un tas de sentiments langoureux qui ne font que vous affadir le cœur; on n'oserait leur dire : allez-vous-en, laissez-moi en repos ; vous vous perdez. Ce serait même une charité de leur dire cela ; mais point, il faut les écouter, n'en pouvoir plus, étouffer, mourir d'ennui et de satiété pour eux; le beau profit qu'ils font là ! Qu'est-ce que c'est qu'un

homme toujours tendre, toujours disant : Je vous adore ; toujours vous regardant avec passion ; toujours exigeant que vous le regardiez de même? Le moyen de soutenir cela? Peut-on sans cesse dire : je vous aime ? On en a quelquefois envie, et on le dit ; après cela l'envie se passe, il faut attendre qu'elle revienne.

LISETTE.

Mais enfin, épouserez-vous le campagnard?

MADEMOISELLE ARGANTE.

Non ; je ne saurais souffrir la campagne, et j'aime mieux Dorante, qui ne quittera jamais Paris. Après tout, il ne m'ennuie pas toujours, et je serais fâchée de le perdre.

LISETTE.

Je vois Pierrot qui revient bien intrigué.

SCÈNE V

Mlle ARGANTE, LISETTE, MAITRE PIERRE.

LISETTE.

Où est Dorante ?

MAÎTRE PIERRE.

Hélas ! il est en chemin pour venir ici ; et moi, mademoiselle Argante, je vians pour vous dire que ce garçon-là n'a pas encore trois jours à vivre.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Comment donc?

MAÎTRE PIERRE.

Oui, et s'il m'en veut croire, il fera son testament drès ce soir ; car s'il allait trapasser sans le dire au tabellion, j'aimerais autant qu'il ne mourût pas : ce ne serait pas la peine, et ça me fâcherait trop ; en lieu que, s'il me laissait queuque chouse, ça ferait que je me lamenterais plus agriablement sur li.

LISETTE.

Dis donc ce qui lui est arrivé.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Est-il malade, empoisonné, blessé? Parle.

MAÎTRE PIERRE.

Attendez que je prenne vigueur ; car moi qui veux hériter de li, je sis si découragé, si déconfit,

que je sis d'avis itou de coucher mes darnières volontés sur de l'écriture, afin de laisser mes nippes à Lisette.

LISETTE.

Allons, allons nigaud, avec ton testament et tes nippes : il n'y a rien que je haïsse tant que des dernières volontés.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Eh! ne l'interromps pas. J'attends qu'il nous dise l'état où est Dorante.

MAÎTRE PIERRE.

Ah! le pauvre homme! la diète le pardra.

LISETTE.

Eh! depuis quand fait-il diète?

MAÎTRE PIERRE.

De ce matin.

LISETTE.

Peste du benêt!

MAÎTRE PIERRE.

Tenez, le velà. Voyez queu mine il a! Comme il est blafard!

SCÈNE VI

Mlle ARGANTE, DORANTE, LISETTE, MAITRE PIERRE.

DORANTE, *d'un air affligé.*

Je suis au désespoir, madame; votre fermier m'a fait un récit qui m'a fait trembler. Il dit que vous refusez de me conserver votre main, et que vous ne voulez pas en venir à la seule ressource qui nous reste.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Eh bien! remettez-vous, j'extravaguerai; la comédie va commencer; êtes-vous content?

MAÎTRE PIERRE.

Alle extravaguera, monsieur Dorante, alle extravaguera. Queu plaisir! Je varrons la comédie; alle fera la Polichinelle. Queu contentement! Je rirons comme des fous. Il faut extravaguer tretous au moins.

DORANTE.

Vous me rendez la vie, madame; mais de grâce l'amour seul a-t-il part à ce que vous allez faire?

MADEMOISELLE ARGANTE.

Eh ! ne savez-vous pas bien que je vous aime, quoique j'oublie quelquefois de vous le dire.

DORANTE.

Eh ! pourquoi l'oubliez-vous ?

MADEMOISELLE ARGANTE.

C'est que cela est fini; je n'y songe plus.

LISETTE.

Eh! oui; cela va sans dire : retirons-nous; je crois que votre père est revenu, vous pouvez l'attendre : mais il n'est pas à propos qu'il nous voie, nous autres.

DORANTE.

Adieu, madame; songez que mon bonheur dépend de vous.

MADEMOISELLE ARGANTE.

J'y penserai, j'y penserai; allez-vous-en. (*Seule.*) Nous verrons un peu ce que dira mon père, quand il me verra folle. Je crois qu'il va faire de belles exclamations! Heureusement, sur le sujet dont il s'agit, il m'a déjà vue dans quelques écarts, et je crois que la chose ira bien ; car il s'agit d'une malice, et je suis femme : c'est de quoi réussir. Le voilà, prenons une contenance qui prépare les voies.

SCÈNE VII

M. ARGANTE, Mlle ARGANTE, *battant la mesure avec le pied.*

M. ARGANTE.

Que faites-vous là, mademoiselle?

MADEMOISELLE ARGANTE.

Rien.

M. ARGANTE.

Rien ? belle occupation !

MADEMOISELLE ARGANTE.

Je vous défie pourtant de critiquer rien.

M. ARGANTE.

Quelle étourdie ! comme vous voilà faite !

MADEMOISELLE ARGANTE.

Faite au tour, à ce qu'on dit.

M. ARGANTE.

Hé ! je crois que vous plaisantez ?

MADEMOISELLE ARGANTE.

Non ; je suis de mauvaise humeur ; car je n'ai pu jouer du clavecin ce matin.

M. ARGANTE.

Laissez-là votre clavecin ; mon gendre arrive, et vous ne devez pas le recevoir dans un ajustement aussi négligé.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Ah ! laissez-moi faire ; le négligé va au cœur... Si j'étais ajustée, on ne verrait que ma parure ; dans mon négligé, on ne verra que moi, et on n'y perdra rien.

M. ARGANTE.

Oh ! oh ! que signifie donc ce discours-là ?

MADEMOISELLE ARGANTE.

Vous haussez les épaules, vous ne me croyez pas : je vous convaincrai, papa.

M. ARGANTE.

Je n'y comprends rien. Ma fille !

MADEMOISELLE ARGANTE.

Me voilà, mon père.

M. ARGANTE.

Avez-vous dessein de me jouer ?

MADEMOISELLE ARGANTE.

Qu'avez-vous donc ? Vous m'appelez, je vous réponds ; vous vous fâchez, je vous laisse faire. De quoi s'agit-il ? expliquez-vous. Je suis là, vous me voyez, je vous entends, que vous plaît-il ?

M. ARGANTE.

En vérité, sais-tu bien que si on t'écoutait, on te prendrait pour une folle ?

MADEMOISELLE ARGANTE.

Eh ! eh ! eh !...

M. ARGANTE.

Eh ! eh ! il n'est pas question d'en rire, cela est vrai.

MADEMOISELLE ARGANTE.

J'en pleurerai, si vous le jugez à propos. Je croyais qu'il en fallait rire, je suis dans la bonne foi.

M. ARGANTE.

Non : il faut m'écouter.

MADEMOISELLE ARGANTE *le salue.*

C'est bien de l'honneur à moi, mon père.

M. ARGANTE.

Qu'on a de peine avec les enfants !

MADEMOISELLE ARGANTE.

Eh ! vous ne vous vantez de rien; mais je crois que vous n'en avez pas mal donné à mon grand-père : vous étiez bien sémillant.

M. ARGANTE.

Taisez-vous, petite fille.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Les petites filles n'obéissent point, mon père ; et puisque j'en suis une, je ferai ma charge, et me gouvernerai, s'il vous plaît, suivant l'épithète que vous me donnez.

M. ARGANTE.

La patience m'échappera...

MADEMOISELLE ARGANTE.

Calmez-vous, je me tais : voilà l'agrément qu'il y a d'avoir affaire à une personne raisonnable !

M. ARGANTE.

Je ne sais où j'en suis, ni où elle prend tant d'impertinences : quoi qu'il en soit, finissons ; je n'ai qu'un mot à vous dire : préparez-vous à recevoir celui qui vient ici vous épouser.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Ce discours-là me fait ressouvenir d'une chanson qui dit : *Préparons-nous à la fête nouvelle.*

M. ARGANTE, *étonné longtemps.*

J'attends que vous ayez achevé votre chanson.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Oh ! voilà qui est fait ; ce n'était qu'une citation que je voulais faire.

M. ARGANTE.

Vous sortez du respect que vous me devez, ma fille.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Serait-il possible ! moi, sortir du respect ! il me semble qu'en effet je dis des choses extraordinaires ; je crois que je viens de chanter : Remettez-moi, mon père; où en étions-nous ? Je me retrouve : vous m'avez proposé, il y a quelques jours, un mariage qui m'a bouleversé la tête à force d'y penser : tout rompu qu'il est, je n'en saurais revenir, et il faut que j'en pleure.

M. ARGANTE.

Oh ! oh ! cela serait-il de bonne foi, ma fille ? D'où vient tant de répugnance pour un mariage qui t'est avantageux ?

MADEMOISELLE ARGANTE.

Eh! me le proposeriez-vous s'il n'était pas avantageux?

M. ARGANTE.

Je fais le tout pour ton bien.

MADEMOISELLE ARGANTE, *pleurant.*

Et cependant je vous paie d'ingratitude.

M. ARGANTE.

Va, je te le pardonne ; c'est un petit travers qui t'a pris.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Continuez, allez votre train, mon père ; continuez, n'écoutez pas mes dégoûts, tenez ferme, point de quartier, courage; dites : je veux; grondez, menacez, punissez, ne m'abandonnez pas dans l'état où je suis : je vous charge de tout ce qui m'arrivera.

M. ARGANTE, *attendri.*

Va, mon enfant, je suis content de tes dispositions, et tu peux t'en fier à moi ; je te donne à un homme avec qui tu seras heureuse; et la campagne, au bout du compte a ses charmes aussi bien que la ville.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Par ma foi, vous avez raison.

M. ARGANTE.

Par ma foi? de quel terme te sers-tu là? je ne te l'ai jamais entendu dire, et je serais fâché que tu t'en servisses devant mon gendre futur.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Ma foi je l'ai cru bon, parce que c'est votre mot favori.

M. ARGANTE.

Il ne sied point dans la bouche d'une fille.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Je ne le dirai plus. Mais revenons; contez-moi un peu ce que c'est que votre gendre : n'est-ce pas cet homme des champs?

M. ARGANTE.

Encore! Est-il question d'un autre?

MADEMOISELLE ARGANTE.

Je m'imagine qu'il accourt à nous comme un satyre.

M. ARGANTE.

Oh! je n'y saurais tenir. Vous êtes une imper-

tinente; il vous épousera; je le veux, et vous obéirez.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Doucement, mon père; discutons froidement les choses. Vous aimez la raison, j'en ai de la plus rare.

M. ARGANTE.

Je vous montrerai que je suis votre père.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Je n'en ai jamais douté; je vous dispense de la preuve, tranquillisez-vous. Vous me direz peut-être que je n'ai que vingt ans, et que vous en avez soixante. Soit, vous êtes plus vieux que moi; je ne chicane point là-dessus; j'aurai votre âge un jour; car nous vieillissons tous dans notre famille. Écoutez-moi, je me sers d'une supposition. Je suis monsieur Argante, et vous êtes ma fille. Vous êtes jeune, étourdie, vive, charmante comme moi. Et moi, je suis grave, sérieux, triste et sombre comme vous.

M. ARGANTE.

Où suis-je? et qu'est-ce que c'est que cela?

MADEMOISELLE ARGANTE.

Je vous ai donné des maîtres de clavecin, vous avez un gosier de rossignol, vous dansez comme à l'Opéra; vous avez du goût, de la délicatesse; moi du souci et de l'avarice; vous lisez des romans, des historiettes et des contes de fées: moi des édits, des registres et des mémoires. Qu'arrive-t-il? Un vilain faune, un ours mal léché sort de sa tanière, se présente à moi, et vous demande en mariage. Vous croyez que je vais lui crier, va-t-en. Point du tout. Je caresse la créature maussade. Je lui fais des compliments, et je lui accorde ma fille. L'accord fait, je viens vous trouver et nous avons là-dessus une conversation ensemble assez curieuse. La voici. Je vous dis: ma fille? Que vous plaît-il, mon père? me répondez-vous (car vous êtes civile et bien élevée). Je vous marie, ma fille. A qui donc, mon père? A un honnête magot, un habitant des forêts. Un magot, mon père! Je n'en veux point. Me prenez-vous pour une guenuche? Je chante, j'ai des appas, et je n'aurais qu'un magot, qu'un sauvage! Eh! fi donc! Mais il est gentilhomme. Eh bien! qu'on lui coupe le cou. Ma fille, je veux que vous le preniez. Mon père, je ne suis point de

cet avis-là. Oh! oh! friponne! ne suis-je pas le maître? A cette épithète de friponne, vous prenez votre sérieux, vous vous armez de fermeté, et vous me dites : Vous êtes le maître, *distinguo* : pour les choses raisonnables, oui ; pour celles qui ne le sont pas, non. On ne force point les cœurs. Loi établie. Vous voulez forcer le mien ; vous transgressez la loi. J'ai de la vertu, je la veux garder. Si j'épousais votre magot, que deviendrait-elle? Je n'en sais rien.

M. ARGANTE.

Vous mériteriez que je vous misse dans un couvent. Je pénètre vos desseins à présent, fille ingrate; et vous vous imaginez que je serai la dupe de vos artifices? Mais si tantôt j'ai lieu de me plaindre de votre conduite, vous vous en repentirez toute votre vie. Voilà ma réponse ; retirez-vous.

MADEMOISELLE ARGANTE, *le saluant.*

Donnez-moi le temps de vous faire la révérence, comme vous me l'auriez faite, si vous aviez été à ma place.

M. ARGANTE.

Marchez, vous dis-je.

SCÈNE VIII

M. ARGANTE, CRISPIN, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il y a là-bas un valet qui demande à parler après vous.

M. ARGANTE.

Qu'il entre.

CRISPIN, *paraît.*

Monsieur, je viens de dix lieues d'ici, vous dire que je suis votre serviteur.

M. ARGANTE.

Cela n'en valait pas la peine.

CRISPIN.

Oh! je vous fais excuse! Vous d'un côté, et mademoiselle votre fille d'un autre, vous méritez fort bien vos dix lieues; ce n'est que chacun cinq.

M. ARGANTE.

Qu'appelez-vous ma fille? Quelle part a-t-elle à cela?

CRISPIN.

Ventrebleu! quelle part, monsieur! sa part est meilleure que la nôtre; car nous venons pour l'épouser.

M. ARGANTE.

Pour l'épouser!

CRISPIN.

Oui. Le seigneur Éraste, mon maître, l'épousera pour femme, et moi pour maîtresse.

M. ARGANTE.

Ah, ah! tu appartiens à Éraste? Tu es apparemment le garçon plaisant dont il m'a parlé!

CRISPIN.

J'ai l'honneur d'être son associé. C'est lui qui ordonne, c'est moi qui exécute.

M. ARGANTE.

Je t'entends. Eh! où est-il donc? Est-ce qu'il n'est pas venu?

CRISPIN.

Oh! que si, monsieur; mais par galanterie il a jugé à propos de se faire précéder par une espèce d'ambassade: il m'a donné même quelques petits intérêts à traiter avec vous.

M. ARGANTE.

De quoi s'agit-il donc?

CRISPIN.

N'y a-t-il personne qui nous écoute?

M. ARGANTE.

Tu le vois bien.

CRISPIN.

C'est que... N'y a-t-il point de femmes dans sa chambre prochaine?

M. ARGANTE.

Quand il y en aurait, peuvent-elles nous entendre?

CRISPIN.

Vertuchou, monsieur! vous ne savez pas ce que c'est que l'oreille d'une femme. Cette oreille-là, voyez-vous, d'une demi-lieue entend ce qu'on dit, et d'un quart de lieue ce qu'on va dire.

M. ARGANTE.

Oh bien! je n'ai ici que des femmes sourdes. Parle.

CRISPIN.

Oh! la surdité lève tout scrupule; et cela étant, je

vous dirai sans façon que monsieur Éraste va venir; mais qu'il vous prie de ne point dire à sa future que c'est lui, parce qu'il se fait un petit ragoût de la voir sous le nom seulement d'un ami dudit monsieur Éraste; ainsi ce n'est point lui qui va venir, et c'est pourtant lui; mais lui sous la figure d'un autre que lui : ce que je dis là n'est-il pas obscur?

M. ARGANTE.

Pas mal; mais je te comprends, et je veux bien lui donner cette satisfaction-là : qu'il vienne.

CRISPIN.

Je crois que le voilà; c'est lui-même. A présent je vais chercher mes ballots et les siens; mais de grâce, avant que de partir, souffrez, monsieur, que je vous recommande mon cœur; il est sans condition, daignez lui en trouver une.

M. ARGANTE.

Va, va, nous verrons.

SCÈNE IX

M. ARGANTE, ÉRASTE, MAITRE PIERRE, LISETTE.

M. ARGANTE.

Je vous attendais ici avec impatience, mon cher enfant.

ÉRASTE.

Je m'y rends avec un grand plaisir, monsieur. Crispin vous aura sans doute dit ce que je souhaite que vous m'accordiez?

M. ARGANTE.

Oui, je le sais, et j'y consens; mais pourquoi cette façon?

ÉRASTE.

Monsieur, tout le monde me dit que mademoiselle Argante est charmante, et tout le monde apparemment ne se trompe pas; ainsi quand je demande à la voir sous cet habit-ci, ce n'est pas pour vérifier si ce que l'on m'a dit est vrai : mais peut-être, en m'épousant, ne fait-elle que vous obéir; cela m'inquiète; et je ne viens sous un autre nom l'assurer de mes respects, que pour

tâcher d'entrevoir ce qu'elle pense de notre mariage.

M. ARGANTE.

He bien! je vais la chercher.

ÉRASTE.

Eh! de grâce, n'y allez point; je ne pourrais m'empêcher de soupçonner que vous l'auriez avertie. J'ai trouvé là-bas des ouvriers qui demandent à vous parler; si vous vouliez bien vous y rendre pour quelque temps.

M. ARGANTE.

Mais...

ÉRASTE.

Je vous en supplie.

M. ARGANTE, *à part.*

Je ne saurais croire que ma fille ose m'offenser jusqu'à certain point. (*A Éraste.*) Je me rends.

ÉRASTE.

Il me suffira que vous disiez à un domestique qu'un de mes amis, qui m'a précédé, souhaiterait avoir l'honneur de lui parler.

M. ARGANTE.

Holà! Pierrot, Lisette!

MAÎTRE PIERRE *et Lisette paraissent tout deux.*

Qu'est-ce qu'ous nous voulez donc?

M. ARGANTE.

Que quelqu'un de vous deux aille dire à ma fille que voici un des amis d'Éraste, et qu'elle descende.

MAÎTRE PIERRE.

Ça ne se peut pas, alle a mal à son estomac et à sa tête.

LISETTE.

Oui, monsieur; elle repose.

ÉRASTE.

Je vous assure que je n'ai qu'un mot à lui dire.

MAÎTRE PIERRE, *à part.*

Hélas! comme il est douçoureux.

M. ARGANTE.

Je viens de la quitter, et je veux qu'elle descende. Allez-y, Lisette. (*A maître Pierre.*) Et toi, va-t'en. (*A Eraste.*) Je vous laisse pour vous satisfaire. (*Il sort.*)

ÉRASTE.

Je vous ai une véritable obligation. (*Seul.*) Ce

commencement me paraît triste. J'ai bien peur que mademoiselle Argante ne se donne pas de bon cœur.

SCÈNE X

ÉRASTE, MAITRE PIERRE.

MAÎTRE PIERRE, *revenant et regardant.*

(*A part.*) (*Haut.*)

Le sieur Argante n'y est plus. Avec votre permission, monsieur l'ami de monsieur le futur, en attendant que noute demoiselle se requinque, agriez ma convarsation pour vous aider à passer un petit bout de temps.

ÉRASTE.

Oui-dà, tu me parais amusant.

MAÎTRE PIERRE.

Je ne sons pas tout à fait bête; le monde prend parfois de mes petits avis, et s'en trouve bian.

ÉRASTE.

Je n'en doute pas.

MAÎTRE PIERRE, *riant.*

Tenez, vous avez une philosomie de bonne apparence : j'estime qu'ous êtes un bon compère : velà ma pensée, parmettez ma liberté.

ÉRASTE.

Tu me fais plaisir.

MAÎTRE PIERRE.

De queu vacation êtes-vous avec cet habit noir? Est-ce praticien ou médecin? Tâtez-vous le pouls ou bian la bourse? Dépêchez-vous le corps ou les bians?

ÉRASTE.

Je guéris du mal qu'on n'a pas.

MAÎTRE PIERRE.

Vous êtes donc médecin? Tant mieux pour vous, tant pis pour les autres; et moi je sis le farmier d'ici, et ce n'est tant pis pour parsonne.

ÉRASTE.

Comment! mais tu as de l'esprit. Tu dis qu'on te consulte. Parbleu dans l'occasion je te consulterais volontiers aussi.

MAÎTRE PIERRE.

Consultez-moi, pour voir, sur monsieur Éraste.

ÉRASTE.

Que veux-tu que je dise? Il épouse la fille de monsieur Argante.

MAÎTRE PIERRE.

Acoutez : êtes-vous bian son ami à cet épouseux de fille?

ÉRASTE.

Mais je ne suis pas toujours fort content de lui dans le fond, et souvent il m'ennuie.

MAÎTRE PIERRE.

Fi! c'est de la malice à lui.

ÉRASTE.

J'ai idée qu'on ne l'épousera pas d'un trop bon cœur ici, et c'est bien fait.

MAÎTRE PIERRE.

Tout franc, je ne voulons point de ce butor-là : laissez-venir le nigaud : je li gardons des rats.

ÉRASTE.

Qu'appelles-tu des rats?

MAÎTRE PIERRE.

C'est que la fille de cians a eu l'avisement de devenir ratière : alle a mis par exprès son esprit sens dessus dessous, sens devant darrière, à celle fin, quand il la varra, qu'il s'en retorne avec son sac et ses quilles.

ÉRASTE.

C'est-à-dire qu'elle feindra d'être folle?

MAÎTRE PIERRE.

Velà c'en que c'est : et si, malgré la folie, il la prend pour femme, n'y aura pus de rats; mais ce qu'en mettra en lieu et place, les vaura bian.

ÉRASTE.

Sans difficulté.

MAÎTRE PIERRE.

Stapendant la fille est sage; mais quand on a bouté son amiquié ailleurs, et qu'en a un mari en avarsion, sage tant qu'ous vourez, il faut que sagesse dégarpisse; et pis après, toute voute médeçaine ne garira pas monsieur Éraste du mal qui li sera fait. Le pauvre niais! Mais adieu; veci voute ratière qui viant; ça va bian vous divartir.

SCÈNE XI

Mlle ARGANTE, ÉRASTE.

ÉRASTE, *à part.*

Ah! l'aimable personne! pourquoi l'ai-je vue, puisque je dois la perdre?

MADEMOISELLE ARGANTE, *à part, en entrant.*

Voilà un joli homme! Si Éraste lui ressemblait, je ne ferais pas la folle.

ÉRASTE, *à part.*

Feignons d'ignorer ses dispositions. (*A mademoiselle Argante.*) Mademoiselle, Éraste m'a chargé d'une commission dont je ne saurais que le louer. Vous savez qu'on vous a destinés l'un à l'autre; mais il ne veut jouir du bonheur qu'on lui assure, qu'autant que votre cœur y souscrira : c'est un respect que le sien vous doit, et que vous méritez plus que personne : daignez donc, madame, me confier ce que vous pensez là-dessus, afin qu'il se conforme à vos volontés.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Ce que je pense, monsieur, ce que je pense!

ÉRASTE.

Oui, madame.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Je n'en sais rien, je vous jure; et malheureusement j'ai résolu de n'y penser que dans deux ans, parce que je veux me reposer. Dites-lui qu'il ait la bonté d'attendre : dans deux ans je lui rendrai réponse, s'il ne m'arrive point d'accident.

ÉRASTE.

Vous lui donnez un terme bien long.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Hélas! je me trompais, c'est dans quatre ans que je voulais dire. Qu'il ne s'impatiente pas, au moins; car je lui veux du bien, pourvu qu'il se tienne tranquille : s'il était pressé, je lui en donnerais pour un siècle. Qu'il me ménage, et qu'il soit docile, entendez-vous, monsieur? Ne manquez pas aussi de l'assurer de mon estime. Sait-il aimer? a-t-il des sentiments, de la figure? est-il grand, est-il petit? On dit qu'il est chasseur; mais sait-il l'histoire? Il verrait que la chasse est

dangereuse. Actéon y périt pour avoir troublé le repos de Diane. Hélas! si l'on troublait le mien, je ne saurais que mourir. Mais à propos d'Éraste, me ferez-vous son portrait? J'en suis curieuse.

ÉRASTE, *triste et soupirant.*

Ce n'est pas la peine, madame, il me ressemble trait pour trait.

MADEMOISELLE ARGANTE, *le regardant.*

Il vous ressemble! Bon cela, monsieur.

ÉRASTE.

Ma commission est faite, madame; je sais vos sentiments, dispensez-vous du désordre d'esprit que vous affectez; un cœur comme le vôtre doit être libre, et mon ami sera au désespoir de l'extrémité où la crainte d'être à lui vous a réduite. On ne saurait désapprouver le parti que vous avez pris : l'autorité d'un père ne vous a laissé que cette ressource, et tout est permis pour se sauver du danger où vous étiez : mais c'en est fait; livrez-vous au penchant qui vous est cher, et pardonnez à mon ami les frayeurs qu'il vous a données; je vais l'en punir en lui disant ce qu'il perd. (*Il veut s'en aller.*)

MADEMOISELLE ARGANTE, *à part.*

Oh, oh! c'est assurément là Éraste. (*Elle le rappelle.*) Monsieur?

ÉRASTE.

Avez-vous quelque chose à m'ordonner, madame?

MADEMOISELLE ARGANTE.

Vous m'embarrassez. N'avez-vous que cela à me dire? Voyez; je vous écouterai volontiers, je n'ai plus de peur, vous m'avez rassurée.

ÉRASTE.

Il me semble que je n'ai plus rien à dire après ce que je viens d'entendre.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Je ne devais dire ce que je pense sur Éraste que dans un certain temps; et, si vous voulez, j'abrégerai le terme.

ÉRASTE.

Vous le haïssez trop.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Mais pourquoi en êtes-vous si fâché?

ÉRASTE.

C'est que je prends part à ce qui le regarde.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Est-il vrai qu'il vous ressemble?

ÉRASTE.

Il n'est que trop vrai.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Consolez-vous donc.

ÉRASTE.

Eh! d'où vient me consolerais-je, madame? Daignez m'expliquer ce discours.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Comment vous l'expliquer?... Dites à Éraste que je l'attends, si vous n'avez pas besoin de sortir pour cela.

ÉRASTE.

Il n'est pas bien loin.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Je le crois de même.

ÉRASTE.

Que d'amour il aura pour vous, madame, s'il ose se flatter d'être bien reçu!

MADEMOISELLE ARGANTE.

Ne tardez pas plus longtemps à voir ce qu'il en sera.

ÉRASTE.

Puis-je espérer que vous me ferez grâce?

MADEMOISELLE ARGANTE.

J'en ai peut-être trop dit : mais vous serez mon époux. Que ne vous ai-je connu plus tôt?

ÉRASTE.

Avec quel chagrin ne m'en retournais-je pas!

MADEMOISELLE ARGANTE.

Est-il possible que je vous aie haï? A quoi songiez-vous de ne pas vous montrer?

ÉRASTE.

Au milieu de mon bonheur il me reste une inquiétude.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Dites ce que c'est, et vous ne l'aurez plus.

ÉRASTE.

Vous vous gardiez, dit-on, pour un autre que moi.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Vous demeurez à la campagne, et je ne l'aimais

pas avant que je vous eusse connu. Il y a quatre ans que je connais Dorante; l'habitude de le voir me l'avait rendu plus supportable que les autres hommes; il me convenait, il aspirait à m'épouser; et dans tout ce que j'ai fait, je me gardais moins à lui, que je ne me sauvais du malheur imaginaire d'être à vous : voilà tout, êtes-vous content?

ÉRASTE, *à genoux.*

Je vous adore; et puisque vous haïssez la campagne, je ne saurais plus la souffrir.

SCÈNE XII

M. ARGANTE, Mlle ARGANTE, ÉRASTE, MAITRE PIERRE.

M. ARGANTE, *à maître Pierre.*

Oh, oh! ils sont, ce me semble, d'assez bonne intelligence.

MAÎTRE PIERRE.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ça? Ils se disont des douceurs.

M. ARGANTE.

Eh bien! ma fille, connais-tu monsieur?

MADEMOISELLE ARGANTE.

Oui, mon père.

M. ARGANTE.

Et tu es contente?

MADEMOISELLE ARGANTE.

Oui, mon père.

M. ARGANTE.

Je suis charmé. Ne songeons donc plus qu'à nous réjouir; et que, pour marquer notre joie, nos musiciens viennent ici commencer la fête.

MAÎTRE PIERRE.

Voilà qui va fort bian. Vous êtes contente. Voute père, voute amant, tout ça est content; mais de tous ces biaux contentements-là, moi et monsieur Dorante, je n'y avons ni part ni portion.

M. ARGANTE.

Laissez là Dorante.

MADEMOISELLE ARGANTE.

Si vous vouliez lui parler, mon père; on lui doit un peu d'égard, et cela me tirerait d'embarras avec lui.

MAÎTRE PIERRE.

Il m'avait pourmis cinquante pistoles si vous deveniez sa femme : baillez-m'en tant seulement soixante, et je li ferai vos excuses. Je ne vous surfais pas.

ÉRASTE.

Je te les donne de bon cœur, moi.

MAÎTRE PIERRE.

C'est marché fait : chantez et dansez à voute aise, à cette heure ; je n'y mets pus d'empêchement.

FIN DU DÉNOUEMENT IMPRÉVU.

L'ILE DE LA RAISON

OU

LES PETITS HOMMES

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

Représentée pour la première fois par les comédiens français ordinaires du roi, le 20 septembre 1728.

PRÉFACE

J'ai eu tort de donner cette comédie-ci au théâtre. Elle n'était pas bonne à être représentée, et le public lui a fait justice en la condamnant. Point d'intrigue, peu d'action, peu d'intérêt; ce sujet, tel que je l'avais conçu, n'était point susceptible de tout cela : il était d'ailleurs trop singulier; et c'est sa singularité qui m'a trompé : elle amusait mon imagination. J'allais vite en faisant la pièce, parce que je la faisais aisément.

Quand elle a été faite, ceux à qui je l'ai lue, ceux qui l'ont lue eux-mêmes, tous gens d'esprit, ne finissaient point de la louer. Le beau, l'agréable, tout s'y trouvait, disaient-ils, jamais, peut-être, lecture de pièce n'a tant fait rire. Je ne me fiais pourtant point à cela: l'ouvrage m'avait trop peu coûté pour l'estimer tant : j'en connaissais tous les défauts que je viens de dire; et, dans le détail, je voyais bien des choses qui auraient pu être mieux; mais, telles qu'elles étaient, je les trouvais bien. Et, quand la représentation aurait rabattu la moitié du plaisir qu'elles faisaient dans la lecture, c'aurait toujours été un grand succès.

Mais tout cela a changé sur le théâtre. Ces *petits hommes*, qui devenaient fictivement grands, n'ont point pris. Les yeux ne se sont point plu à cela, et dès lors on a senti que cela se répétait toujours. Le dégoût est venu, et voilà la pièce perdue.

Si on n'avait fait que la lire, peut-être en aurait-on pensé autrement : et, par un simple motif de curiosité, je voudrais trouver quelqu'un qui n'en eût point entendu parler, et qui m'en dît son sentiment après l'avoir lue : elle serait pourtant autrement qu'elle n'est si je n'avais point songé à la faire jouer.

Je l'ai fait imprimer le lendemain de la représentation, parce que mes amis, plus fâchés que moi de sa chute, me l'ont conseillé d'une manière si pressante



L'ILE DE LA RAISON

LA COMTESSE

Cela m'embarrasse un peu.

Acte II, sc. VIII

que je crois qu'un refus les aurait choqués : ç'aurait été mépriser leur avis que de le rejeter.

Au reste, je n'en ai rien retranché, pas même les endroits que l'on en a blâmés dans le rôle du paysan, parce que je ne les savais pas; et à présent que je les sais, j'avouerai franchement que je ne sens point ce qu'ils ont de mauvais en eux-mêmes. Je comprends seulement que le dégoût qu'on a eu pour le reste les a gâtés, sans compter qu'ils étaient dans la bouche d'un acteur dont le jeu, naturellement fin et délié, ne s'ajustait peut-être point à ce qu'ils ont de rustique.

Quelques personnes ont cru que, dans mon Prologue, j'attaquais la comédie du *Français à Londres*. Je me contente de dire que je n'y ai point pensé, et que cela n'est point de mon caractère. La manière dont j'ai jusqu'ici traité les matières du bel-esprit est bien éloignée de ces petites bassesses-là ; ainsi ce n'est pas un reproche dont je me disculpe, c'est une injure dont je me plains.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LE MARQUIS.
LE CHEVALIER.
LA COMTESSE.
LE CONSEILLER.
UN ACTEUR.

La scène se passe dans le foyer de la Comédie-Française.

PROLOGUE

SCÈNE I

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, *tenant le chevalier par la main.*

Parbleu, chevalier, je suis charmé de te trouver ici; nous causerons ensemble, en attendant que la comédie commence.

LE CHEVALIER.

De tout mon cœur, marquis.

LE MARQUIS.

La pièce que nous allons voir est sans doute tirée de *Gulliver ?*

LE CHEVALIER.

Je l'ignore. Sur quoi le présumes-tu ?

LE MARQUIS.

Parbleu, cela s'appelle *les Petits Hommes ;* et apparemment que ce sont les petits hommes du livre anglais.

LE CHEVALIER.

Mais, il ne faut avoir vu qu'un nain pour avoir l'idée des petits hommes, sans le secours de son livre.

LE MARQUIS, *avec précipitation.*

Quoi ! sérieusement, tu crois qu'il n'y est pas question de *Gulliver ?*

LE CHEVALIER.

Eh ! que nous importe?

LE MARQUIS.

Ce qu'il m'importe? C'est que, s'il ne s'en agissait, je m'en irais tout à l'heure.

LE CHEVALIER, *riant.*

Écoute. Il est très-douteux qu'il s'en agisse; et franchement, à ta place, je ne voudrais point du tout m'exposer à ce doute-là : je ne m'y fierais pas, car cela est très-désagréable, et je partirais sur-le-champ.

LE MARQUIS.

Tu plaisantes. Tu le prends sur un ton railleur. Mais, en un mot, l'auteur, sur cette idée-là, m'a accoutumé à des choses pensées, instructives; et, si on ne l'a pas suivi, nous n'aurons rien de tout cela.

LE CHEVALIER, *raillant.*

Peut-être bien; d'autant plus qu'en général, et toute comédie à part, nous autres Français, nous ne pensons pas ; nous n'avons pas ce talent-là.

LE MARQUIS.

Eh ! mais nous pensons... si tu le veux.

LE CHEVALIER.

Tu ne le veux donc pas trop, toi?

LE MARQUIS.

Ma foi, crois-moi, ce n'est pas là notre fort : pour de l'esprit, nous en avons à ne savoir qu'en faire ; nous en mettons partout mais de jugement, de réflexion, de flegme, de sagesse, en un

mot, de cela (*montrant son front*), n'en parlons plus, mon cher chevalier; glissons là-dessus : on ne nous en donne guère; et, entre nous, on n'a pas tout le tort.

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh! eh! eh! je t'admire, mon cher marquis, avec l'air mortifié dont tu parais finir ta période : mais tu ne m'effrayes point; tu n'es qu'un hypocrite : et je sais bien que ce n'est que par vanité que tu soupires sur nous.

LE MARQUIS.

Ah! par vanité : celui-là est impayable.

LE CHEVALIER.

Oui, vanité pure. Comment donc! Malpeste! il faut avoir bien du jugement pour sentir que nous n'en avons point. N'est-ce pas là la réflexion que tu veux qu'on fasse? Je le gage sur ta conscience.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! ah! ah! parbleu, chevalier, ta pensée est pourtant plaisante. Sais-tu bien que j'ai envie de dire qu'elle est vraie?

LE CHEVALIER.

Très-vraie; et, par-dessus le marché, c'est qu' n'y a rien de si raisonnable que l'aveu que tu en fais. Je t'accuse d'être vain, tu en conviens; tu badines de ta propre vanité : il n'y a peut-être que le Français au monde capable de cela.

LE MARQUIS.

Ma foi, cela ne me coûte rien, et tu as raison; un étranger se fâcherait : et je vois bien que nous sommes naturellement philosophes.

LE CHEVALIER.

Ainsi, si nous n'avons rien de sensé dans cette pièce-ci, ce ne sera pas à l'esprit de la nation qu'il faudra s'en prendre.

LE MARQUIS.

Ce sera au seul Français qui l'aura faite.

LE CHEVALIER.

Ah! nous voilà d'accord; et pour achever de te prouver notre raison, va-t'en, par exemple, chez une autre nation lui exposer ses ridicules, et y donner hautement la préférence à la tienne : elle ne sera pas assez forte pour soutenir cela, on te jettera par les fenêtres. Ici tu verras tout un peuple rire, battre des mains, applaudir à un spectacle où on

se moque de lui, en le mettant bien au-dessous d'une autre nation qu'on lui compare. L'étranger qu'on y loue n'y rit pas de si bon cœur que lui, et cela est charmant.

LE MARQUIS.

Effectivement cela nous fait honneur; c'est que notre orgueil entend raillerie.

LE CHEVALIER.

Il est moins neuf que celui des autres. Dans de certains pays sont-ils savants? leur science les charge; ils ne s'y font jamais, ils en sont tout entrepris. Sont-ils sages? c'est avec une austérité qui rebute de leur sagesse. Sont-ils fous? ce qu'on appelle étourdis et badins? leur badinage n'est pas de commerce; il y a quelque chose de rude, de violent, d'étranger à la véritable joie; leur raison est sans complaisance, il lui manque cette douceur que nous avons, et qui invite ceux qui ne sont pas raisonnables à le devenir : chez eux, tout est sérieux, tout y est grave, tout y est pris à la lettre : on dirait qu'il n'y a pas encore assez longtemps qu'ils sont ensemble; les autres hommes ne sont pas encore leurs frères, ils les regardent comme d'autres créatures. Voient-ils d'autres mœurs que les leurs? cela les fâche. Et nous, tout cela nous amuse, tout est bien venu parmi nous; nous sommes les originaires de tous pays : chez nous le fou y divertit le sage, le sage y corrige le fou sans le rebuter. Il n'y a rien ici d'important, rien de grave que ce qui mérite de l'être. Nous sommes les hommes du monde qui avons le plus compté avec l'humanité. L'étranger nous dit-il nos défauts? nous en convenons, nous l'aidons à es trouver, nous lui en apprenons qu'il ne sait pas; nous nous critiquons même par galanterie pour lui, ou par égard à sa faiblesse. Parle-t-il des talents? son pays en a plus que le nôtre; il rebute nos livres, et nous admirons les siens. Manque-t-il ici aux égards qu'il nous doit? nous l'en accablons en l'excusant. Nous ne sommes plus chez nous quand il y est; il faut presque échapper à ses yeux, quand nous sommes chez lui. Toute notre indulgence, tous nos éloges, toutes nos admirations, toute notre justice, est pour l'étranger; enfin notre amour-propre n'en veut

qu'à notre nation ; celui de tous les étrangers n'en veut qu'à nous, et le nôtre ne favorise qu'eux.

LE MARQUIS.

Viens, bon citoyen, viens que je t'embrasse. Morbleu! le titre excepté, je serais fâché à cette heure que dans la comédie que nous allons voir on eût pris l'idée de *Gulliver;* je partirais si cela était. Mais en voilà assez. Saluons la comtesse, qui arrive avec tous ses agréments.

SCÈNE II

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LE CONSEILLER.

LA COMTESSE.

Ah! vous voilà, marquis! Bonjour, chevalier; êtes-vous venus avec ces dames?

LE MARQUIS.

Non, madame; et nous n'avons fait que nous rencontrer tous deux.

LA COMTESSE.

J'ai préféré la comédie à la promenade où l'on voulait m'emmener: et monsieur a bien voulu me tenir compagnie. Je suis curieuse de toutes les nouveautés : comment appelle-t-on celle qu'on va jouer?

LE CHEVALIER.

Les *Petits Hommes*, madame.

LA COMTESSE.

Les *Petits Hommes !* ah, le vilain titre! Qu'est-ce que c'est que des petits hommes? Que peut-on faire de cela ?

LE MARQUIS.

Toutes les dames disent que cela ne promet rien.

LA COMTESSE.

Assurément, le titre est rebutant; qu'en dites-vous, monsieur le conseiller?

LE CONSEILLER.

Les *Petits Hommes*, madame! Eh! oui-dà! Pourquoi non? Je trouve cela plaisant. Ce sera peut-être comme dans *Gulliver ;* ils sont si jolis! Il y a là un grand homme qui les met dans sa poche, ou

sur le bout du doigt, et qui en porte cinquante ou soixante sur lui ; cela me réjouirait fort.

LE MARQUIS, *riant.*

Il sera difficile de vous donner ce plaisir-là. Mais voilà un acteur qui passe, demandons-lui ce que c'est.

SCÈNE III

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LE CONSEILLER, L'ACTEUR.

LA COMTESSE, *à l'acteur.*

Monsieur! monsieur! Voulez-vous bien nous dire ce que c'est que vos *Petits Hommes?* Où les avez-vous pris?

L'ACTEUR.

Dans la fiction, madame.

LE CONSEILLER.

Je me suis bien douté qu'ils n'étaient pas réellement petits.

L'ACTEUR.

Cela ne se pouvait, monsieur, à moins que d'aller dans l'île où on les trouve.

LE CHEVALIER.

Ah! ce n'est pas la peine ; les nôtres sont fort bons pour figurer en petit : la taille n'y fera rien pour moi.

LE MARQUIS.

Parbleu ! tous les jours on voit des nains qui ont six pieds de haut. Et d'ailleurs, ne suppose-t-on pas sur le théâtre qu'un homme ou une femme deviennent invisibles par le moyen d'une ceinture?

L'ACTEUR.

Et ici on suppose, pour quelque temps seulement, qu'il y a des hommes plus petits que d'autres.

LA COMTESSE.

Mais comment fonder cela ?

LE MARQUIS.

Vous deviez changer votre titre à cause des dames.

L'ACTEUR.

Nous ne voulions pas vous tromper; nous vous disons ce que c'est, et vous êtes venus sur l'affiche qui vous promet de petits hommes ; d'ailleurs, nous avons mis aussi l'*Ile de la Raison.*

LA COMTESSE.

L'Ile de la Raison! Hum! ce n'est pas là le séjour de la joie.

L'ACTEUR.

Madame, vous allez voir de quoi il s'agit. Si cette comédie peut vous faire quelque plaisir, ce serait vous l'ôter que de vous en faire le détail : nous vous prions seulement de vouloir bien vous y prêter. On va commencer dans un moment.

LE MARQUIS.

Allons donc prendre nos places. Pour moi, je verrai vos hommes tout aussi petits qu'il vous plaira.

PERSONNAGES

LE GOUVERNEUR.
PARMENÈS, fils du Gouverneur.
FLORIS, fille du Gouverneur.
BLECTRUE, conseiller du Gouverneur.
UN INSULAIRE.
UNE INSULAIRE.
MÉGISTE, domestique insulaire.
SUITE DU GOUVERNEUR.
LE COURTISAN.
LA COMTESSE, sœur du courtisan.
FONTIGNAC, Gascon, secrétaire du courtisan.
SPINETTE, suivante de la comtesse.
LE POÈTE.
LE PHILOSOPHE.
LE MÉDECIN.
LE PAYSAN BLAISE.

La scène est dans l'Ile de la Raison.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

UN INSULAIRE, LES HUIT EUROPÉENS.

L'INSULAIRE.

Tenez, petites créatures, mettez-vous là en atten-

dant que le gouverneur vienne vous voir : vous n'êtes plus à moi, je vous ai données à lui. Adieu, je vous reverrai encore avant que de m'en retourner chez moi.

SCÈNE II

LES HUIT EUROPÉENS, *consternés.*

BLAISE.

Morgué, que nous velà jolis garçons !

LE POÈTE.

Que signifie tout cela ? quel sort que le nôtre !

LA COMTESSE.

Mais, messieurs, depuis six mois que nous avons été pris par cet insulaire qui vient de nous mettre ici, que vous est-il arrivé ? car il nous avait séparés, quoique nous fussions dans la même maison. Vous a-t-il regardés comme des créatures raisonnables, comme des hommes ?

TOUS, *soupirant.*

Ah !

LA COMTESSE.

J'entends cette réponse-là.

BLAISE.

Quant à ce qui est de moi, noute geoulier, sa femme et ses enfants, ils me regardiont tous ni plus ni moins comme un animal. Ils m'appeliont notre ami quatre pattes ; ils preniont mes mains pour des pattes de devant, et mes pieds pour celles de darrière.

FONTIGNAC, *Gascon.*

Ils ont essayé dé mé nourrir dé graine.

LA COMTESSE.

Ils ne me prenaient point non plus pour une fille.

BLAISE.

Ah ! c'est la faute de la rareté.

FONTIGNAC.

Oui-dà, lé douté là-dessus est pardonnavle.

LE COURTISAN.

Pour moi j'ai été entre les mains de deux insulaires qui voulaient d'abord m'apprendre à parler comme on le fait aux perroquets.

FONTIGNAC.

Ils ont commencé aussi par mé siffler, moi.

BLAISE.

Vous a-t-on à tretous appris la langue du pays?

TOUS.

Oui.

BLAISE.

Bon : tout le monde a donc épelé ici? Mais morgué! n'avons-je plus rian à nous dire? Là, tâtez-vous, camarades; tâtez-vous itou, mademoiselle.

LA COMTESSE.

Quoi?

BLAISE.

N'y a-t-il rian à redire après vous? N'y a-t-il rian de changé à voute affaire?

LE PHILOSOPHE.

Pourquoi nous dites-vous cela?

BLAISE.

Avant que j'abordissions ici, comment étais-je fait? N'étais-je pas gros comme un tonniau, et droit comme une parche?

SPINETTE.

Vous avez raison.

BLAISE.

Eh bian! n'y a plus ni tonniau, ni parche; tout ça a pris congé de ma personne.

LE MÉDECIN.

C'est-à-dire?

BLAISE.

C'est-à-dire que moi qu'on appelait le grand Blaise, moi qui vous parle, il n'y a plus de nouvelles de moi, je ne savons pas ce que je sis devenu; je ne trouve pus dans mon pourpoint qu'un petit reste de moi, qu'un petit criquet qui ne tiant pas pus de place qu'un éparlan.

TOUS.

Eh!

BLAISE.

Je me sens d'un rapetissement, d'une corpusculence si chiche; je sis si diminué, si chû, que je preurais de bon cœur une lantarne pour me charcher. Je vois bian que vous êtes aplatis itou; mais me voyez-vous comme je vous vois, vous autres.

FONTIGNAC.

Tu l'as dit, paubre éperlan. Et dé moi, que t'en semvle?

BLAISE.

Vous? vous êtes de la taille d'un goujon.

FONTIGNAC.

Mé boilà.

LE COURTISAN.

Et moi, Fontignac, suis-je aussi petit qu'il me paraît que je le suis devenu?

FONTIGNAC.

Monsieur, bous êtes mon maître, hommé dé cour et grand seigneur; bous mé démandez cé qué bous êtes; mais jé né bous bois pas; mettez-bous dans un microscope.

LE PHILOSOPHE.

Je ne saurais croire que notre petitesse soit réelle: il faut que l'air de ce pays-ci ait fait une révolution dans nos organes, et qu'il soit arrivé quelque accident à notre rétine, en vertu duquel nous nous croyons petits.

LE COURTISAN.

La mort vaudrait mieux que l'état où nous sommes.

BLAISE.

Ah! ma foi, ma parsonne est bian diminuée; mais j'aime encore mieux le petit morceau qui m'en reste, que de n'en avoir rian du tout: mais tenez, velà apparemment le gouvarneu d'ici qui nous lorgne avec une lunette.

SCÈNE III

LE GOUVERNEUR, SON FILS, SA FILLE, BLECTRUE, L'INSULAIRE, MÉGISTE, SUITE DU GOUVERNEUR, LES HUIT EUROPÉENS.

L'INSULAIRE.

Les voilà, seigneur.

LE GOUVERNEUR, *de loin, avec une lunette d'approche.*

Vous me montrez là quelque chose de bien extraordinaire: il n'y a assurément rien de pareil dans le monde. Quelle petitesse! et cependant ces petits animaux ont parfaitement la figure d'homme, et même à peu près nos gestes et notre façon de

regarder. En vérité, puisque vous me les donnez, je les accepte avec plaisir. Approchons.

PARMENÈS, *se saisissant de la comtesse.*

Mon père, je me charge de cette petite femelle-ci, car je la crois telle.

FLORIS, *prenant le courtisan.*

En voilà un que je serais bien aise d'avoir aussi : je crois que c'est un petit mâle.

LE COURTISAN.

Madame, n'abusez point de l'état où je suis.

FLORIS.

Ah ! mon père, je crois qu'il me répond; mais il n'a qu'un petit filet de voix.

L'INSULAIRE.

Vraiment, ils parlent; ils ont des pensées, et je leur ai fait apprendre notre langue.

FLORIS.

Que cela va me divertir! Ah ! mon petit mignon, que vous êtes aimable !

PARMENÈS.

Et ma petite femelle, me dira-t-elle quelque chose ?

LA COMTESSE.

Vous me paraissez généreux, seigneur; secourez-moi; indiquez-moi, si vous le pouvez, de quoi reprendre ma figure naturelle.

PARMENÈS.

Ma sœur, ma femelle vaut bien votre mâle.

FLORIS.

Oh! j'aime mieux mon mâle que tout le reste; mais ne mordent-ils pas, au moins ?

BLAISE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

FLORIS.

En voilà un qui rit de ce que je dis.

BLAISE.

Morgué! je ne ris pourtant que du bout des dents.

LE GOUVERNEUR.

Et les autres ?

LE PHILOSOPHE.

Les autres sont indignés du peu d'égard qu'on a ici pour des créatures raisonnables.

FONTIGNAC, *avec feu.*

Sire, réprésentez-bous lé mieux fait dé botré

royaume. Boilà cé qué jé suis, sans mé soucier qui mé gâte la taille.

BLAISE.

Vartigué! monsieu le gouvarneu, ou bian monsieu le roi, je ne savons lequeul c'est; et vous, mademoiselle sa fille, et monsieu son garçon : il n'y a qu'un mot qui sarve. Venez me voir avaler ma pitance, vous varrez s'il y a d'homme qui débride mieux; je ne sis pas pus haut que chopaine : mais morgué! dans cette chopaine vous y varrez tenir pinte.

LE GOUVERNEUR.

Il me semble qu'ils se fâchent : allons, qu'on les remette en cage, qu'on leur donne à manger; cela les adoucira peut-être.

LE COURTISAN, *à Floris, en lui baisant la main.*

Aimable dame, ne m'abandonnez pas dans mon malheur.

FLORIS.

Eh! voyez donc, mon père, comme il me baise la main! Non, mon petit rat; vous serez à moi, et j'aurai soin de vous. En vérité, il me fait pitié!

LE PHILOSOPHE, *soupirant.*

Ah!

BLAISE.

Jarnicoton, queu train!

SCÈNE IV

LES INSULAIRES.

LE GOUVERNEUR.

Voilà, par exemple de ces choses qui passent toute vraisemblance. Nos histoires n'ont-elles jamais parlé de ces animaux-là?

BLECTRUE.

Seigneur, je me rappelle un fait; c'est que j'ai lu dans les registres de l'État, qu'il y a près de deux cents ans qu'on en prit de semblables à ceux-là; ils sont dépeints de même. On crut que c'étaient des animaux, et cependant c'étaient des hommes : car il est dit qu'ils devinrent aussi grands que nous, et qu'on voyait croître leur taille à vue d'œil, à mesure qu'ils goûtaient notre raison et nos idées.

LE GOUVERNEUR.

Que me dites-vous là, qu'ils goûtaient notre raison et nos idées? Était-ce à cause qu'ils étaient petits de raison que les dieux voulaient qu'ils parussent petits de corps ?

BLECTRUE.

Peut-être bien.

LE GOUVERNEUR.

Leur petitesse n'était donc que l'effet d'un charme, ou bien qu'une punition des égarements et de la dégradation de leur âme?

BLECTRUE.

Je le croirais volontiers.

PARMENÈS.

D'autant qu'ils parlent, qu'ils répondent et qu'ils marchent comme nous.

LE GOUVERNEUR.

A l'égard de marcher, nous avons des singes qui en font autant. Ils est vrai qu'ils parlent et qu'ils répondent à ce qu'on leur dit : mais nous ne savons pas jusqu'où l'instinct des animaux peut aller.

FLORIS.

S'ils devenaient grands, ce que je ne crois pas, mon petit mâle serait charmant. Ce sont les plus jolis petits traits du monde ; rien de si fin que sa petite taille.

PARMENÈS.

Vous n'avez pas remarqué les grâces de ma femelle ?

LE GOUVERNEUR.

Quoi qu'il en soit, n'ayons rien à nous reprocher. Si leur petitesse n'est qu'un charme, essayons de le dissiper, en les rendant raisonnables : c'est toujours faire une bonne action que de tenter d'en faire une. Blectrue, c'est vous à qui je les confie. Je vous charge du soin de les éclairer ; n'y perdez point de temps ; interrogez-les ; voyez ce qu'ils sont et ce qu'ils faisaient ; tâchez de rétablir leur âme dans sa dignité, de retrouver quelques traces de sa grandeur. Si cela ne réussit pas, nous aurons du moins fait notre devoir ; et si ce ne sont que des animaux, qu'on les garde à cause de leur figure semblable à la nôtre. En les voyant faits comme nous, nous en sentirons

encore mieux le prix de la raison, puisqu'elle seule fait la différence de la bête à l'homme.

FLORIS.

Et nous reprendrons nos petites marionnettes, s'il n'y a point d'espérance qu'elles changent.

BLECTRUE.

Seigneur, dès ce moment je vais travailler à l'emploi que vous me donnez.

SCÈNE V

BLECTRUE, MÉGISTE.

BLECTRUE.

Mégiste, je vous prie de dire qu'on me les amène ici.

SCÈNE VI

BLECTRUE, *seul.*

Hélas! je n'ai pas grande espérance; ils se querellent, ils se fâchent même les uns contre les autres. On dit qu'il y en a deux tantôt qui ont voulu se battre; et cela ne ressemble point à l'homme.

SCÈNE VII

BLECTRUE, MÉGISTE, SUITE, LES HUIT EUROPÉENS.

BLECTRUE.

Jolies petites marmottes, écoutez-moi; nous soupçonnons que vous êtes des hommes.

BLAISE.

Voyez! la belle nouvelle qu'il nous apprend là!

FONTIGNAC.

Allez, monsieur, passez à la certitude; jé bous la garantis.

BLECTRUE.

Soit.

LE PHILOSOPHE.

En doutant que nous soyons des hommes vous nous faites douter si vous en êtes.

BLECTRUE.

Point de colère, vous y êtes sujet : ce sont des

mouvements de quadrupède que je n'aime point à vous voir.

LE PHILOSOPHE.

Nous, quadrupèdes !

LA COMTESSE.

Quelle humiliation !

FONTIGNAC.

Sandis ! fortune espiègle, tu mé houspillé rudément.

BLAISE.

Par la sangué ! vous qui parlez, savez-vous bian que si vous êtes noute prouchain, que c'est tout le bout du monde ?

SPINETTE.

Maudit pays !

BLECTRUE.

Doucement, petits singes ; apaisez-vous, je ne demande qu'à sortir d'erreur ; et le parti que je vais prendre pour cela, c'est de vous entretenir chacun en particulier, et je vais vous laisser un moment ensemble pour vous y déterminer : calmez-vous, nous ne vous voulons que du bien ; si vous êtes des hommes, tâchez de devenir raisonnables : on dit que c'est pour vous le moyen de devenir grands.

SCÈNE VIII

LES HUIT EUROPÉENS.

FONTIGNAC.

Qué beut donc dire cé vouffon, avec son *débénez raisonnavles?* Peut-on débénir cé qué l'on est? S'il né fallait qué dé la raison pour être grand dé taillé, jé passérais le chéné en hauteur.

BLAISE.

Bon, bon ! vous prenez bian voute temps pour des gasconnades ! pensons à noute affaire.

LE POÈTE.

Pour moi, je crois que c'est un pays de magie, où notre naufrage nous a fait aborder.

LE PHILOSOPHE.

Un pays de magie ! idée poétique que cela, monsieur le poëte, car vous m'avez dit que vous l'étiez.

LE POËTE.

Ma foi, monsieur de la philosophie, car vous m'avez dit que vous l'aimiez, une idée de poëte vaut bien une vision de philosophe.

BLAISE.

Morgué! si je ne m'y mets, velà de la fourmi qui se va battre : paix donc là, grenaille.

FONTIGNAC.

Eh! messieurs, un peu dé concordé dans l'état présent de nos affaires.

BLAISE.

Jarnigué, acoutez-moi; il me viant en pensement queuque chose de bon sur les paroles de sti-là qui nous a boutés ici. Les gens de ce pays l'appelont l'île de la Raison, n'est-ce pas? Il faut donc que les habitants s'appelent les Raisonnables; car en France il n'y a que des Français, en Allemagne des Allemands, et à Passy des gens de Passy, et pas un Raisonnable parmi ça : ce n'est que des Français, des Allemands, des gens de Passy. Les Raisonnables, ils sont dans l'île de la Raison; ça va tout seul.

LE PHILOSOPHE.

Eh! finis, mon ami, finis; tu nous ennuies.

BLAISE.

Eh, bian! vous avez le temps de vous ennuyer; patience. Je dis donc que j'ai entendu dire par le seigneur de noute village, qui était un songe-creux, que ceux-là qui n'étiont pas raisonnables, deveniont bian petits en la présence de ceux-là qui étiont raisonnables. Je ne voyions goutte à son idée en ce temps-là : mais morgué! en veci la vérification dans ce pays. Je ne sommes que des Français, des Gascons, ou autre chose; je nous trouvons avec des Raisonnables, et velà ce qui nous rapetisse la taille.

LE POËTE.

Comme si les Français n'étaient pas raisonnables.

BLAISE.

Eh! morgué, non : ils ne sont que des Français; ils ne pourront pas être nés natifs de deux pays.

FONTIGNAC.

Cadédis, pour moi, jé troubé l'imagination es-sélenté; il faut que cet hommé soit dé racé gas-

conne, en bérité; et j'adopte sa pensée : sauf lé respect que jé dois à tous, jé prendrai seulement la liverté dé purger son discours dé la broussaillé qui s'y troube. Jé dis donc qué plus jé vous regardé, et plus jé mé fortifie dans l'idée dé cé rustré; notre pétitessé, sandis, n'est pas uniformé; rémarquez, messieurs, qu'elle va par échélons.

BLAISE.

Toujours en dévalant, toujours de pis en pis.

LE PHILOSOPHE.

Eh! laissons de pareilles chimères.

BLAISE.

Eh! morgué, laissez-li bailler du large à ma pensée.

FONTIGNAC.

Jé bous parlais d'échélons : eh! pourquoi ces échélons, cadédis?

BLAISE.

C'est peut-être parce qu'il y en a de plus fous les uns que les autres.

FONTIGNAC.

Cet homme dit d'or; jé pensé qué c'est lé dégré dé folie qui réglé la chose; et qu'ainsi né soit, régardé cé paysan; ce n'est qu'un rustré.

BLAISE.

Eh! là, là, n'appuyez pas si farme.

FONTIGNAC.

Et cépendant cé rustré, il est lé plus grand dé nous tous.

BLAISE.

Oui, je sis le plus sage de la bande.

FONTIGNAC.

Non pas lé plus sage, mais lé moins frappé dé folie, et jé né m'en étonné pas; lé champ dé vataillé dé l'extrabagancé, boyez-bous! c'est lé grand monde, et cé paysan né lé connaît pas, la folie né l'attrapé qué dé loin; et boilà cé qui lui rend ici la taillé un peu plus longué.

BLAISE.

La foulie vous blesse tout à fait, vous autres; alle ne fait que m'égratigner, moi : stapendant, voyez que j'ai bon air avec mes égratignures.

FONTIGNAC.

En suibant lé dégré, j'arribe après lui, moi; plus pétit qué lui, mais plus grand qué les autres.

Jé né m'en étonné pas non plus; dans lé mondé, jé né suis qué suvalterne, et jé n'ai jamais eu lé moyen d'être aussi fou qué les autres.

BLAISE.

Oh! à voir voute taille, vous avez eu des moyens de reste.

FONTIGNAC.

Jé continue ma rondé, et Spinette mé suit.

BLAISE.

En effet, la chambrière n'est pas si petiote que la maîtresse; faut bian qu'alle ne soit pas si folle.

FONTIGNAC.

Ellé né bient pourtant qu'après nous, et c'est qué la raison des femmes est toujours un peu plus dévilé qué la nôtre.

SPINETTE.

A quelque impertinence près, tout cela me paraîtrait assez naturel.

LE PHILOSOPHE.

Et moi, je le trouve pitoyable.

BLAISE.

Morgué! tenez, philosophe, vous qui parlez, voute taille est la plus malingre de toutes.

FONTIGNAC.

Oui, c'est la plus inapercebavle, cellé qui rampé lé plus; et la raison en est vonne. Monsieur lé philosophe nous a dit dans lé baisseau, qu'il abait quitté la France, dé peur dé loger à la Vastille.

BLAISE.

Vous n'êtes pas chanceux en aubarges.

FONTIGNAC.

Et qu'actuellement il s'enfuyait pour un pétit libre dé sciencé, dé pétits mots hardis, dé pétits sentiments; et franchément tant dé pétitesses pourraient vien nous aboir produit lé pétit hommé à qui jé parlé. Bénons à monsieur lé poëte.

BLAISE.

Il est, morgué! bian écrasé.

LE POËTE.

Je n'ai pourtant rien à reprocher à ma raison.

FONTIGNAC.

Des gens dé botré métier, cépendant lé von sens n'en est pas célébré; n'abez-bous pas dit qué bous étiez en boyagé pour une épigrammé?

LE POÈTE.

Cela est vrai. Je l'avais faite contre un homme puissant qui m'aimait assez, et qui s'est scandalisé mal à propos d'un pur jeu d'esprit.

BLAISE.

Pauvre faiseux de vars. Il y a comme ça des gens de mauvaise himeur qui n'aimont pas qu'on les vilipende.

FONTIGNAC, *à la comtesse.*

A bous lé dez, madame.

LA COMTESSE.

Taisez-vous, vos raisonnements ne me plaisent pas.

BLAISE.

Il n'y a qu'à la voir pour juger du paquet. Et noute médecin ?

FONTIGNAC.

Jé l'ouvliais ; dé la profession dont il est, sa critique est toute faite.

LE MÉDECIN.

Bon ! vous nous faites là de beaux contes !

FONTIGNAC, *parlant du courtisan.*

Jé n'interrogé pas monsieur, dé qui jé suis lé sécrétaire dépuis dix ans, et qué lé hasard a fait naître en France, quoiqué dé famille espagnolé ; il allait bicé-roi dans les Indes abec madamé sa sœur, et Spinetté, cette agréavlé fillé dé qui jé suis tomvé épris dans lé boyage.

LE COURTISAN.

Je ne crois pas, monsieur de Fontignac, que vous m'ayez vu faire des folies.

FONTIGNAC.

Monsieur, lé respect mé fermé la vouche, et jé bous renboie à botré taille.

BLAISE.

En effet, faut que vous ayez de maîtres vartigos dans voute tête.

FONTIGNAC.

Paix, silencé ; boilà notre hommé qui rébient.

SCÈNE IX

BLECTRUE, UN DOMESTIQUE, LES HUIT EUROPÉENS.

BLECTRUE.

Allons, mes petits amis, lequel de vous veut lier le premier conversation avec moi?

LE POËTE.

C'est moi ; je serai bien aise de savoir ce dont il s'agit.

BLAISE.

Morgué ! je voulais venir, moi ; je viandrai donc après ?

BLECTRUE.

Allons, soit ; qu'on remène les autres.

LE PHILOSOPHE.

Et moi, je ne veux plus paraître ; je suis las de toutes ces façons.

BLECTRUE.

J'ai toujours remarqué que ce petit animal-là a plus de férocité que les autres ; qu'on le mette à part, de peur qu'il ne les gâte.

SCÈNE X

BLECTRUE, LE POËTE.

BLECTRUE.

Allons, causons ensemble ; j'ai bonne opinion de vous, puisque vous avez déjà eu l'instinct d'apprendre notre langue.

LE POËTE.

Seigneur Blectrue, laissons là l'instinct, il n'est fait que pour les bêtes. Il est vrai que nous sommes petits.

BLECTRUE.

Oh ! extrêmement.

LE POËTE.

Ou du moins vous nous croyez tels, et nous aussi ; mais cette petitesse réelle ou fausse ne nous est venue que depuis que nous avons mis le pied sur vos terres.

BLECTRUE.

En êtes-vous bien sûr? (*A part.*) Cela ressemble-

rait à l'article dont il est fait mention dans nos registres.

LE POËTE.

Je vous dis la vérité.

BLECTRUE, *l'embrassant.*

Petit bonhomme, veuille le ciel que vous ne vous trompiez pas, et que ce soit mon semblable que j'embrasse dans une créature pourtant si méconnaissable! Vous me pénétrez de compassion pour vous. Quoi! vous seriez un homme?

LE POËTE.

Hélas! oui.

BLECTRUE.

Eh! qui vous a donc mis dans l'état où vous êtes?

LE POËTE.

Je n'en sais ma foi rien.

BLECTRUE.

Ne serait-ce pas que vous seriez déchu de la grandeur d'une créature raisonnable? Ne porteriez-vous pas la peine de vos égarements?

LE POËTE.

Mais, seigneur Blectrue, je ne les connais pas. Ne serait-ce pas plutôt un coup de magie?

BLECTRUE.

Je n'y connais point d'autre magie que vos faiblesses.

LE POËTE.

Croyez-vous, mon cher ami?

BLECTRUE.

N'en doutez point, mon cher : j'ai des raisons pour vous dire cela, et je me sens saisi de joie, puisque vous commencez à le soupçonner vous-même. Je crois vous reconnaître à travers le déguisement humiliant où vous êtes : oui, la petitesse de votre corps n'est qu'une figure de la petitesse de votre âme.

LE POËTE.

Eh bien! seigneur Blectrue, charitable insulaire, conduisez-moi, je me remets entre vos mains; voyez ce qu'il faut que je fasse. Hélas! je sais que l'homme est bien peu de chose.

BLECTRUE.

C'est le disciple des dieux, quand il est raison-

nable; c'est le compagnon des bêtes quand il ne l'est point.

LE POËTE.

Cependant, quand j'y songe, où sont mes folies?

BLECTRUE.

Ah! vous retombez en arrière.

LE POËTE.

Je ne saurais me voir définir le compagnon des bêtes.

BLECTRUE.

Je ne dis pas encore que ma définition vous convienne; mais voyons : que faisiez-vous dans le pays dont vous êtes?

LE POËTE.

Vous n'avez point dans votre langue de mot pour définir ce que j'étais.

BLECTRUE.

Tant pis: vous étiez donc quelque chose de bien étrange?

LE POËTE.

Non, quelque chose de très-honorable; j'étais homme d'esprit et bon poëte.

BLECTRUE.

Poëte! est-ce comme qui dirait marchand?

LE POËTE.

Non, des vers ne sont pas une marchandise, et on ne peut pas appeler un poëte un marchand de vers. Tenez, je m'amusais dans mon pays à des ouvrages d'esprit, dont le but était, tantôt de faire rire, tantôt de faire pleurer les autres.

BLECTRUE.

Des ouvrages qui font pleurer! cela est bien bizarre.

LE POËTE.

On appelle cela des tragédies, que l'on récite en dialogues, où il y a des héros si tendres, qui ont tour à tour des transports de vertu et de passion si merveilleux, de nobles coupables qui ont une fierté si étonnante, dont les crimes ont quelque chose de si grand, et les reproches qu'ils s'en font sont si magnanimes; des hommes enfin qui ont de si respectables faiblesses, qui se tuent quelquefois d'une manière si admirable et si auguste, qu'on ne saurait les voir sans en avoir l'âme émue et pleurer de plaisir. Vous ne me répondez rien.

BLECTRUE, *surpris, l'examine sérieusement.*

Voilà qui est fini, je n'espère plus rien; votre espèce me devient plus problématique que jamais. Quel pot-pourri de crimes admirables, de vertus coupables et de faiblesses augustes! il faut que leur raison ne soit qu'un coq-à-l'âne. Continuez.

LE POËTE.

Et puis, il y a des comédies où je représentais les vices et les ridicules des hommes.

BLECTRUE.

Ah! je leur pardonne de pleurer là.

LE POËTE.

Point du tout; cela les faisait rire.

BLECTRUE.

Hem?

LE POËTE.

Je vous dis qu'ils riaient.

BLECTRUE.

Pleurer où l'on doit rire, et rire où l'on doit pleurer! les monstrueuses créatures!

LE POËTE, *à part.*

Ce qu'il dit là est assez plaisant.

BLECTRUE.

Et pourquoi faisiez-vous ces ouvrages?

LE POËTE.

Pour être loué, et admiré même, si vous voulez.

BLECTRUE.

Vous aimiez donc bien la louange?

LE POËTE.

Eh! mais, c'est une chose très-gracieuse.

BLECTRUE.

J'aurais cru qu'on ne la méritait plus quand on l'aimait tant.

LE POËTE.

Ce que vous dites là peut se penser.

BLECTRUE.

Et quand on vous admirait, et que vous croyiez en être digne, alliez-vous dire aux autres: Je suis un homme admirable?

LE POËTE.

Non, vraiment; cela ne se dit point: j'aurais été ridicule.

BLECTRUE.

Ah! j'entends. Vous cachiez que vous étiez un ridicule, et vous ne l'étiez qu'*incognito*.

LE POËTE.

Attendez donc, expliquons-nous; comment l'entendez-vous? je n'aurais donc été qu'un sot, à votre compte?

BLECTRUE.

Un sot admiré; dans l'éclaircissement voilà tout ce qu'on y trouve.

LE POËTE, *étonné*.

Il semblerait qu'il dit vrai.

BLECTRUE.

N'êtes-vous pas de mon sentiment? voyez-vous cela comme moi?

LE POËTE.

Oui, assez; et en même temps je sens un mouvement intérieur que je ne puis expliquer.

BLECTRUE.

Je crois voir aussi quelque changement à votre taille. Courage, petit homme; ouvrez les yeux.

LE POËTE.

Souffrez que je me retire; je veux réfléchir tout seul sur moi-même : il y a effectivement quelque chose d'extraordinaire qui se passe en moi.

BLECTRUE.

Allez, mon fils, allez; faites de sérieuses réflexions sur vous; tâchez de vous mettre au fait de toute votre sottise. Ce n'est pas là tout, sans doute, et nous nous reverrons, s'il le faut.

SCÈNE XI

BLECTRUE, *seul*.

Je suis charmé, mes espérances renaissent; il faut voir les autres. Y a-t-il quelqu'un?

SCÈNE XII

BLECTRUE, MÉGISTE.

BLECTRUE.

Faites-moi voir la plus grande de ces petites créatures.

MÉGISTE.

Vous savez qu'on les a toutes mises chacune dans une cage. Amènerai-je celle que vous demandez dans la sienne?

BLECTRUE.

Eh bien! amenez-la comme elle est.

SCÈNE XIII

BLECTRUE, *seul.*

Je veux voir pourquoi elle n'est pas si petite que les autres; cela pourra encore m'apprendre quelque chose sur leur espèce. Quelle joie de les voir semblables à nous!

SCÈNE XIV

BLECTRUE, MÉGISTE, SUITE, BLAISE, *en cage.*

BLAISE.

Parlez donc, noute ami Blectrue : eh! morgué, est-ce qu'on nous prend pour des oisiaux? avons-je de la pleume pour nous tenir en cage? Je sis là comme une volaille qu'on va mener vendre à la Vallée. Mettez-moi donc plutôt dindon de bassecour.

BLECTRUE.

Ne tient-il qu'à vous ouvrir votre cage pour vous rendre content? tenez la voilà ouverte.

BLAISE.

Ah! pargué, faut que vous radotiez, vous autres, pour nous enfarmer. Allons, de quoi s'agit-il?

BLECTRUE.

Vous n'êtes, dit-on, devenus petits qu'en entrant dans notre île. Cela est-il vrai?

BLAISE.

Tenez, velà l'histoire de noute taille. Dès le premier pas ici, je me sis aparçu dévaler jusqu'à la ceinture; et pis, en faisant l'autre pas, je n'allais pus qu'à ma jambe; et pis je me suis trouvé à la cheville du pied.

BLECTRUE.

Sur ce pied-là il faut que vous sachiez une chose.

BLAISE.

Deux, si vous voulez.

BLECTRUE.

Il y a deux siècles qu'on prit ici de petites créatures comme vous autres.

BLAISE.

Voulez-vous gager que je sommes dans leur cage?

BLECTRUE.

On les traita comme vous; car ils n'étaient pas plus grands; mais ensuite ils devinrent tout aussi grands que nous.

BLAISE.

Eh! morgué, depuis six mois j'épions pour en avoir autant: apprenez-moi le secret qu'il faut pour ça. Pargué, si jamais voute chemin s'adonne jusqu'à Passy, vous varrez un brave homme; je trinquerons d'importance. Dites-moi ce qu'il faut faire.

BLECTRUE.

Mon petit mignon, je vous l'ai déjà dit; rien que devenir raisonnable.

BLAISE.

Quoi! cette marmaille guarit par là?

BLECTRUE.

Oui. Apparemment qu'elle ne l'était pas; et sans doute vous êtes de même?

BLAISE.

Eh! palsangué, velà donc mon compte de tantôt avec les échelons du Gascon; velà ce que c'est; vous avez raison, je ne sis pas raisonnable.

BLECTRUE.

Que cet aveu-là me fait plaisir! Mon petit ami, vous êtes dans le bon chemin; poursuivez.

BLAISE.

Non, morgué! je n'ons pas de raison, c'est ma pensée. Je ne sis qu'un nigaud, qu'un butor, et je le soutianrons dans le carrefour à son de trompe, afin d'en être pus confus; car, morgué! ça est honteux.

BLECTRUE.

Fort bien. Vous pensez à merveille. Ne vous lassez point.

BLAISE.

Oui, ça va fort bian. Mais parlez donc : cette taille ne pousse point.

BLECTRUE.

Prenez garde; l'aveu que vous faites de manquer de raison n'est peut-être pas comme il

faut : peut-être ne le faites-vous que dans la seule vue de rattraper votre figure ?

BLAISE.

Eh ! vraiment non.

BLECTRUE.

Ce n'est pas assez. Ce ne doit pas être là votre objet.

BLAISE.

Pargué ! il en vaut pourtant bian la peine.

BLECTRUE.

Eh ! mon cher enfant, ne souhaitez la raison que pour la raison même. Réfléchissez sur vos folies pour en guérir ; soyez-en honteux de bonne foi : c'est de quoi il s'agit apparemment.

BLAISE.

Morgué ! me velà bian embarrassé. Si je savions écrire, je vous griffonnerions un petit mémoire de mes fredaines ; ce serait plus tôt fait. Encore ma raison et mon impartinence sont si embarrassées l'une dans l'autre, que tout ça fait un ballot où je ne connais pus rian. Traitons ça par demandes et par réponses.

BLECTRUE.

Je ne saurais ; car je n'ai presque point l'idée de ce que vous êtes. Mais repassez cela vous-même, et excitez-vous à aimer la raison.

BLAISE.

Ah ! jarnigué, c'est une balle chose, si alle n'était pas si difficile.

BLECTRUE.

Voyez la douceur et la tranquillité qui règnent parmi nous ; n'en êtes-vous pas touché ?

BLAISE.

Ça est vrai ; vous m'y faites penser. Vous avez des faces d'une bonté, des physionomies si innocentes, des cœurs si gaillards...

BLECTRUE.

C'est l'effet de la raison.

BLAISE.

C'est l'effet de la raison ? Faut qu'alle soit d'un grand rapport ! Ça me ravit d'amiquié pour alle. Allons, mon ami, je ne vous quitte pus. Me velà honteux, me velà enchanté, me velà comme il faut. Baillez-moi cette raison, et gardez ma taille. Oui, mon ami, un homme de six pieds ne vaut pas

une marionnette raisonnable; c'est mon darnier mot et ma darnière parole. Et tenez, tout en vous contant ça, velà que je sis en transport. Ah! morgué, regardez-moi bian! lorgnez-moi; je crois que je hausse. Je ne sis pus à la cheville de voute pied, j'attrape voute jarretière.

BLECTRUE.

O ciel! quel prodige! ceci est sensible.

BLAISE.

Ah! jarnigoi, velà que ça reste là.

BLECTRUE.

Courage. Vous n'aimez pas plus tôt la raison, que vous en êtes récompensé.

BLAISE, *étonné et hors d'haleine.*

Ça est vrai; j'en sis tout stupéfait: mais faut bian que je ne l'aime pas encore autant qu'alle en est daigne; ou bian, c'est que je ne mérite pas qu'alle achève ma délivrance. Acoutez-moi. Je vous dirai que je sis premièrement un ivrogne: parsonne n'a siroté d'aussi bon appétit que moi. J'ons si souvent pardu la raison, que je m'étonne qu'alle puisse me retrouver alle-même.

BLECTRUE.

Ah! que j'ai de joie! Ce sont des hommes, voilà qui est fini. Achevez, mon cher semblable, achevez; encore une secousse.

BLAISE.

Hélas! j'avons un tas de fautes qui est trop grand pour en venir à bout: mais, quant à ce qui est de cette ivrognerie, j'ons toujours fricassé tout mon argent pour alle: et pis, mon ami, quand je vendions nos denrées, combian de chalands n'ons-je pas fourbés, sans parmettre aux gens de me fourber itou! ça est bian malin!

BLECTRUE.

A merveille.

BLAISE.

Et le compère Mathurin, que n'ons-je pas fait pour mettre sa femme à mal? Par bonheur qu'alle a toujours été rudanière envars moi; ce qui fait que je l'en remarcie: mais, dans la raison, pourquoi vouloir se ragoûter de l'honneur d'un compère, quand on ne voudrait pas qu'il eût appétit du nôtre?

BLECTRUE.

Comme il change à vue d'œil!

BLAISE.

Hélas! oui, ma taille s'avance; et c'est bian de la grâce que la raison me fait; car je sis un pauvre homme. Tenez, mon ami; j'avais un quarquier de vaigne avec un quarquier de pré; je vivions sans ennui avec ma sarpe et mon labourage; le capitaine Duflot viant là-dessus, qui me dit comme ça : Blaise, veux-tu me sarvir dans mon vaissiau? Veux-tu venir gagner de l'argent? Ne velà-t-il pas mes oreilles qui se dressont à ce mot d'*argent*, comme les oreilles d'une bourrique? Velà-t-il pas que je quitte, sauf voute respect, bétail, amis, parents? Ne vas-je pas m'enfarmer dans cette baraque de planches? Et pis le temps se fâche, velà un orage, l'iau gâte nos vivres; il n'y a pus ni pâte ni faraine. Eh! qu'est-ce que c'est que ça? En pleure, en crie, en jure, en meurt de faim; la baraque enfonce; les poissons mangeont monsieur Duflot, qui les aurait bian mangés limême. Je nous sauvons une demi-douzaine. Je rapetissons en arrivant. Velà tout l'argent que me vaut mon équipée. Mais, morgué! j'ons fait connaissance avec cette raison, et j'aime mieux ça que toute la boutique d'un orfèvre. Tenez, ami Blectrue, considérez; velà encore une crue qui me prend : on dirait d'un agioteux; je devians grand tout d'un coup; me velà comme j'étais!

BLECTRUE, *l'embrassant.*

Vous ne sauriez croire avec quelle joie je vois votre changement.

BLAISE.

Vartigué! que je vas me moquer de mes camarades! que je vas être glorieux! que je vas me carrer!

BLECTRUE.

Ah! que dites-vous là, mon cher? Quel sentiment de bête! Vous redevenez petit.

BLAISE.

Eh! morgué, ça est vrai; me velà rechuté, je raccourcis. A moi! à moi! Je me repens. Je demande pardon. Je fais vœu d'être humble. Jamais pus de vanité, jamais... Ah!... ah! ah! ah! Je retorne!

BLECTRUE

N'y revenez plus.

BLAISE.

Le bon secret que l'humilité pour être grand! Qu'est-ce qui dirait ça? Que je vous embrasse, camarade. Mon père m'a fait, et vous m'avez refait.

BLECTRUE.

Ménagez-vous donc bien désormais.

BLAISE.

Oh! morgué, de l'humilité, vous dis-je. Comme cette gloire mange la taille! Oh! je n'en dépenserai pus en suffisance.

BLECTRUE.

Il me tarde d'aller porter cette bonne nouvelle-là au roi.

BLAISE.

Mais dites-moi, j'ons piquié de mes pauvres camarades; je prends de la charité pour eux. Ils valont mieux que moi : je sis le pire de tous; faut les secourir; et tantôt, si vous voulez, je leur ferai entendre raison. Drès qu'ils me varront, ma présence les sarmonnera; faut qu'ils deviennent souples, et qu'ils restient tout parclus d'étonnement.

BLECTRUE.

Vous raisonnez fort bien.

BLAISE.

Vraiment! grand marci à vous.

BLECTRUE.

Vous vaudrez mieux qu'un autre pour les instruire; vous sortez du même monde, et vous aurez des lumières que je n'ai point.

BLAISE.

Oh! que vous n'avez point! ça vous plaît à dire. C'est vous qui êtes le soleil; et je ne sis pas tant seulement la leune auprès de vous, moi: mais je ferons de mon mieux, à moins qu'ils ne me rebutiont à cause de ma chétive conditiou.

BLECTRUE.

Comment, chétive condition! Vous m'avez dit que vous étiez un laboureur.

BLAISE.

Et c'est à cause de ça.

BLECTRUE.

Et ils vous mépriseraient! O raison humaine, peut-on t'avoir abandonnée jusque-là! Eh bien! tirons parti de leur démence sur votre chapitre; qu'ils soient humiliés de vous voir plus raisonnable qu'eux, vous dont ils font si peu de cas.

BLAISE.

Et qui ne sais ni B ni A. Morgué! faudrait se mettre à genoux pour acouter voute bon sens. Mais je pense que velà un de nos camarades qui viant.

SCÈNE XV

BLECTRUE, MÉGISTE, BLAISE, FONTIGNAC.

MÉGISTE.

Seigneur Blectrue, en voilà un qui veut absolument vous parler.

SCÈNE XVI

BLECTRUE, BLAISE, FONTIGNAC.

FONTIGNAC.

Sandis! maîtré Vlaisé, n'ai-je pas la verlue! Estés-bous l'éperlan dé tantôt?

BLAISE.

Oui, frère; velà le poulet qui viant de sortir de sa coquille.

BLECTRUE.

Il ne tiendra qu'à vous qu'il vous en arrive autant, petit bonhomme.

FONTIGNAC.

Eh! cadédis, jé m'en murs, et jé bénais en consultation là-dessus.

BLECTRUE.

Tenez, il en sait le moyen, lui; et je vous laisse ensemble.

SCÈNE XVII

FONTIGNAC, BLAISE.

FONTIGNAC.

Allons, mon ami, jé rémets lé pétit goujon en-

tré bos mains ; jé bous en récommandé la métamorphosé.

BLAISE.

Il n'y a rian de si aisié. Boutez de la raison làdedans; et pis, zeste, tout le corps arrive.

FONTIGNAC.

Comment, dé la raison ! Tantôt nous avons donc déviné justé !

BLAISE.

Oui, j'avions mis le nez dessus. Il n'y a qu'à être bian persuadé qu'ous êtes une bête, et déclarer en quoi.

FONTIGNAC.

Uné bêté? Né pourrait-on changer l'épithété? Ce n'est pas que j'y répugné.

BLAISE.

Nenni, morgué ! c'est la plus belle penséequ'ous aurez de voute vie.

FONTIGNAC.

Écoutez-moi, galant hommé; n'est-cé pas ses imperfétions qu'il faut réconnaîtré?

BLAISE.

Fort bian.

FONTIGNAC.

Eh donc ! la vétisé n'est pas dé mon lot. Cé n'est pas là qué gît mon mal : c'était lé bôtré; chacun a lé sien. Jé né prétends pourtant pas mé ménager, car jé né m'estimé plus; mais dans la réflétion, jé mé troubé moins imvécilé qu'impertinent, moins sot qué fat.

BLAISE.

Bon, morgué ! c'est ce que je voulons dire : ça va grand train. Il baille appétit de s'accuser, ce garçon-là. Est-ce là tout?

FONTIGNAC.

Non, non : mettez qué jé suis mentur.

BLAISE.

Sans doute, puisqu'ous êtes Gascon; mais est-ce par couteume ou par occasion?

FONTIGNAC.

Entré nous, tout mé sert d'occasion; ainsi comptez pour habitudé.

BLAISE.

Qu'est-ce que c'est que ça? Un homme qui ment, c'est comme un homme qui a pardu la parole.

FONTIGNAC.

Comment ça se fait-il? car jé suis mentur et vavillard en même temps.

BLAISE.

N'importe, maugré qu'ous soyez bavard, mon dire est vrai; c'est que sti-là qui ment ne dit jamais la parole qu'il faut, et c'est comme s'il ne sonnait mot.

FONTIGNAC.

Jé né hais pas cette pensée; elle est fantasqué.

BLAISE.

Revenons à vos misères. Retornez vos poches; montrez-moi le fond du sac.

FONTIGNAC.

Jé mé réproché d'avoir été empoisonnur.

BLAISE, *se reculant.*

Oh! pour de sti-là, il me faut du conseil; car faura peut-être vous étouffer pour vous guarir, voyez-vous! et je sis obligé d'en avartir les habitants.

FONTIGNAC.

Cé n'est point lé corps qué j'empoisonnais, jé faisais mieux.

BLAISE.

C'est peut-être les rivières?

FONTIGNAC.

Non : pis qué tout céla.

BLAISE.

Eh! morgué, parlez vite.

FONTIGNAC.

C'est l'esprit des hommés qué jé corrompais; jé lés rendais abeuglés; en un mot, j'étais un flatteur.

BLAISE.

Ah! patience; car d'abord votre poison avait bian mauvaise meine; mais ça est épouvantable, et je sis tout escandalisé.

FONTIGNAC.

Jé mé détesté. Imaginez-bous qué du ridiculé dé mon maître, il y en a plus dé moitié dé ma façon.

BLAISE.

Faut bien soupirer de cette affaire-là.

FONTIGNAC.

J'en respiré à peine.

BLAISE.

Vous allez donc hausser?

FONTIGNAC.

Jé n'en douté pas à. cé qué jé sens. Suibez-moi, jé veux qué lé prodige éclate aux yeux dé Spinette et dé mon maîtré. N'attendons pas, courons; jé suis pressé.

BLAISE.

Allons vite, et faisons que tous nos camarades aient leur compte.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

FONTIGNAC, BLAISE, SPINETTE.

Ils entrent comme se caressant.

FONTIGNAC, *à Blaise.*

Biens donc, qué jé t'emvrasse encoré, mon cher ami, mon intimé Vlaisé. Jé suis pressé d'uné réconnaissancé qui duréra tout autant qué moi : en un mot, jé té dois ma raison et lé rétour dé ma figuré.

SPINETTE.

Pour moi, Fontignac, je ne te haïssais pas : mais j'avoue qu'aujourd'hui mon cœur est bien disposé pour toi; je te dois autant que tu dois à Blaise.

FONTIGNAC.

Les biens mé pleubent donc dé tous côtés?

BLAISE.

Pargué! j'ons bian de la satisfaction de tout ça : j'ons guari monsieu de Fontignac, et pis monsieu de Fontignac vous a guarie; et par ainsi, de guarison en guarison, je me porte bian, il se porte bian, vous vous portez bian : et velà trois malades qui sont devenus médecins; car vous êtes itou médeceine envers les autres, mademoiselle Spinette.

SPINETTE.

Hélas! je ne demande pas mieux que de leur rendre service.

FONTIGNAC.

Ah ! jé lé crois; chez quiconqué a dé la raison, lé prochain affligé n'a qué fairé dé récommandation.

BLAISE.

Ça est admirable! Comme on deviant honnêtes gens avec cette raison!

FONTIGNAC.

Jé mé sens uné douceur, uné suabité dans l'âmé.

BLAISE.

Et la mienne est si bian reposée!

SPINETTE.

La raison est un si grand trésor.

BLAISE.

Morgué ! ne la pardez pas, vous; ça est bian casuel entre les mains d'une fille.

SPINETTE.

Je vous suis bien obligée de l'avertissement.

BLAISE.

Alle me charme, monsieu de Fontignac; alle a de la modestie; alle est aussi raisonnable que nous autres hommes.

FONTIGNAC.

Jé m'estimérais bien fortuné dé l'être autant qu'ellé.

BLAISE.

Encore! un Gascon de modeste! oh! queu conversion! Allons, vous êtes purgé à fond.

SCÈNE II

MÉGISTE, FONTIGNAC, BLAISE, SPINETTE, LE MÉDECIN.

MÉGISTE.

Messieurs, voilà un de vos camardes qui m'a demandé en grâce de vous l'amener pour vous voir.

BLAISE.

Eh! où est-il donc?

FONTIGNAC.

Jé né l'aperçois pas non plus.

LE MÉDECIN.

Me voilà.

BLAISE.

Ah! je voyais queuque chose qui se remuait là; mais je ne savais pas ce que c'était. Je pense que c'est noute médecin.

LE MÉDECIN.

Lui-même.

SPINETTE.

Allons, mes amis, il faut tâcher de le tirer d'affaire.

LE MÉDECIN.

Eh! mademoiselle, je ne demande pas mieux; car, en vérité, c'est quelque chose de bien affreux que de rester comme je suis, moi qui ai du bien, qui suis riche et estimé dans mon pays.

FONTIGNAC.

Né comptez pas l'estimé dé ces fous.

LE MÉDECIN.

Mais faudra-t-il que je demeure éloigné de chez moi, pauvre, et sans avoir de quoi vivre?

BLAISE.

Taisez-vous donc, gourmand. Est-ce que la pitance vous manque ici?

LE MÉDECIN.

Non; mais mon bien, que deviendra-t-il?

BLAISE.

Queu pauvreté avec son bian! c'est comme un enfant qui crie après sa poupée. Tenez, un pourpoint, des vivres et de la raison, quand un homme a ça, le velà garni pour son été et pour son hivar; le velà fourré comme un manchon. Vous varrez, vous varrez.

SPINETTE.

Dites-lui ce qu'il faut qu'il fasse pour redevenir comme il était.

BLAISE.

Voulez-vous que ce soit moi qui le traite?

FONTIGNAC.

Sans douté; l'honnur bous appartient; bous êtes lé doyen dé tous.

BLAISE.

Eh! morgué, pus d'honneur, je n'en voulons pus tâter; et je sais bian que je ne sis qu'un pauvre réchappé des petites-maisons.

FONTIGNAC.

Réméttons donc cet estropié d'esprit entré les mains dé madémoisellé Spinetté.

SPINETTE.

Moi, messieurs! c'est à moi de me taire où vous êtes.

LE MÉDECIN.

Eh! mes amis, voilà des compliments bien longs pour un homme qui souffre.

BLAISE.

Oh! dame, il faut que l'humilité marche entre nous; je nous mettons bas pour rester haut. Çà vous passe, mon mignon; et j'allons, puisque ma compagnée l'ordonne, vous apprendre à devenir grand garçon et le *tu auten* de voute petitesse: mais je vas être brutal, je vous en avartis; faut que j'assomme voute rapetissement avec des injures : demandez putôt aux camarades?

FONTIGNAC.

Oui, botré santé en dépend.

LE MÉDECIN.

Quoi! tout votre secret est de me dire des injures? Je n'en veux point.

BLAISE.

Oh bian! gardez donc vos quatre pattes.

SPINETTE.

Mais essayez, petit homme, essayez.

LE MÉDECIN.

Des injures à un docteur de la faculté!

BLAISE.

Il n'y a ni docteur ni doctraine; quand vous seriez apothicaire.

LE MÉDECIN.

Voyons donc ce que c'est.

FONTIGNAC.

Bon, jé bous félicité du parti qué bous prénez. Madémoisellé Spinetté, laissons fairé maîtré Vlaisé, et l'écoutons.

BLAISE.

Premièrement il faut commencer par vous dire que vous êtes un sot d'être médecin.

LE MÉDECIN.

Voilà un paysan bien hardi.

BLAISE.

Hardi! je ne sis pas entre vos mains. Dites-moi,

sans vous fâcher, étiez-vous en ménage, aviez-vous femme là-bas?

LE MÉDECIN.

Non, je suis veuf; ma femme est morte à vingt-cinq ans d'une fluxion de poitrine.

BLAISE.

Maugré la doctraine de la faculté?

LE MÉDECIN.

Il ne me fut pas possible de la réchapper.

BLAISE.

Avez-vous des enfants?

LE MÉDECIN.

Non.

BLAISE.

Ni en bian ni en mal?

LE MÉDECIN.

Non, vous dis-je. J'en avais trois; et ils sont morts de la petite vérole, il y a quatre ans.

BLAISE.

Peste soit du docteur! et de quoi guarissiez-vous donc le monde?

LE MÉDECIN.

Vous avez beau dire, j'étais plus couru qu'un autre.

BLAISE.

C'est que c'était pour la darnière fois qu'on courait. Eh! ne dites-vous pas qu'ous êtes riche?

LE MÉDECIN.

Sans doute.

BLAISE.

Eh! mais, morgué, pisque vous n'avez pas besoin de gagner voute vie en tuant le monde, vous avez donc tort d'être médecin. Encore est-ce quand c'est la pauvreté qui oblige à tuer les gens; mais quand en est riche, ce n'est pas la peine; et je continue toujours à dire qu'ous êtes un sot, et que, si vous voulez grandir, faut laisser les gens mourir tout seuls.

LE MÉDECIN.

Mais enfin...

FONTIGNAC.

Cadédis! bous né tuez pas mieux qu'il raisonne.

SPINETTE.

Assurément.

LE MÉDECIN, *en colère.*

Ah! je m'en vais. Ces animaux-là se moquent de moi.

SPINETTE.

Il n'a pas laissé que d'être frappé; il y reviendra.

SCÈNE III

BLECTRUE, FONTIGNAC, BLAISE, SPINETTE.

FONTIGNAC.

Ah! boilà l'honnêté hommé dé qui nous sont bénus les prémiers rayons dé lumiéré. Bénez, monsieur Blectrue, approchez dé bos enfans, et récébez-les entré bos vras.

BLAISE.

Oh! je lui ai déjà rendu mes grâces.

BLECTRUE.

Et moi, je les rends aux dieux de l'état où vous êtes. Il ne s'agit plus que de vos camarades.

BLAISE.

Je venons d'en rater un tout à l'heure; et les autres sont bian opiniâtres, surtout le courtisan et le philosophe.

SPINETTE.

Pour moi, j'espère que je ferai entendre raison à ma maîtresse, et que nous demeurerons tous ici; car on y est si bien!

BLECTRUE.

Je me proposais de vous le persuader, mes enfants; dans votre pays vous retomberiez peut-être.

BLAISE.

Pargué! noute çarvelle serait biantôt fondue. La raison dans le pays des folies, c'est comme une pelote de neige au soleil. Mais, à propos de soleil, dites-moi, papa Blectrue: tantôt, en passant, j'ons rencontré une jeune poulette du pays, tout à fait gentille, ma foi, qui m'a pris la main, et qui m'a dit: Vous velà donc grand! Ça vous va fort bian; je vous en fais mon compliment. Et pis, en disant ça, les yeux li trottaient sur moi, fallait voir; et pis: Mon biau garçon, regardez-moi; parmettez que je vous aime. Ah! mademoiselle, vous vous gaussez, ai-je repris; ce n'est pas moi qui baille

les parvilèges, c'est moi qui les demande. Et pis vous êtes venu, et j'en avons resté là. Qu'est-ce que ça signifie ?

BLECTRUE.

Cela signifie qu'elle vous aime et qu'elle vous en faisait la déclaration.

BLAISE.

Une déclaration d'amour à ma parsonne ! et n'y a-t-il pas de mal à ça ?

BLECTRUE.

Nullement. Comment donc ! c'est la loi du pays qui veut qu'on en use ainsi. –

BLAISE.

Allons, allons, vous êtes un gausseux.

SPINETTE.

Monsieur Blectrue aime à rire.

BLECTRUE.

Non, certes, je parle sérieusement.

FONTIGNAC.

Maïs dans lé fond, en Francé céla commencé à s'étavlir.

BLECTRUE.

Vous voudriez que les hommes attaquassent les femmes ! Et la sagesse des femmes y résisterait-elle ?

FONTIGNAC.

D'ordinaire effectibément ellé n'est pas robusté.

BLAISE.

Morgué ! ça est vrai, on ne voit partout que des sagesses à la renvarse.

BLECTRUE.

Que deviendra la faiblesse si la force l'attaque ?

BLAISE.

Adieu la voiture.

BLECTRUE.

Que deviendra l'amour, si c'est le sexe le moins fort que vous chargez du soin d'en surmonter les fougues ? Quoi ! vous mettrez la séduction du côté des hommes, et la nécessité de la vaincre du côté des femmes ! Et si elles y succombent, qu'avez-vous à leur dire ? C'est vous en ce cas qu'il faut déshonorer, et non pas elles. Quelles étranges lois que les vôtres en fait d'amour ! Allez, mes enfants, ce n'est pas la raison, c'est le vice qui les a faites ; il a bien entendu ses intérêts. Dans un pays où

l'on a réglé que les femmes résisteraient aux hommes, on a voulu que la vertu n'y servît qu'à ragoûter les passions, et non pas à les soumettre.

BLAISE.

Morgué! les femmes n'ont qu'à venir, ma force les attend de pied farme. Alles varront si je ne voulons de la vartu que pour rire.

SPINETTE.

Je vous avoue que j'aurai bien de la peine à m'accoutumer à vos usages, quoique sensés.

BLECTRUE.

Tant pis ; je vous regarde comme retombée.

SPINETTE.

Hélas ! monsieur, actuellement j'en ai peur.

BLAISE.

Eh! morgué, faites donc vite. Venez à repentance; velà voute taille qui s'en va.

SPINETTE.

Oui, je me rends ; je ferai tout ce qu'on voudra ; et, pour preuve de mon obéissance, tenez, Fontignac, je vous prie de m'aimer, je vous en prie sérieusement.

FONTIGNAC.

Bous êtes vien pressanté.

SPINETTE.

Je sens que vous avez raison, monsieur Blectrue ; et je vous promets de me conformer à vos lois. Ce que je viens d'éprouver en ce moment me donne encore plus de respect pour elles. Allons, ma maîtresse gémit ; permettez que je travaille à la tirer d'affaire ; je veux lui parler.

BLAISE.

Laissez-moi vous aider itou.

BLECTRUE.

Je vais de ce pas dire qu'on vous l'amène.

FONTIGNAC.

Et moi, dé mon côté, jé bais comvattré les bertiges dé mon maîtré.

SCÈNE IV

BLAISE, SPINETTE.

BLAISE.

Tatigué! mademoiselle Spinette, qu'en dites-

vous? il y a de belles maxaimes en ce pays-ci! Cet amour qu'il faut qu'on nous fasse, à nous autres hommes, qu'il y a de prudence à ça!

SPINETTE.

Tout me charme ici.

BLAISE.

Morgué! tenez, velà ste fille qui m'a tantôt cajolé, qui viant à nous.

SCÈNE V

SPINETTE, BLAISE, UNE INSULAIRE.

L'INSULAIRE.

Ah! mon beau garçon, je vous retrouve; et vous, mademoiselle, je suis bien ravie de vous voir comme vous êtes.

BLAISE.

J'en sis fort ravi aussi. Quant à l'égard du biau garçon, il n'y a point de ça ici.

L'INSULAIRE.

Pour moi, vous me paraissez tel.

BLAISE, *à Spinette.*

Vous voyez bian qu'alle me conte la fleurette. Mais, mademoiselle, parlez-moi; dans queulle intention est-ce que vous me dites que je sis biau? Je sis d'avis de savoir ça. Est-ce que je vous plais?

L'INSULAIRE.

Assurément.

BLAISE, *à Spinette.*

Souvenez-vous bian que je n'y saurais que faire. Je sis bian sévère, n'est-ce pas?

L'INSULAIRE.

Eh quoi! me trouvez-vous si désagréable?

BLAISE.

Vous! non... (*A part.*) Si fait, si fait. C'est que je rêve. Morgué! queu dommage de rudoyer ça!

SPINETTE.

Maître Blaise, la conquête d'une si jolie fille mérite pourtant votre attention.

BLAISE.

Oh! mais il faut que ça vianne; ça n'est pas encore bian mûr, et je varrons pendant qu'alle m'aimera; qu'alle aille son train.

L'INSULAIRE.

Aimer toute seule est bien triste !

BLAISE.

Ma sagesse n'a pas encore résolu que ça soit pas divartissant.

L'INSULAIRE.

Voici, je pense, quelqu'un de vos camarades qui vient ; je me retire sans rien attendre de votre cœur.

BLAISE.

Là, là, ma mie, vous revianrez. Ne vous découragez pas, entendez-vous !

L'INSULAIRE.

Passe pour cela.

BLAISE.

Adieu, adieu. J'avons affaire. Vous gagnez trop de tarrain, et j'en ai honte. Adieu !

SCÈNE VI

LA COMTESSE, SPINETTE, BLAISE.

LA COMTESSE.

Eh bien ! que me veut-on ? O ciel ! que vois-je? par quel enchantement avez-vous repris votre figure naturelle? Je tombe dans un désespoir dont je ne suis plus la maîtresse.

BLAISE.

Allons, ma petiote damoiselle, tout bellement, tout bellement. Il ne s'agit ici que d'un petit raccommodage de çarviau.

SPINETTE.

Vous savez, madame, que tantôt Fontignac et ce paysan croyaient que nous n'étions petits que parce que nous manquions de raison; et ils croyaient juste : cela s'est vérifié.

LA COMTESSE.

Quelles chimères! est-ce que je suis folle?

BLAISE.

Eh oui ! morgué, velà c'en que c'est.

LA COMTESSE.

Moi, j'ai perdu l'esprit ! A quelle extrémité suis-je réduite !

BLAISE.

Par exemple, j'ons bian avoué que j'étais un ivrogne, moi.

SPINETTE.

Ce n'est que par l'aveu de mes folies que j'ai rattrapé ma raison.

BLAISE.

Bon, bon, rattrapé! (*Montrant la comtesse.*) Faut qu'alle oublie sa figure! Velà un biau chiffon pour tant courir après! qu'alle pleure sa raison tornée, velà tout.

SPINETTE.

Fontignac a eu autant de peine à me persuader que j'en ai après vous, ma chère maîtresse; mais je me suis rendue.

BLAISE.

Pendant qu'un manant comme moi porte l'état d'une criature raisonnable, voulez-vous toujours garder voute état d'animal? une damoiselle de la cour!

SPINETTE.

Ne lui parlez plus de cette malheureuse cour.

LA COMTESSE.

Mes larmes m'empêchent de parler.

BLAISE.

Velà qui est bel et bon; mais il n'y a que voute folie qui en varse: voute raison n'en baille pas une goutte; et ça n'avance rian.

SPINETTE.

Cela est vrai.

BLAISE.

Ne vous fâchez pas, ce n'est que par charité que je vous méprisons.

LA COMTESSE, *à Spinette.*

Mais, de grâce, apprenez-moi mes folies.

SPINETTE.

Eh! madame, un peu de réflexion. Ne savez-vous pas que vous êtes jeune, belle, et fille de condition? Citez-moi une tête de fille qui ait tenu contre ces trois qualités-là; citez-m'en une.

BLAISE.

Cette jeunesse, alle est une girouette. Cette qualité rend glorieuse.

SPINETTE.

Et la beauté?

BLAISE.

Ça fait les femmes si sottes !

LA COMTESSE.

A votre compte, Spinette, je suis donc une étourdie, une sotte et une glorieuse?

SPINETTE.

Madame, vous comptez si bien, que ce n'est pas la peine que je m'en mêle.

BLAISE.

Ce n'est pas pour des preunes qu'ous êtes si petite. Vous voyez bian qu'on vous a baillé de la marchandise pour voute argent.

LA COMTESSE.

De l'orgueil, de la sottise et de l'étourderie !

BLAISE.

Oui, ruminez, mâchez bien ça en vous-même, à celle fin que ça vous sarve de médeçaine.

LA COMTESSE.

Enfin, Spinette, je veux croire que tout ceci est de bonne foi ; mais je ne vois rien en moi qui ressemble à ce que vous dites.

BLAISE.

Morgué ! pourtant je vous approchons la lantarne assez près du nez. Parlons-li un peu de cette coquetterie. Dans ce vaissiau alle avait la maine d'en avoir une bonne tapée.

SPINETTE.

Aidez-vous, madame ; songez, par exemple, à ce que c'est qu'une toilette.

BLAISE.

Attendez. Une toilette, n'est-ce pas une table qui est si bian dressée, avec tant de brinborions, où il y a des flambiaux, de petits bahuts d'argent et une couvarture sur un miroir ?

SPINETTE.

C'est cela même.

BLAISE.

Oh ! la dame de cheux nous avait la pareille.

SPINETTE.

Vous souvenez-vous, ma chère maîtresse, de cette quantité d'outils, pour votre visage, qui étaient sur la vôtre?

BLAISE.

Des outils pour son visage ! Est-ce que sa mère ne li avait pas baillé un visage tout fait ?

SPINETTE.

Bon! est-ce que le visage d'une coquette est jamais fini? Tous les jours on y travaille : il faut concerter les mines, ajuster des œillades. N'est-il pas vrai qu'à votre miroir, un jour, un regard doux vous a coûté plus de trois heures à attraper? Encore n'en attrapâtes-vous que la moitié de ce que vous en vouliez ; car, quoique ce fût un regard doux, il s'agissait aussi d'y mêler quelque chose de fier : il fallait qu'un quart de fierté y tempérât trois quarts de douceur ; cela n'est pas aisé. Tantôt le fier prenait trop sur le doux: tantôt le doux étouffait le fier. On n'a pas la balance à la main; je vous voyais faire, et je ne vous regardais que trop. N'allais-je pas répéter toutes vos contorsions? Il fallait me voir avec mes yeux chercher des doses de feu, de langueur, d'étourderie et de noblesse dans mes regards. J'en possédais plus d'un mille qui étaient autant de coups de pistolet, moi qui n'avais étudié que sous vous. Vous en aviez un qui était vif et mourant, qui a pensé me faire perdre l'esprit : il faut qu'il m'ait coûté plus de six mois de ma vie, sans compter un torticolis que je me donnai pour le suivre.

LA COMTESSE, *soupirant.*

Ah!

BLAISE.

Queu tas de balivarnes! Velà une tarrible condition que d'être les yeux d'une coquette!

SPINETTE.

Et notre ajustement! et l'architecture de notre tête, surtout en France où madame a demeuré! et le choix des rubans! Mettrai-je celui-là? non, il me rend le visage dur. Essayons de celui-ci; je crois qu'il me rembrunit. Voyons le jaune, il me pâlit ; le blanc, il m'affadit le teint. Que mettra-t-on donc? Les couleurs sont si bornées, toutes variées qu'elles sont! La coquetterie reste dans la disette; elle n'a pas seulement son nécessaire avec elle. Cependant on essaye, on ôte, on remet, on change, on se fâche ; les bras tombent de fatigue, il n'y a plus que la vanité qui les soutient. Enfin on achève : voilà cette tête en état : voilà les yeux armés. L'étourdi à qui tant

de grâces sont destinées arrivera tantôt. Est-ce qu'on l'aime? non. Mais toutes les femmes tirent dessus, et toutes le manquent. Ah ! le beau coup, si on pouvait l'attraper !

BLAISE.

Mais de cette manière-là, vous autres femmes dans le monde qui tirez sur les gens, je comprends qu'ous êtes comme des fusils.

SPINETTE.

A peu près, mon pauvre Blaise.

LA COMTESSE.

Ah ciel !

BLAISE.

Elle se lamente. C'est la raison qui bataille avec la folie.

SPINETTE.

Ne vous troublez point, madame ; c'est un cœur tout à vous qui vous parle. Malheureusement je n'ai point de mémoire, et je ne me ressouviens pas de la moitié de vos folies. Orgueil sur le chapitre de la naissance. Qui sont-ils ces gens-là? de quelle maison? et cette petite bourgeoise qui fait comparaison avec moi ? Et puis cette bonté superbe avec lequel on salue des inférieurs ; cet air altier avec lequel on prend sa place ; cette évaluation de ce que l'on est et de ce que les autres ne sont pas. Reconduira-t-on celle-ci ? Ne fera-t-on que saluer celle-là ? Sans compter cette rancune contre tous les jolis visages que l'on va détruisant d'un ton nonchalant et distrait. Combien en avez-vous trouvé de boursoufflés, parce qu'ils étaient gras ? Vous n'accordiez que la peau sur les os à celui qui était maigre. Il y avait un nez sur celui-ci qui l'empêchait d'être spirituel. Des yeux étaient-ils fiers ; ils devenaient hagards. Étaient-ils doux; les voilà bêtes. Étaient-ils vifs; les voilà fous. A vingt-cinq ans, on approchait de sa quarantaine. Une petite femme avait-elle des grâces; ah ! la bamboche ! Était-elle grande et bien faite; ah! la géante ! elle aurait pu se montrer à la foire. Ajoutez à cela cette finesse avec laquelle on prend le parti d'une femme sur des médisances que l'on augmente en les combattant, qu'on ne fait semblant d'arrêter que pour

les faire courir, et qu'on développe si bien, qu'on ne saurait plus les détruire.

LA COMTESSE.

Arrête, Spinette, arrête, je te prie.

BLAISE.

Pargué! velà une histoire bian récriative et pitoyable en même temps. Queu bouffon que ce grand monde! Queu drôle de perfide! Faudrait, morgué! le montrer sur le Pont-Neuf, comme la curiosité. Je voudrais bian retenir ce pot-pourri. Toutes sortes d'acabits de rubans, du vart, du gris, du jaune, qui n'ont pas d'amiquié pour une face; une coquetterie qui n'a pas de quoi vivre avec des couleurs; des bras qui s'impatientont; et pis de la vanité qui leur dit, courage! et pis du doux dans un regard, qui se détrempe avec du fiar; et pis une balance pour peser cette marchandise : qu'est-ce que c'est que tout ça?

SPINETTE.

Achevez, maître Blaise; cela vaut mieux que tout ce que j'ai dit.

BLAISE.

Pargué! je veux bian. Tenez, un tiers d'œillade avec un autre quart; un visage qu'il faut remonter comme un horloge; un étourdi qui viant voir ce visage; des femmes qui vont à la chasse après cet étourdi, pour tirer dessus; et pis de la poudre et du plomb dans l'œil; des naissances qui demandont la maison des gens; des bourgeoises de comparaison saugrenue; des faces joufflues qui ont de la boursoufflure, avec du gras; un arpent de taille qu'on baille à celle-ci pour un quartier qu'on ôte à celle-là; de l'esprit qui ne saurait compatir avec un nez, et de la médisance de bon cœur. Y en a-t-il encore? Car je veux tout avoir, pour lui montrer quant alle sera guarie; ça la fera rire.

SPINETTE.

Madame, assurément ce portrait-là a de quoi rappeler la raison.

LA COMTESSE, *confuse*.

Spinette, il me désille les yeux; il faut se rendre : j'ai vécu comme une folle. Soutiens-moi; je ne sais ce que je deviens.

BLAISE.

Ah ! Spinette, ma mie, velà qui est fait, la marionnette est partie ; velà le plus biau jet qui se fera jamais.

SPINETTE.

Ah ! ma chère maîtresse, que je suis contente !

LA COMTESSE.

Que je t'ai d'obligation, Blaise ; et à toi aussi, Spinette !

BLAISE.

Morgué ! que j'ons de joie ! pus de petitesse ; je l'ons tuée toute roide.

LA COMTESSE.

Ah ! mes enfants, ce qu'il y a de plus doux pour moi dans tout cela, c'est le jugement sain et raisonnable que je porte actuellement des choses. Que la raison est délicieuse !

SPINETTE.

Je vous l'avais promis, et, si vous m'en croyez, nous resterons ici. Il ne faut plus nous exposer ; les rechutes, chez nous autres femmes, sont bien plus faciles que chez les hommes.

BLAISE.

Comment, une femme ! alle est toujours à moitié tombée. Une femme marche toujours sur la glace.

LA COMTESSE.

Ne craignez rien ; j'ai retrouvé la raison ici ; je n'en sortirai jamais. Que pourrais-je avoir qui la valût ?

BLAISE.

Rian que des guenilles. Premièrement, il y a ici le fils du gouvarneu, qui est un garçon bian torné.

LA COMTESSE.

Très-aimable ; et je l'ai remarqué.

SPINETTE.

Il ne vous sera pas difficile d'en être aimée.

BLAISE.

Tenez, il viant ici avec sa sœur.

SCÈNE VII

LA COMTESSE, SPINETTE, BLAISE, PARMENÈS, FLORIS.

FLORIS.

Que vois-je? Ah! mon frère, la jolie personne!

BLAISE.

C'est pourtant cette bamboche de tantôt.

SPINETTE.

C'est ma maîtresse, cette petite femelle que monsieur avait retenue.

PARMENÈS.

Quoi! vous, madame?

LA COMTESSE.

Oui, seigneur, c'est moi-même, sur qui la raison a repris son empire.

FLORIS.

Et mon petit mâle?

BLAISE.

On travaille à li faire sa taille à sti-là : le Gascon est après, à ce qu'il nous a dit.

FLORIS, *à la comtesse.*

Je voudrais bien qu'il eût le même bonheur. Et noas, madame, l'état où vous étiez nous cachait une charmante figure. Je vous demande votre amitié.

LA COMTESSE.

J'allais vous demander la vôtre, madame, avec un asile éternel en ce pays-ci.

FLORIS.

Vous ne pouvez, ma chère amie, nous faire un plus grand plaisir; et si la modestie permettait à mon frère de s'expliquer là-dessus, je crois qu'il en marquerait autant de joie que moi.

PARMENÈS.

Doucement, ma sœur.

LA COMTESSE.

Non, prince, votre joie peut paraître; elle ne risquera point de déplaire.

BLAISE.

Eh! morgué, à propos : ce n'est pas comme ça qu'il faut répondre; c'est à li à tenir sa morgue, et non pas à vous. C'est les hommes qui font les

pimbêches, ici, et non pas les femmes. Amenez voute amour, il varra ce qu'il en fera.

LA COMTESSE.

Comment! je ne l'entends pas.

SPINETTE.

Madame, c'est que cela a changé de main. Dans notre pays on nous assiége; c'est nous qui assiégeons ici, parce que la place en est mieux défendue.

BLAISE.

L'homme ici, c'est le garde-fou de la femme.

LA COMTESSE.

La pratique de cet usage-là m'est bien neuve; mais j'y ai pensé plus d'une fois en ma vie, quand j'ai vu les hommes se vanter des faiblesses des femmes.

FLORIS.

Ainsi, ma chère amie, si vous aimez mon frère, ne faites point de façons de lui en parler.

SPINETTE.

Oui, oui, cela est extrêmement juste.

LA COMTESSE.

Cela m'embarrasse un peu.

SPINETTE.

Prenez garde; j'ai pensé retomber avec ces petites façons-là.

LA COMTESSE.

Comme vous voudrez.

FLORIS.

Mon frère, madame est instruite de nos usages, et elle a un secret à vous confier. Souvenez-vous qu'elle est étrangère, et qu'elle mérite plus d'égards qu'une autre. Pour moi, qui ne veux savoir les secrets de personne, je vous laisse.

BLAISE.

Je sis discret itou, moi.

SPINETTE.

Et moi aussi, et je sors.

BLAISE.

Allons voir si voute petit mâle de tantôt est bian avancé.

FLORIS, *à la comtesse.*

Je le souhaite beaucoup. Adieu, chère belle-sœur.

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, PARMENÈS.

PARMENÈS.

Je suis charmé, madame, des noms caressants que ma sœur vous donne, et de l'amitié qui commence si bien entre vous deux.

LA COMTESSE.

Je n'ai rien vu de si aimable qu'elle, et... toute sa famille lui ressemble.

PARMENÈS.

Nous vous sommes obligés de ce sentiment; mais vous avez, dit-on, un secret à me confier.

LA COMTESSE *soupire.*

Eh! oui.

PARMENÈS.

De quoi s'agit-il, madame? Serait-ce quelque service que je pourrais vous rendre? Il n'y a personne ici qui ne s'empresse à vous être utile.

LA COMTESSE.

Vous avez bien de la bonté.

PARMENÈS.

Parlez hardiment, madame.

LA COMTESSE.

Les lois de mon pays sont bien différentes des vôtres.

PARMENÈS.

Sans doute que les nôtres vous paraissent préférables?

LA COMTESSE.

Je suis pénétrée de leur sagesse; mais...

PARMENÈS.

Quoi! madame? achevez.

LA COMTESSE.

J'étais accoutumée aux miennes, et l'on perd difficilement de mauvaises habitudes.

PARMENÈS.

Dès que la raison les condamne, on ne saurait y renoncer trop tôt.

LA COMTESSE.

Cela est vrai, et personne ne m'engagerait plus vite à y renoncer que vous.

PARMENÈS.

Voyons; puis-je vous y aider? Je me prête autant que je puis à cette difficulté qui vous reste encore.

LA COMTESSE.

Vous la nommez bien; elle est vraiment difficulté. Mais, prince, ne pensez-vous rien, vous-même?

PARMENÈS.

Nous autres hommes, ici, nous ne disons point ce que nous pensons.

LA COMTESSE.

Faites pourtant réflexion que je suis étrangère, comme on vous l'a dit. Il y a des choses sur lesquelles je puis n'être pas encore bien affermie.

PARMENÈS.

Eh! quelles sont-elles? Donnez-m'en seulement l'idée; aidez-moi à savoir ce que c'est.

LA COMTESSE.

Si j'avais de l'inclination pour quelqu'un, par exemple?

PARMENÈS.

Eh bien! cela n'est pas défendu : l'amour est un sentiment naturel et nécessaire; il n'y a que les vivacités qu'il en faut régler.

LA COMTESSE.

Mais cette inclination, on m'a dit qu'il faudrait que je l'avouasse à celui pour qui je l'aurais.

PARMENÈS.

Nous ne vivons pas autrement ici; continuez, madame. Avez-vous du penchant pour quelqu'un?

LA COMTESSE.

Oui, prince.

PARMENÈS.

Il y a toute apparence qu'on n'y sera pas insensible.

LA COMTESSE.

Me le promettez-vous?

PARMENÈS.

On ne saurait répondre que de soi.

LA COMTESSE.

Je le sais bien.

PARMENÈS.

Et j'ignore pour qui votre penchant se déclare.

LA COMTESSE.

Vous voyez bien que ce n'est pas pour un autre. Ah!

PARMENÈS.

Cessez de rougir, madame; vous m'aimez et je vous aime. Que la franchise de mon aveu dissipe la peine que vous a faite le vôtre.

LA COMTESSE.

Vous êtes aussi généreux qu'aimable.

PARMENÈS.

Et vous, aussi aimée que vous êtes digne de l'être. Je vous réponds d'avance du plaisir que vous ferez à mon père quand vous lui déclarerez vos sentiments. Rien ne lui sera plus précieux que l'état où vous êtes, et que la durée de cet état par votre séjour ici. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, madame. Vous et les vôtres, vous m'appelez prince, et je me suis fait expliquer ce que ce mot-là signifie; ne vous en servez plus. Nous ne connaissons point ce titre-là ici; mon nom est Parmenès, et l'on ne m'en donne point d'autre. On a bien de la peine à détruire l'orgueil en le combattant. Que deviendrait-il, si on le flattait? Il serait la source de tous les maux. Surtout que le ciel en préserve ceux qui sont établis pour commander, eux qui doivent avoir plus de vertus que les autres, parce qu'il n'y a point de justice contre leurs défauts!

SCÈNE IX

PARMENÈS, LA COMTESSE, FONTIGNAC.

FONTIGNAC.

Ah! madame, jé bous réconnais; mes yeux rétroubent cé qu'il y abait dé plus charmant dans lé monde. Boilà la prémiéré fois dé ma bie qué j'ai bu la veauté et la raison ensemvle. Permettez, seignur, qué j'emmenné madamé; l'esprit dé son frèré fait lé mutin, il régimvé; sa folie est ténacé, et j'ai vesoin dé troupes auxiliaires.

PARMENÈS.

Allez, madame, n'épargnez rien pour le tirer d'affaire.

FONTIGNAC.

Il y aura dé la vésogné après lui; car c'est un écerbelé dé courtisan.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LA COMTESSE, FLORIS, LE COURTISAN, FONTIGNAC, SPINETTE, BLAISE.

LA COMTESSE, *au courtisan.*

Oui, mon frère, rendez-vous aux exemples qui vous frappent; vous nous voyez tous rétablis dans l'état où nous étions; cela ne doit-il pas vous persuader? Moi qui vous parle, voyez ce que je suis aujourd'hui; reconnaissez-vous votre sœur à l'aveu franc qu'elle a fait de ses folies? M'auriez-vous cru capable de ce courage-là? Pouvez-vous vous empêcher de l'estimer, et ne me l'enviez-vous pas vous même?

BLAISE.

Eh! morgué! il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour nous admirer, sans compter que velà mademoiselle qui est la propre fille du gouvarneu, et qui n'attend que la revenue de voute parsonne pour vous entretenir de vos biaux yeux: ce qui vous sera biau agriable à entendre.

FLORIS.

Oui; donnez-moi la joie de vous voir comme je m'imagine que vous serez. Sortez de cet état indigne de vous, où vous êtes comme enseveli.

FONTIGNAC.

Si bous sabiez lé plaisir qui bous attend dans lé plus profond de bous-même?

BLAISE.

Velà noute médecin de guari; il en embrasse tout le monde; il est si joyeux, qu'il a pensé étouffer un passant. Quand est ce donc que vous nous étoufferez itou? Il n'y a plus que vous d'obstiné, avec ce faiseux de vars, qui est rechuté, et ce petit

glorieux de philosophe, qui est trop sot pour s'amender, et qui raisonne comme une cruche.

LA COMTESSE.

Allons, mon frère, n'hésitez plus, je vous en conjure.

SPINETTE.

Il en faut venir là, monsieur. Il n'y a pas moyen de faire autrement.

LE COURTISAN.

Quelle situation!

BLAISE.

Que faire à çà? Quand j'y songe, que voute sœur a bian pu endurer l'avanie que je l'y avons faite; la velà pour le dire; demandez-li si je l'avons marchandée, et tout ce qu'alle a supporté dans son pauvre esprit, et les bêtises dont je l'avons blâmée; demandez-li le houspillage.

FLORIS.

Eh bien! nous en croirez-vous?

LE COURTISAN.

Ah! madame, quel événement! je vous demande en grâce de vouloir bien me laisser un moment avec Fontignac.

LA COMTESSE.

Oui, mon frère, nous allons vous quitter; mais, au nom de notre amitié, ne résistez plus.

FONTIGNAC, *à Blaise, à part.*

Vlaisé, né bous éloignez pas, pour mé prêter main-forte si j'en ai yésoin.

BLAISE.

Non, je rôderons à l'entour d'ici.

SCÈNE II

LE COURTISAN, FONTIGNAC.

LE COURTISAN.

Je t'avoue, Fontignac, que je me sens ébranlé.

FONTIGNAC.

Jé lé crois; la raison et bous, dans lé fond, vous n'êtes vrouillés qué fauté dé bous entendré.

LE COURTISAN.

Est-il vrai que ma sœur est convenue de toutes les folies dont elle parle?

FONTIGNAC.

L'histoiré rapporté qu'ellé en a fait l'abeu d'uné manièré exemplairé, en bérité.

LE COURTISAN.

Elle qui était si glorieuse, comment a-t-elle souffert cette confusion-là?

FONTIGNAC.

On dit en effet qué son âmé d'avord était en trabail. Grand nomvré d'exclamations. Où en suis-jé? On rougissait. Il est bénu des larmes, un peu dé découragément, dé pétites colères vrochant sur lé tout. La banité défendait lé logis; mais enfin la raison l'a serrée dé si près, qu'ellé l'a, comme on dit, jetée par les fenêtres, et jé régardé déjà la bôtré commé sautée.

LE COURTISAN.

Mais, dis-moi de quoi tu veux que je convienne; car voilà mon embarras.

FONTIGNAC.

Jé bous fais excusé; bous êtes fourni; botré embarras né peut bénir qué dé l'avondancé du sujet.

LE COURTISAN.

Moi, je ne me connais point de ces faiblesses, de ces extravagances dont on peut rougir; je ne m'en connais point.

FONTIGNAC.

Eh vien! jé bous mettrai en pays dé connaissancé!

LE COURTISAN.

Vous plaisantez, sans doute, Fontignac?

FONTIGNAC.

Moi, plaisanter dans lé ministéré qué j'exercé, quand il s'agit dé guérir un abeuglé! Bous n'y pensez pas.

LE COURTISAN.

Où est-il donc cet aveugle?

FONTIGNAC.

Monsieur, avrégeons; la bie est courté; parlons d'affairé.

LE COURTISAN.

Ah! tu m'inquiètes. Que vas-tu me dire? Je n'aime pas les critiques.

FONTIGNAC.

Jé bous prends sur lé fait. Actuellément bous préludez par uné pétitessé. Il en est dé bous commé

dé ces bases trop pleins; on né peut les rémuer qu'ils né répandent.

LE COURTISAN.

Voudriez-vous bien me dire quelle est cette faiblesse par laquelle je prélude?

FONTIGNAC.

C'est la peur qué bous abez qué jé né bous épluché. N'abez-bous jamais bu d'enfant entré les vras dé sa nourricé? Connaissez-bous lé hochet dont elle agité les grélots pour réjouir lé poupon abecqué la chansonnetté? Qué bous ressemvlez vien à cé poupon, bous autres grands seignurs! Regardez ceux qui bous approchent, ils ont tous lé hochet à la main; il faut qué lé grélot joue, et que la chansonnetté marché. Bous mé régardez? Qué pensez-bous?

LE COURTISAN.

Que vous oubliez entièrement à qui vous parlez.

FONTIGNAC.

Eh! cadédis, quittez la vabette; il est vien temps qué bous soyez sébré.

LE COURTISAN.

Voilà un faquin que je ne reconnais pas. Où est donc le respect que tu me dois?

FONTIGNAC.

Lé respect qué bous démandez, boyez-bous! c'est lé sécouément du grélot; mais j'ai perdu lé hochet.

LE COURTISAN.

Misérable!

FONTIGNAC.

Plus dé quartier, sandis. Quand un hommé a lé vras disloqué, né faut-il pas lé rémettré? Céla s'en ba-t-il sans doulur? et né ba-t-on pas son train? Cé n'est pas lé vras à bous, c'est la tété qu'il faut bous rémettré? tété dé courtisan, cadédis, qué jé bous garantis aussi disloquée à sa façon, qu'aucun vras lé peut être. Bous criérez : mais jé bous aime, et jé bous abertis qué jé suis sourd.

LE COURTISAN.

Si j'en crois ma colère...

FONTIGNAC.

Eh! cadédis, qu'en feriez-bous? Lé mouchéron à présent bous comvattrait à forcé égale.

LE COURTISAN.

Retirez-vous, insolent que vous êtes; retirez-vous.

FONTIGNAC.

Pour lé moins entamons lé sujet.

LE COURTISAN.

Laissez-moi, vous dis-je; mon plus grand malheur est de vous voir ici.

SCÈNE III

LE COURTISAN, FONTIGNAC, BLAISE.

BLAISE.

Queu tintamarre est-ce que j'entends-là? En dirait d'un papillon qui bourdonne. Qu'avez-vous donc qui vous fâche?

LE COURTISAN.

C'est ce coquin que tu vois qui vient de me dire tout ce qu'il y a de plus injurieux au monde.

(*Fontignac et Blaise se font des mines d'intelligence.*)

BLAISE.

Qui, li?

FONTIGNAC.

Hélas! maîtré Vlaisé, bous sabez lé dessein qué j'abais. Monsieur a cru qué jé l'abais piqué, quand jé né faisais encoré qu'approcher ma lancetté pour lui tirer lé maubais sang qué bous lui connaissez.

BLAISE.

C'est qu'ous êtes un maladroit; il a biau fait de retirer le bras.

LE COURTISAN.

La vue de cet impudent-là m'indigne.

BLAISE.

Jarnigué! et moi itou. Il li appartient bian de fâcher un mignard comme ça, à cause qu'il n'est qu'un petit bout d'homme! Eh bian! qu'est-ce? moyennant la raison, il deviaura grand.

LE COURTISAN.

Eh! je t'assure que ce n'est pas la raison qui me manque.

BLAISE.

Eh! morgué, quand alle vous manquerait, j'en avons pour tous deux, moi; ne vous embarrassez pas.

LE COURTISAN.

Quoi qu'il en soit, je te suis obligé de vouloir bien prendre mon parti.

BLAISE.

Tenez, il m'est obligé, ce dit-il. Y a-t-il rian de si honnête? il n'est déjà pus si glorieux, comme dans ce vaissiau où il ne me regardait pas. Morgué! ça me va au cœur : allons, qu'en se mette à genoux tout à l'heure pour li demander pardon, et qu'en se baisse bian bas pour être à son niviau.

LE COURTISAN.

Qu'il ne m'approche pas.

BLAISE, *à Fontignac.*

Mais, malheureux ; que li avez-vous donc dit, pour le rendre si rancunier?

FONTIGNAC.

Il né m'a pas donné lé temps, bous dis-jé. Quand bous êtes bénu, jé né faisais qué péloter ; jé lé préparais.

BLAISE, *au courtisan.*

Faut que j'accommode ça moi-même ; mais comme je ne savons pas voute vie, je le requiens tant seulement pour m'en bailler la copie. Vous le voulez bian? Je manierons ça tout doucettement, à celle fin que ça ne vous apporte guère de confusion. Allons, Monsieur de Fontignac, s'il y a des bêtises dans son histoire, qu'en les raconte bian honnêtement. Où en étiez-vous ?

LE COURTISAN.

Je ne saurais souffrir qu'il parle davantage.

BLAISE.

Je ne prétends pas qu'il vous parle à vous, car il n'en est pas digne ; ce sera à moi qu'il parlera à l'écart.

FONTIGNAC.

J'allais tomver sur les emprunts dé monsieur.

LE COURTISAN.

Et que t'importent mes emprunts, dis?

BLAISE, *au courtisan.*

Ne faites donc semblant de rian. (*A Fontignac.*) Vous rapportez des emprunts : qu'est-ce que ça fait, pourvu qu'on rende?

FONTIGNAC.

Sans douté; mais il était trop généreux pour payer ses dettés.

BLAISE.

Tenez, c't'étourdi qui reproche aux gens d'être généreux! (*Au courtisan.*) Stapendant je n'entends pas bian cet acabit de générosité-là; alle a la philosomie un peu friponne.

LE COURTISAN.

Je ne sais ce qu'il veut dire.

FONTIGNAC.

Jé m'expliqué : c'est qué monsieur abait lé cœur grand.

BLAISE.

Le cœur grand! est-ce que tout y tenait, le bian de son prochain et le sian?

FONTIGNAC.

Tout justé. Les grandes âmes donnent tout, et né restituent rien, et la novlessé dé la sienne étouffait sa justicé.

BLAISE, *au courtisan.*

Eh! j'aimerais mieux que ce fût la justice qui eût étouffé la noblesse.

FONTIGNAC.

D'autant plus qué cetté novlessé est causé qué l'on raflé la tavlé dé ses créanciers pour entréténir la magnificencé dé la sienné.

BLAISE, *au courtisan.*

Qu'est-ce que c'est que cette avaleuse de magnificence? ça ressemble à un brochet dans un étang. Vous n'avez pas été si méchamment goulu que ça peut-être?

LE COURTISAN, *triste.*

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter cet inconvénient-là.

BLAISE.

Hum! vous varrez qu'ous aurez grugé queuque poisson.

FONTIGNAC.

Là-vas si bous l'abiez bu caresser tout lé monde, et berviager des compliments, promettré tout et né ténir rien!

LE COURTISAN.

J'entends tout ce qu'il dit.

BLAISE.

C'est qu'il parle trop haut. Il me chuchotte qu'ous étiez un donneur de *galbanum;* mais il ne sait pas qu'ous l'entendez.

FONTIGNAC.

Qué dités-bous dé ces gens qui n'ont qué des mensonges sur lé bisagé?

BLAISE, *au courtisan.*

Morgué ! je vous en prie, ne portez pus comme ça des bourdes sur la face.

FONTIGNAC.

Des gens dont les yeux ont pris l'arrangément dé diré à tout lé mondé : Jé bous aimé.

BLAISE, *au courtisan.*

Ça est-il vrai que vos yeux ont arrangé de vendre du noir ?

FONTIGNAC.

Des gens enfin qui, tout en emvrassant lé suvalterné, né lé boyent seulément pas. Cé sont des caresses machinalés, des vras à ressort qui d'euxmêmes biennent à bous sans saboir cé qu'ils font.

BLAISE, *au courtisan.*

Ah ! ça me fâche. Il dit que vos bras ont un ressort avec lequel ils embrassont les gens sans le faire exprès. Cassez-moi ce ressort-là ; en dirait d'un torne-broche quand il est monté.

FONTIGNAC.

Cé sont des paroles qui leur tomvent dé la vouché; des ritournelles, dont cépendant l'inférieur ba sé bantant, et qui lui donnent lé plaisir d'en débénir plus sot qu'à l'ordinaire.

BLAISE.

Voilà de sottes gens que ces sots-là ! Qu'en dites-vous? A-t-il raison?

LE COURTISAN.

Que veux-tu que je lui réponde, dès qu'il a perdu tout respect pour un homme de ma condition?

BLAISE.

Morgué ! Monsieur de Fontignac, ne badinez pas sur la condition.

FONTIGNAC.

Jé né parlé qué dé l'homme, et non pas du rang.

BLAISE.

Ah ! ça est honnête, et vous devez être content de la différence; car velà, par exemple, un animal chargé de vivres : eh bian ! les vivres sont bons, je serais bian fâché d'en médire : mais de sti-là qui les porte, il n'y a pas de mal à dire que c'est un animal, n'est-ce pas ?

FONTIGNAC.

Si monsieur lé permettait, jé finirais par lé récit dé son amitié pour ses égaux.

BLAISE, *au courtisan.*

De l'amiquié? oui-dà, baillez-li cette libarté-là, ça vous ravigotera.

FONTIGNAC.

Un jour bous bous troubiez abec un dé ces messieurs. Jé bous entendais bous entréfriponner tous deux. Rien dé plus affétueux qué bos témoignages d'amitié réciproqué. Jé tâchai dé réténir bos paroles, et j'en traduisis un pétit lamveau. Sandis! lui disiez-bous, jé n'estime à la cour personne autant qué bous; jé m'en fais fort, jé lé dis partout, bous débez lé saboir; cadédis, j'aimé l'honnur, et bous en abez. Dé cé discours en boici la traduction : Maudit concurrent dé ma fortuné, jé té connais, tu né baux rien; tu mé perdrais si tu poubais mé perdre, et tu penses qué j'en férais de mêmé. Tu n'as pas tort; mais né lé crois pas, s'il est possivlé. Laissé-toi duper à mes expressions. Jé mé trabaillé pour en trouber qui té persuadent, et jé mé montré persuadé des tiennes. Allons, tâché dé mé croire imvécile, afin dé lé débénir à ton tour; donné-moi ta main. qué la mienné la serré. Ah! sandis, qué jé t'aimé! Régardé mon bisage et touté la tendressé dont jé lé frélaté. Pensé qué jé t'affectionné, afin dé né mé plus craindré. Dé grâcé, maudit fourvé, un peu dé crédulité pour ma mascaradé. Permets qué jé t'endormé, afin qué jé t'en égorgé plus à mon aisé.

BLAISE.

Tout ça ne voulait donc dire qu'un coup de coutiau? Vous avez donc le cœur bien traîtreux, vous autres!

LE COURTISAN.

Aujourd'hui il dit du mal de moi; autrefois il faisait mon éloge.

FONTIGNAC.

Ah! lé fourvé que j'étais, monsieur! jé les ai plurés ces éloges, jé les ai plurés : lé coquin bous louait, et né bous en estimait pas dabantagé.

BLAISE.

Ça est vrai; il m'a dit qu'il vous attrapait comme un innocent.

FONTIGNAC.

Jé bous verçais, vous dis-jé. Jé bous boyais affamé dé dupéries, vous en démandiez à tout lé mondé : donnez-m'en, donnez-m'en. Jé bous en donnais, jé bous en gonflais, j'étais à mêmé : la fiction mé fournissait mes matières ; c'était lé moyen dé n'en pas manquer.

LE COURTISAN.

Ah ! que viens-je d'entendre?

FONTIGNAC, *à Blaise.*

Cet emvarras qui lé prend sérait-il l'abant-courur dé la sagessé.

BLAISE.

Faut savoir ça. (*Au courtisan.*) Voulez-vous à c't'heure qu'il vous demande pardon? Êtes-vous assez robuste pour ça ?

LE COURTISAN.

Non, il n'est plus nécessaire. Je ne le trouve plus coupable.

BLAISE.

Tout de bon? (*A Fontignac.*) Chut ! ne dites mot ; regardez aller sa taille, alle court la poste. Ah ! encore un chiquet ; courage ! Que ces courtisans ont de peine à s'amender ! Bon ! le velà à point velà le niviau.

(*Il le mesure avec lui.*)

LE COURTISAN, *qui a rêvé, leur tend la main à tous deux.*

Fontignac, et toi, mon ami Blaise, je vous remercie tous deux.

BLAISE.

Oh ! oh ! vous vous amendiez donc en tapinois? Morgué ! vous revenez de loin !

FONTIGNAC.

Sandis, j'en suis tout extasié; il faut qué jé bous quitté, pour en porter la noubellé à la fillé du goubernur.

BLAISE, *à Fontignac.*

C'est bian dit, courez toujours. (*Au courtisan.*) Alle vous aimera comme une folle.

SCÈNE IV

LE COURTISAN, BLAISE, BLECTRUE, LE POËTE, LE PHILOSOPHE.

BLECTRUE.

Arrête! arrête!

(*Le courtisan se saisit du philosophe et Blaise du poëte.*)

BLAISE.

D'où viant donc ce tapage-là?

BLECTRUE.

C'est une chose qui mérite une véritable compassion. Il faut que les dieux soient bien ennemis de ces deux petites créatures-là; car ils ne veulent rien faire pour elles.

LE COURTISAN, *au philosophe.*

Quoi! vous, monsieur le philosophe, vous, plus incapable que nous de devenir raisonnable, pendant qu'un homme de cour, peut-être de tous les hommes le plus frappé d'illusion et de folie, retrouve la raison! Un philosophe plus égaré qu'un courtisan! Qu'est-ce que c'est donc qu'une science où l'on puise plus de corruption que dans le commerce du plus grand monde?

LE PHILOSOPHE.

Monsieur, je sais le cas qu'un courtisan en peut faire: mais il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de cet impertinent-là qui a l'audace de faire des vers où il me satirise.

BLECTRUE.

Si vous appelez cela des vers, il en a fait contre nous tous en forme de requête, qu'il adressait au gouverneur, en lui demandant sa liberté; et j'y étais moi-même accommodé on ne peut pas mieux.

BLAISE.

Misérable petit faiseux de varmine! C'est un var qui en fait d'autres : mais, morgué! que vous avais-je fait pour nous mettre dans une requête qui nous blâme?

LE POËTE.

Moi, je ne vous veux point de mal.

LE COURTISAN.

Pourquoi donc nous en faites-vous?

LE POËTE.

Point du tout; ce sont des idées qui viennent et qui sont plaisantes; il faut que cela sorte; cela se fait tout seul. Je n'ai fait que les écrire, et cela aurait diverti le gouverneur; un peu à vos dépens, à la vérité : mais c'est ce qui en fait tout le sel; et à cause que j'ai mis quelque épithète un peu maligne contre le philosophe, cela l'a mis en colère. Voulez-vous que je vous en dise quelques morceaux? Ils sont heureux.

LE PHILOSOPHE.

Poëte insolent!

LE POËTE, *se débattant entre les mains du courtisan.*

Il faut que mon épigramme soit bonne, car il est bien piqué.

LE COURTISAN.

Faire des vers en cet état-là! cela n'est pas concevable.

BLAISE.

Faut que ce soit un acabit d'esprit enragé.

LE COURTISAN.

Ils se battront, si on les lâche.

BLECTRUE.

Vraiment! je suis arrivé comme ils se battaient; j'ai voulu les prendre, et ils se sont enfuis : mais je vais les séparer et les remettre entre les mains de quelqu'un qui les gardera pour toujours. Tout ce qu'on peut faire d'eux, c'est de les nourrir, puisque ce sont des hommes; car il n'est pas permis de les étouffer. Donnez-les-moi, que je les confie à un autre.

LE PHILOSOPHE.

Qu'est-ce que cela signifie? Nous enfermer! je ne le veux point.

BLAISE.

Tenez, ne v'là-t-il pas un homme bian peigné pour dire : je veux!

LE PHILOSOPHE.

Ah! tu parles, toi, manant. Comment t'es-tu guéri?

BLAISE.

En devenant sage. (*Aux autres.*) Laissez-nous un peu dire.

LE PHILOSOPHE.

Et qu'est-ce que c'est que cette sagesse?

BLAISE.

C'est de n'être pas fou.

LE PHILOSOPHE.

Mais je ne suis pas fou, moi; et je ne guéris pourtant pas.

LE POÈTE.

Ni ne guériras.

BLAISE, *au poëte.*

Taisez-vous, petit sarpent. (*Au philosophe.*) Vous dites que vous n'êtes pas fou, pauvre rêveux : qu'en savez-vous si vous ne l'êtes pas? Quand un homme est fou, en sait-il quelque chose?

BLECTRUE.

Fort bien.

LE PHILOSOPHE.

Fort mal; car ce manant est donc fou aussi.

BLAISE.

Et pourquoi ça?

LE PHILOSOPHE.

C'est que tu ne crois pas l'être.

BLAISE.

Eh bian, morgué! me velà pris; il a si bian ravaudé ça que je n'y connais plus rian; j'ons peur qu'il ne me gâte.

LE COURTISAN.

Crois-moi, ne te joue point à lui. Ces gens-là sont dangereux.

BLAISE.

C'est pis que la peste. Emmenez ce marchand de çarvelle, et fourrez-moi ça aux Petites-Maisons ou bien aux Incurables.

LE PHILOSOPHE.

Comment, on me fera violence!

BLECTRUE.

Allons, suivez-moi tous deux.

LE POÈTE.

Un poëte aux Petites-Maisons!

BLAISE.

Eh! pargué, c'est vous mener cheux vous.

BLECTRUE.

Plus de raisonnement, il faut qu'on vienne.

BLAISE.

Ça fait compassion. (*Au courtisan, à part.*) Tenez-vous grave, car j'aperçois la demoiselle d'ici qui

vous contemple : souvenez-vous de voute gloire, et aimez-la bian fiarement.

SCÈNE V

FLORIS, LE COURTISAN, BLAISE.

FLORIS.

Enfin, le ciel a donc exaucé nos vœux.

LE COURTISAN.

Vous le voyez, madame.

BLAISE.

Ah! c'était biau à voir!

FLORIS.

Que vous êtes aimable de cette façon-là!

LE COURTISAN.

Je suis raisonnable, et ce bien-là est sans prix; mais, après cela, rien ne me flatte tant, dans mon aventure, que le plaisir de vous offrir mon cœur.

BLAISE.

Ah! nous y velà avec son cœur qu'il va bailler... Apprenez-li un peu son devoir de criauté.

LE COURTISAN.

De quoi ris-tu donc?

BLAISE.

De rian, de rian; vous en aurez avis. Dites, madame; je m'arrête ici pour voir comment ça fera.

FLORIS.

Vous m'offrez votre cœur, et c'est à moi à vous offrir le mien.

LE COURTISAN.

Je me rappelle en effet d'avoir entendu parler ma sœur dans ce sens-là. Mais en vérité, madame, j'aurais bien honte de suivre vos lois là-dessus. Quand elles ont été faites, vous n'y étiez pas; si on vous avait vue, on les aurait changées.

BLAISE.

Tarare! on en aurait vu mille comme alle, que ça n'aurait rian fait. Guarissez de cette autre infirmité-là.

FLORIS.

Je vous conjure, par toute la tendresse que je sens pour vous, de ne me plus tenir ce langage-là.

BLAISE.

Ça nous ravale trop : je sommes ici la force, et v'là la faiblesse.

FLORIS.

Souvenez-vous que vous êtes un homme, et qu'il n'y aurait rien de si indécent qu'un abandon si subit à vos mouvements; votre cœur ne doit point se donner, c'est bien assez qu'il se laisse surprendre. Je vous instruis contre moi; je vous apprends à me résister, mais en même temps à mériter ma tendresse et mon estime. Ménagez-moi donc l'honneur de vous vaincre; que votre amour soit le prix du mien, et non pas un pur don de votre faiblesse : n'avilissez point votre cœur par l'impatience qu'il aurait de se rendre; et, pour vous achever l'idée de ce que vous devez être, n'oubliez pas qu'en nous aimant tous deux, vous devenez, s'il est possible, encore plus comptable de ma vertu que je ne le suis moi-même.

BLAISE.

Pargué! v'là des lois qui connaissont bian la femme, car alles ne s'y fiont guère.

LE COURTISAN.

Il faut donc se rendre à ce qui vous plaît, madame?

FLORIS.

Oui, si vous voulez que je vous aime.

LE COURTISAN, *avec transport.*

Si je le veux, madame! mon bonheur...

FLORIS.

Arrêtez, de grâce, je sens que je vous mépriserais.

BLAISE.

Tout bellement; tenez voute amour à deux mains : vous allez comme une brouette.

FLORIS.

Vous me forcerez à vous quitter.

LE COURTISAN.

J'en serais bien fâché.

BLAISE.

Que ne dites-vous que vous en seriez bien aise?

LE COURTISAN.

Je ne saurais parler comme cela.

FLORIS.

Vous ne sauriez donc vous vaincre? Adieu, je

vous quitte; mon penchant ne serait plus raisonnable.

BLAISE.

Ne v'là-t-il pas encore une taille qui va dégringoler?

LE COURTISAN, *à Floris qui s'en va.*

Madame, écoutez-moi : quoique vous vous en alliez, vous voyez bien que je ne vous arrête point ; et assurément vous devez, ce me semble, être contente de mon indifférence. Quand même vous vous en iriez tout-à-fait, j'aurais le courage de ne vous point rappeler.

FLORIS.

Cette indifférence-là ne me rebute point ; mais je ne veux point la fatiguer à présent, et je me retire.

SCÈNE VI

LE COURTISAN, BLAISE.

LE COURTISAN, *soupirant.*

Ah !

BLAISE.

Ne bougez pas ; consarvez voute dignité humaine ; aussi bian, je vous tians par le pourpoint.

LE COURTISAN.

Mais, mon cher Blaise, elle est pourtant partie.

BLAISE.

Qu'alle soit ; alle a d'aussi bonnes jambes pour revenir que pour s'en aller.

LE COURTISAN.

Si tu savais combien je l'aime!

BLAISE.

Ah! je vous parmets de me conter ça à moi, et il n'y a point de mal à l'aimer en cachette; ça est honnête, et mêmement ils disont ici que pus on aime sans le dire, et pus ça est biau ; car on souffre beaucoup, et c'est cette souffrance-là qui est daigne de nous, disont-ils. Cheux nous les femmes de bian ne font pas autre chose. N'avons-je pas une maîtresse itou, moi? une jolie fille, qui me poursuit avec des civilités et de petits mots qui sont si friands? Mais, morgué, je me tians coi. Je vous la rabroue, faut voir! Alle n'aura la consolation de me gagner que tantôt. Morgué!

tenez, je l'aperçois qui viant à moi. Je vas tout à c't'heure vous enseigner un bon exemple. Je sis pourtant affollé d'alle. Stapendant, regardez-moi mener ça, Voyez la suffisance de mon comportement. Boutez-vous-là, sans mot dire.

SCÈNE VII

LE COURTISAN, BLAISE, FONTIGNAC, L'INSULAIRE.

FONTIGNAC, *au courtisan.*

Permettez, monsieur, qué jé parlé à Vlaisé, et lui présenté une réquèté dont boici lé sujet (*En montrant l'insulaire*).

BLAISE.

Ah! ah! monsieur de Fontignac, vous êtes un fin marle, vous voulez me prendre sans vart. Eh bian! le sujet de voute requête, à quoi prétend-il!

FONTIGNAC.

D'abord à botré cur, ensuite à botré main.

L'INSULAIRE.

Voilà ce que c'est.

BLAISE.

C'est coucher bian gros tout d'une fois. Voilà bian des affaires. Traite-t-on du cœur d'un homme comme de sti-là d'une femme? faut bian d'autres çarimonies.

FONTIGNAC.

Jé mé suis pourtant fait fort dé botré consentément.

L'INSULAIRE.

J'ai compté sur l'amitié que vous avez pour Fontignac.

BLAISE.

Oui; mais voute compte n'est pas le mian : javons une autre arusmitique.

FONTIGNAC.

Né bous en défendez point. Il est temps qué botré modestie cédé la bictoire. Jé sais qu'elle bous plaît, cetté tendré et charmanté fillé.

BLAISE.

Eh! mais, en vérité, taisez-vous donc, vous n'y songez pas. Il me viant des rougeurs que je ne sais où les mettre.

L'INSULAIRE.

Mon dessein n'est pas de vous faire de la peine : et s'il est vrai que vous ne puissiez avoir du retour...

BLAISE.

Je ne dis pas ça.

FONTIGNAC.

Achébons donc. Qué tant dé mérité bous touché.

BLAISE, *au courtisan.*

En avez-vous assez vu? Ça commence à me rendre las. Je vas signer la requête.

LE COURTISAN.

Finis.

FONTIGNAC.

L'ami Vlaisé, j'entends qué monsieur bous encouragé.

BLAISE, *à l'insulaire.*

Morgué! il n'y a donc pus de répit; ous êtes bian pressée, ma mie!

L'INSULAIRE.

N'est-ce pas assez disputer?

BLAISE.

Eh bian! ce cœur, puisque vous le voulez tant, ous avez bian fait de le prenre, car, jarnicoton! je ne vous l'aurais pas baillé.

L'INSULAIRE.

Me voilà contente.

BLAISE, *voyant Floris.*

Tant mieux. Mais ne causons pus; v'là une autre amoureuse qui viant. (*Au courtisan.*) Préparez-li une bonne moue, et regardez-moi-la pardessus les épaules.

SCÈNE VIII

LE COURTISAN, BLAISE, FONTIGNAC, L'INSULAIRE, FLORIS.

FLORIS.

Je reviens. Je n'étais sortie que pour vous éprouver, et vous n'avez que trop bien soutenu cette épreuve. Votre indifférence même commence à m'alarmer.

(*Le courtisan la regarde sans rien dire.*)

BLAISE, *à Floris.*

Vous n'êtes pas encore si malade.

FLORIS.

Faites-moi la grâce de me répondre.

LE COURTISAN.

J'aurais peur de finir vos alarmes, que je ne hais point.

BLAISE.

Ça est bon ; ça tire honnêtement à sa fin.

FLORIS.

Mes alarmes que vous ne haïssez point? Expliquez-vous plus clairement.

(*Le courtisan la regarde sans répondre.*)

BLAISE.

Morgué! velà des yeux bian clairs!

FLORIS.

Ils me disent que vous m'aimez.

BLAISE.

C'est qu'ils disent ce qu'ils savent.

FONTIGNAC.

Cé sont des échos.

FLORIS.

Les en avouez-vous?

LE COURTISAN.

Vous le voyez bien.

BLAISE.

Ça est donc bâclé?

FLORIS.

Oui, cela est fait: en voilà assez; et je me charge du reste auprès de mon père.

FONTIGNAC.

Bous n'irez pas lé chercher, car il entré.

SCÈNE IX

LE GOUVERNEUR, PARMENÈS, FLORIS, L'INSULAIRE, LE COURTISAN, LA COMTESSE, FONTIGNAC, SPINETTE, BLAISE.

LA COMTESSE.

Oui, seigneur, mettez le comble à vos bienfaits : je vous ai mille obligations; joignez-y encore la grâce de m'accorder votre fils.

LE GOUVERNEUR.

Vous lui faites honneur, et je suis charmé que vous l'aimiez.

LA COMTESSE.

Tendrement.

BLAISE.

En rirait bian dans noute pays de voir ça.

LE GOUVERNEUR.

Mais c'est pourtant à vous à décider, mon fils; aimez-vous madame?

PARMENÈS, *honteusement.*

Oui, mon père.

FLORIS.

J'ai besoin de la même grâce, mon père, et je demande Alvarès.

LE GOUVERNEUR.

Je consens à tout. (*En montrant Spinette.*) Et cette jolie fille?

BLAISE.

Je vas faire son compte. (*A Fontignac.*) Vous m'avez tantôt présenté une requête, Fontignac; je vous la rends toute brandie pour noute amie Spinette. Que dites-vous à ça!

FONTIGNAC.

Jé rougis sous lé chapeau.

BLAISE.

Ça veut dire, tope. Où est donc le notaire pour tous ces mariages, et pour écrire le contrat?

LE GOUVERNEUR.

Nous n'en avons point d'autre ici que la présence de ceux devant qui on se marie. Quand on a de la raison, toutes les conventions sont faites. Puissent les dieux vous combler de leurs faveurs! Quelques-uns de vos camarades languissent encore dans leur malheur; je vous exhorte à ne rien oublier pour les en tirer. L'usage le plus digne qu'on puisse faire de son bonheur, c'est de s'en servir à l'avantage des autres. Que des fêtes à présent annoncent la joie que nous avons de vous voir devenus raisonnables.

DIVERTISSEMENT

Livrez-vous, jeunes cœurs, au dieu de la tendresse;
Vous pouvez, sans faiblesse,
Former d'amoureux sentiments.
La Raison, dont les lois sont prudentes et sages,
Ne vous défend pas d'être amants,
Mais d'être amants volages.

MENUET.

Quel plaisir de voir l'Amour,
Dans cet heureux séjour,
A la Raison faire sa cour!
Que ses armes
Ont pour nous de charmes!
Tous nos désirs,
Tous nos soupirs
Sont des plaisirs.

Jamais aucun regret ne vient troubler nos cœurs;
Dans cette île charmante,
D'une flamme innocente
Nous éprouvons tous les ardeurs,
Et la Raison gouverne les faveurs
Que l'Amour nous présente.

VAUDEVILLE.

Toi qui fais l'important,
Ta superbe apparence,
Tes grands airs, ta dépense,
Séduisent un peuple ignorant;
Tu lui parais un colosse, un géant
Ici, ta grandeur cesse;
On voit ta petitesse,
Ton néant, ta bassesse;
Tu n'es enfin, chez la Raison,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embryon,
Qu'un myrmidon.

Philosophe arrogant,
Qui te moques sans cesse
De l'humaine faiblesse,
Tu t'applaudis d'en être exempt:
Dans l'univers tu te crois un géant.
Par la moindre disgrâce,
Ton courage se passe,

Ta fermeté se lasse.
Tu n'es plus, avec ta raison,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embryon,
Qu'un myrmidon.

Mortel indifférent,
Qui sans cesse déclames
Contre les douces flammes
Que fait sentir le tendre enfant,
Auprès de lui tu te crois un géant.
Qu'un bel œil se présente,
Sa douceur séduisante
Rend ta force impuissante.
Tu n'es plus, contre Cupidon,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embryon,
Qu'un myrmidon.

Qu'un nain soit opulent,
Malgré son air grotesque
Et sa taille burlesque,
Grâce à Plutus, il paraît grand :
L'or et l'argent de lui font un géant.
Mais, sans leur assistance,
La plus belle prestance
Perd son crédit en France;
Et l'on n'est, quand Plutus dit non,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embryon,
Qu'un myrmidon.

Que tu semblais ardent,
Mari, quand tu pris femme!
De l'excès de ta flamme
Tu lui parlais à chaque instant :
Avant l'hymen, tu te croyais géant.
Six mois de mariage
De ce hardi langage
T'ont fait perdre l'usage.
Tu n'es plus, pauvre fanfaron,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embryon,
Qu'un myrmidon.

UN PAYSAN.

Il n'y a pas long-temps
Que j'avais la barlue.
Ma foi, j'étais bian grue!
Chez vous, messieurs les courtisans,
Je croyais voir les plus grands des géants.

Aujourd'hui la lunette
Que la raison me prête
Rend ma visière nette.
Je vois dans toutes vos façons,
Des petits garçons,
Des embryons,
Des myrmidons.

AU PARTERRE.

Partisans du bon sens,
Vous, dont l'heureux génie
Fut formé par Thalie,
Nous en croirons vos jugements.
Chez vous, des nains ne sont point des géants.
Si notre comédie
Par vous est applaudie,
Nous craindrons peu l'envie.
Vous contraindrez, par vos leçons,
Les petits garçons,
Les embryons,
Les myrmidons.

FIN DE L'ILE DE LA RAISON.

LA SECONDE

SURPRISE DE L'AMOUR

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

Représentée pour la première fois par les comédiens français ordinaires du roi, au mois de décembre 1727.

PERSONNAGES

LA MARQUISE, jeune veuve.
LE CHEVALIER.
LE COMTE.
LISETTE, suivante de la marquise.
LUBIN, valet du chevalier.
HORTENSIUS, pédant.

La scène est à Paris, dans la maison de la marquise.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LA MARQUISE, LISETTE.

La marquise entre tristement sur la scène; Lisette la suit sans qu'elle le sache.

LA MARQUISE, *s'arrêtant et soupirant.*

Ah!

LISETTE, *derrière elle.*

Ah!

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que j'entends là? Ah! c'est vous!

LISETTE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

De quoi soupirez-vous?

LISETTE.

Moi? de rien; vous soupirez : je prends cela pour une parole, et je vous réponds de même.

LA MARQUISE.

Fort bien; mais qui est-ce qui vous a dit de me suivre?

LISETTE.

Qui me l'a dit, madame? Vous m'appelez, je viens; vous marchez, je vous suis : j'attends le reste.

LA MARQUISE.

Je vous ai appelée, moi!

LISETTE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Allez, vous rêvez, retournez-vous-en; je n'ai pas besoin de vous.

LISETTE.

Retournez-vous-en! les personnes affligées ne doivent point rester seules, madame.

LA MARQUISE.

Ce sont mes affaires, laissez-moi.

LISETTE.

Cela ne fait qu'augmenter leur tristesse.

LA MARQUISE.

Ma tristesse me plait.

LISETTE.

Et c'est à ceux qui vous aiment à vous secourir dans cet état-là; je ne veux pas vous laisser mourir de chagrin.

LA MARQUISE.

Ah! voyons donc où cela ira.

LISETTE.

Pardi! il faut bien se servir de sa raison dans la vie, et ne pas quereller les gens qui sont attachés à nous.

LA MARQUISE.

Il est vrai que votre zèle est fort bien entendu; pour m'empêcher d'être triste, il me met en colère.

LISETTE.

Eh bien! cela distrait toujours un peu : il vaut mieux quereller que soupirer.

LA MARQUISE.

Eh! laissez-moi; je dois soupirer toute ma vie.

LISETTE.

Vous devez, dites-vous? Oh! vous ne paierez jamais cette dette-là : vous êtes trop jeune, elle ne saurait être sérieuse.

LA MARQUISE.

Eh! ce que je dis là n'est que trop vrai : il n'y a plus de consolation pour moi, il n'y en a plus. Après deux ans de l'amour le plus tendre, épouser ce que l'on aime, ce qu'il y avait de plus aimable au monde; l'épouser et le perdre un mois après!

LISETTE.

Un mois! c'est toujours autant de pris. Je connais une dame qui n'a gardé son mari que deux jours; c'est cela qui est piquant.

LA MARQUISE.

J'ai tout perdu, vous dis-je.

LISETTE.

Tout perdu! Vous me faites trembler; est-ce que tous les hommes sont morts?

LA MARQUISE.

Eh! que m'importe qu'il reste des hommes?

LISETTE.

Ah! madame, que dites-vous là? Que le ciel les conserve! ne méprisons jamais nos ressources.

LA MARQUISE.

Mes ressources! à moi qui ne veux plus m'occuper que de ma douleur! moi qui ne vis presque plus que par un effort de raison?

LISETTE.

Comment donc! par un effort de raison! Voilà une pensée qui n'est pas de ce monde : mais vous êtes bien fraîche pour une personne qui se fatigue tant!

LA MARQUISE.

Je vous prie, Lisette, point de plaisanterie; vous me divertissez quelquefois; mais je ne suis pas à présent en situation de vous écouter.

LISETTE.

Ah çà! madame, sérieusement, je vous trouve le meilleur visage du monde. Voyez ce que c'est! quand vous aimiez la vie, peut-être que vous n'étiez pas si belle; la peine de vivre vous donne un air plus vif et plus mutin dans les yeux, et je vous conseille de batailler toujours contre la vie, cela vous réussit on ne peut pas mieux.

LA MARQUISE.

Que vous êtes folle ! je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

LISETTE.

N'auriez-vous pas dormi, en rêvant que vous ne dormiez point? car vous avez le teint bien reposé : mais vous êtes un peu trop négligée, et je suis d'avis de vous arranger un peu la tête. La Brie, qu'on apporte ici la toilette de madame.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que tu vas faire? Je n'en veux point.

LISETTE.

Vous n'en voulez point, vous refusez le miroir ! Un miroir, madame ! savez-vous bien que vous me faites peur ; cela serait sérieux, pour le coup, et nous allons voir cela. Il ne sera pas dit que vous serez charmante impunément : il faut que vous le voyiez, et que cela vous console, et qu'il vous plaise de vivre. (*On apporte la toilette. Lisette avance un siége.*) Allons, madame, mettez-vous là, que je vous ajuste. Tenez, le savant que vous avez pris chez vous ne vous lira point de livre si consolant que ce que vous allez voir.

LA MARQUISE.

Oh ! tu m'ennuies : qu'ai-je besoin d'être mieux que je ne suis? Je ne veux voir personne.

LISETTE.

De grâce, un petit coup d'œil sur la glace, un seul petit coup d'œil ; quand vous ne le donneriez que de côté : tâtez-en seulement.

LA MARQUISE.

Si tu voulais bien me laisser en repos.

LISETTE.

Quoi ! votre amour-propre ne dit plus mot, et vous n'êtes pas à l'extrémité ! cela n'est pas naturel, et vous trichez. Faut-il vous parler franchement? Je vous disais que vous étiez plus belle qu'à l'ordinaire : mais la vérité est que vous êtes très-changée, et je voulais vous attendrir un peu pour un visage que vous abandonnez bien durement.

LA MARQUISE.

Il est vrai que je suis dans un terrible état.

LISETTE.

Il n'y a donc qu'à emporter la toilette? La Brie, remettez cela où vous l'avez pris.

LA MARQUISE.

Je ne me pique plus ni d'agrément ni de beauté.

LISETTE.

Madame, la toilette s'en va, je vous en avertis.

LA MARQUISE.

Mais, Lisette, je suis donc bien épouvantable.

LISETTE.

Extrêmement changée.

LA MARQUISE.

Voyons donc ; car il faut bien que je me débarrasse de toi.

LISETTE.

Ah! je respire, vous voilà sauvée : allons, courage, madame.

(*On rapporte le miroir.*)

LA MARQUISE.

Donne le miroir; tu as raison, je suis bien abattue.

LISETTE, *lui donnant le miroir.*

Ne serait-ce pas un meurtre que de laisser dépérir ce teint-là, qui n'est que lis et que roses, quand on en a soin? Rangez-moi ces cheveux qui sont épars, et qui vous cachent les yeux. Ah! les fripons! comme ils ont encore l'œillade assassine! ils m'auraient déjà brûlée, si j'étais de leur compétence : ils ne demandent qu'à faire du mal.

LA MARQUISE, *rendant le miroir.*

Tu rêves; on ne peut pas les avoir plus battus.

LISETTE.

Oui! battus! Ce sont de bons hypocrites. Que l'ennemi vienne, il verra beau jeu. Mais voici, je pense, un domestique de monsieur le chevalier. C'est ce valet de campagne si naïf, qui vous a tant divertie il y a quelques jours.

LA MARQUISE.

Que me veut son maître? Je ne vois personne.

LISETTE.

Il faut bien l'écouter.

SCÈNE II

LUBIN, LA MARQUISE, LISETTE.

LUBIN.

Madame, pardonnez l'embarras...

LISETTE.

Abrége, abrége, il t'appartient bien d'embarrasser madame!

LUBIN.

Il vous appartient bien de m'interrompre, ma mie! est-ce qu'il ne m'est pas libre d'être honnête?

LA MARQUISE.

Finis; de quoi s'agit-il?

LUBIN.

Il s'agit, madame, que monsieur le chevalier m'a dit... ce que votre femme de chambre m'a fait oublier.

LISETTE.

Quel original!

LUBIN.

Cela est vrai; mais quand la colère me prend, ordinairement la mémoire me quitte.

LA MARQUISE.

Retourne donc savoir ce que tu me veux.

LUBIN.

Oh! ce n'est pas la peine, madame, et je m'en ressouviens à cette heure. C'est que nous arrivâmes hier tous deux à Paris, monsieur le chevalier et moi, et que nous en partons demain pour n'y revenir jamais : ce qui fait que monsieur le chevalier vous mande que vous ayez à trouver bon qu'il ne vous voie point cette après-dînée, et qu'il ne vous assure point de ses respects sinon ce matin, si cela ne vous déplaisait pas, pour vous dire adieu, à cause de l'incommodité de ses embarras.

LISETTE.

Tout ce galimatias-là signifie que monsieur le chevalier souhaiterait vous voir à présent.

LA MARQUISE.

Sais-tu ce qu'il a à me dire? car je suis dans l'affliction.

LUBIN, *d'un ton triste, et à la fin pleurant.*

Il a à vous dire que vous ayez la bonté de l'entretenir un quart d'heure. Pour ce qui est d'affliction, ne vous embarrassez pas, madame; il ne nuira pas à la vôtre : au contraire; car il est encore plus triste que vous, et moi aussi : nous faisons compassion à tout le monde.

LISETTE.

Mais, en effet, je crois qu'il pleure.

LUBIN.

Oh! vous ne voyez rien; je pleure bien autrement quand je suis seul; mais je me retiens par honnêteté.

LISETTE.

Tais-toi.

LA MARQUISE.

Dis à ton maître qu'il peut venir, et que je l'attends; et vous, Lisette, quand monsieur Hortensius sera revenu, qu'il vienne sur-le-champ me montrer les livres qu'il a dû m'acheter. (*Elle soupire en s'en allant.*) Ah!

SCÈNE III

LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

La voilà qui soupire, et c'est toi qui en cause, se butor que tu es; nous avons bien affaire de tes pleurs.

LUBIN.

Ceux qui n'en veulent pas n'ont qu'à les laisser; ils ont fait plaisir à madame, et monsieur le chevalier l'accommodera bien autrement; car il soupire encore bien mieux que moi.

LISETTE.

Qu'il s'en garde bien : dis-lui de cacher sa douleur; je ne t'arrête que pour cela; ma maîtresse n'en a déjà que trop, et je veux tâcher de l'en guérir : entends-tu?

LUBIN.

Pardi! tu cries assez haut.

LISETTE.

Tu es bien brusque. Eh! de quoi pleurez-vous donc tous deux? peut-on le savoir?

LUBIN.

Ma foi, de rien : moi, je pleure parce que je le veux bien; car si je voulais, je serais gaillard.

LISETTE.

Le plaisant garçon!

LUBIN.

Oui, mon maître soupire, parce qu'il a perdu

une maîtresse; et comme je suis le meilleur cœur du monde, moi, je me suis mis à faire comme lui pour l'amuser : de sorte que je vais toujours pleurant sans être fâché, seulement par compliment.

LISETTE *rit.*

Ah! ah! ah! ah!

LUBIN, *en riant.*

Eh! eh! eh! Tu en ris? J'en ris quelquefois de même, mais rarement; car cela me dérange. J'ai pourtant perdu aussi une maîtresse, moi; mais, comme je ne la verrai plus, je l'aime toujours sans en être plus triste. (*Il rit.*) Eh! eh! eh!

LISETTE.

Il me divertit. Adieu; fais ta commission, et ne manque pas d'avertir monsieur le chevalier de ce que je t'ai dit.

LUBIN, *riant.*

Adieu, adieu.

LISETTE.

Comment donc! tu me lorgnes, je pense?

LUBIN.

Oui-dà, je te lorgne.

LISETTE.

Tu ne pourras plus te remettre à pleurer.

LUBIN.

Gageons que si... veux-tu voir?

LISETTE.

Va-t'en, ton maître t'attendra.

LUBIN.

Je ne l'en empêche pas.

LISETTE.

Je n'ai que faire d'un homme qui part demain : retire-toi.

LUBIN.

A propos, tu as raison, et ce n'est pas la peine d'en dire davantage : adieu donc, la fille.

LISETTE.

Bonjour, l'ami.

SCÈNE IV

LISETTE, *seule.*

Ce bouffon-là est amusant : mais voici monsieur Hortensius, aussi chargé de livres qu'une biblio-

thèque. Que cet homme-là m'ennuie avec sa doctrine ignorante! Quelle fantaisie a madame d'avoir pris ce personnage-là chez elle pour la conduire dans ses lectures et amuser sa douleur! Que les femmes du monde ont de travers!

SCÈNE V

HORTENSIUS, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur Hortensius, madame m'a chargée de vous dire que vous alliez lui montrer les livres que vous avez achetés pour elle.

HORTENSIUS.

Je serai ponctuel à obéir, mademoiselle Lisette; et madame la marquise ne pouvait charger de ses ordres personne qui me les rendît plus dignes de ma prompte obéissance.

LISETTE.

Ah! le joli tour de phrase! Comment! vous me saluez de la période la plus galante qui se puisse, et l'on sent bien qu'elle part d'un homme qui sait sa rhétorique.

HORTENSIUS.

La rhétorique que je sais là-dessus, mademoiselle, ce sont vos beaux yeux qui me l'ont apprise.

LISETTE.

Mais ce que vous me dites là est merveilleux! Je ne savais pas que mes beaux yeux enseignassent la rhétorique.

HORTENSIUS.

Ils ont mis mon cœur en état de soutenir thèse, mademoiselle; et pour essai de ma science, je vais, si vous l'avez pour agréable, vous donner un petit argument en forme.

LISETTE.

Un argument à moi! je ne sais ce que c'est, je ne veux point tâter de cela : adieu.

HORTENSIUS.

Arrêtez, voyez mon petit syllogisme; je vous assure qu'il est concluant.

LISETTE.

Un syllogisme! eh! que voulez-vous que je fasse de cela?

HORTENSIUS.

Écoutez. On doit son cœur à ceux qui vous donnent le leur : je vous donne le mien : *ergò*, vous me devez le vôtre.

LISETTE.

Est-ce là tout? Oh! je sais la rhétorique aussi, moi. Tenez : on ne doit son cœur qu'à ceux qui le prennent : assurément vous ne prenez pas le mien : *ergò*, vous ne l'aurez pas. Bonjour.

HORTENSIUS, *l'arrêtant.*

La raison répond...

LISETTE.

Oh! pour la raison, je ne m'en mêle point ; les filles de mon âge n'ont point de commerce avec elle. Adieu, monsieur Hortensius ; que le ciel vous bénisse, vous, votre thèse et votre syllogisme !

HORTENSIUS.

J'avais pourtant fait de petits vers latins sur vos beautés.

LISETTE.

Eh ! mais, monsieur Hortensius, mes beautés n'entendent que le français.

HORTENSIUS.

On peut vous les traduire.

LISETTE.

Achevez donc, car j'ai hâte.

HORTENSIUS.

Je crois les avoir serrés dans un livre.

LISETTE, *à part, voyant venir la marquise.*

Voilà madame, laissons-le chercher son papier.

(*Elle se retire.*)

HORTENSIUS, *comme en feuilletant.*

Je vous y donne le nom d'Hélène, de la manière du monde la plus poétique, et j'ai pris la liberté de m'appeler le Pâris de l'aventure : les voilà, cela est galant.

SCÈNE VI

HORTENSIUS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire avec cette aventure où vous vous appelez Pâris? A qui parliez-vous? Voyons ce papier.

HORTENSIUS.

Madame, c'est un trait de l'histoire des Grecs dont mademoiselle Lisette me demandait l'explication.

LA MARQUISE.

Elle est bien curieuse, et vous bien complaisant ! Où sont les livres que vous m'avez achetés, monsieur ?

HORTENSIUS.

Je les tiens, madame, tous bien conditionnés, et d'un prix fort raisonnable ; souhaitez-vous les voir ?

LA MARQUISE.

Montrez.

UN LAQUAIS.

Voici monsieur le chevalier, madame.

LA MARQUISE.

Faites entrer. (*A Hortensius.*) Portez-les chez moi, nous les verrons tantôt.

SCÈNE VII

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, madame, d'une visite sans doute importune, surtout dans la situation où je sais que vous êtes.

LA MARQUISE.

Ah ! votre visite ne m'est point importune, je la reçois avec plaisir ; puis-je vous rendre quelque service ? de quoi s'agit-il ? Vous me paraissez bien triste.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, madame, un homme au désespoir, et qui va se confiner dans le fond de sa province pour y finir une vie qui lui est à charge.

LA MARQUISE.

Que me dites-vous là ? Vous m'inquiétez ; que vous est-il donc arrivé ?

LE CHEVALIER.

Le plus grand de tous les malheurs, le plus sensible, le plus irréparable ; j'ai perdu Angélique, et je la perds pour jamais.

LA MARQUISE.

Comment donc ! Est-ce qu'elle est morte ?

LE CHEVALIER.

C'est la même chose pour moi. Vous savez où elle s'était retirée depuis huit mois pour se soustraire au mariage où son père voulait la contraindre; nous espérions tous deux que sa retraite fléchirait le père : il a continué de la persécuter; et, lasse apparemment de ses persécutions, accoutumée à notre absence, désespérant sans doute de me voir jamais à elle, elle a cédé, renoncé au monde, et s'est liée par des nœuds qu'elle ne peut plus rompre. Il y a deux mois que la chose est faite. Je la vis la veille, je lui parlai, je me désespérai, et ma désolation, mes prières, mon amour, tout m'a été inutile. J'ai été témoin de mon malheur; j'ai depuis toujours demeuré dans le lieu; il a fallu m'en arracher, je n'en arrivai qu'avant-hier. Je me meurs, je voudrais mourir, et je ne sais pas comment je vis encore.

LA MARQUISE.

En vérité, il semble, dans le monde, que les afflictions ne soient faites que pour les honnêtes gens.

LE CHEVALIER.

Je devrais retenir ma douleur, madame; vous n'êtes que trop affligée vous-même.

LA MARQUISE.

Non, chevalier, ne vous gênez point; votre douleur fait votre éloge, je la regarde comme une vertu; j'aime à voir un cœur estimable; car cela est si rare ! Hélas! il n'y a plus de mœurs, plus de sentiment dans le monde. Moi qui vous parle, on trouve étonnant que je pleure depuis six mois; vous passerez aussi pour un homme extraordinaire ; il n'y aura que moi qui vous plaindrai véritablement, et vous êtes le seul qui rendrez justice à mes pleurs. Vous me ressemblez ; vous êtes né sensible, je le vois bien.

LE CHEVALIER.

Il est vrai, madame, que mes chagrins ne m'empêchent pas d'être touché des vôtres.

LA MARQUISE.

J'en suis persuadée; mais venons au reste : que me voulez-vous ?

LE CHEVALIER.

Je ne verrai plus Angélique; elle me l'a défendu, et je veux lui obéir.

LA MARQUISE.

Voilà comment pense un honnête homme, par exemple.

LE CHEVALIER.

Voici une lettre que je ne saurais lui faire tenir, et qu'elle ne recevrait point de ma part; vous allez incessamment à votre campagne, qui est voisine du lieu où elle est; faites-moi, je vous supplie, le plaisir de la lui donner vous-même. La lire est la seule grâce que je lui demande : et si, à mon tour, madame, je pouvais jamais vous obliger...

LA MARQUISE, *l'interrompant.*

Eh! qui est-ce qui en doute? Dès que vous êtes capable d'une vraie tendresse, vous êtes né généreux, cela va sans dire; je sais à présent votre caractère comme le mien; les bons cœurs se ressemblent, chevalier : mais la lettre n'est point cachetée.

LE CHEVALIER.

Je ne sais ce que je fais, dans le trouble où je suis : puisqu'elle ne l'est point, lisez-la, madame; vous en jugerez mieux combien je suis à plaindre : nous causerons plus longtemps ensemble, et je sens que votre conversation me soulage.

LA MARQUISE.

Tenez, sans compliment, depuis six mois, je n'ai eu de moment supportable que celui-ci; et la raison de cela, c'est qu'on aime à soupirer avec ceux qui vous entendent : lisons la lettre.

(*Elle lit.*)

« J'avais dessein de vous revoir encore, Angélique; mais j'ai songé que je vous désobligerais, et je m'en abstiens; après tout, qu'aurais-je été chercher? je ne saurais le dire; tout ce que je sais, c'est que je vous ai perdue, que je voudrais vous parler pour redoubler la douleur de ma perte, pour m'en pénétrer jusqu'à mourir. »

LA MARQUISE, *s'interrompant.*

Pour m'en pénétrer jusqu'à mourir! Mais cela est étonnant; ce que vous dites là, chevalier, je l'ai pensé mot pour mot dans mon affliction; peut-on se rencontrer jusque-là! En vérité, vous

me donnez bien de l'estime pour vous ; achevons.

(*Elle reprend la lecture de la lettre.*)

« Mais c'en est fait, et je ne vous écris que pour vous demander pardon de ce qui m'échappa contre vous à notre dernière entrevue. Vous me quittiez pour jamais, Angélique ; j'étais au désespoir, et dans ce moment-là, je vous aimais trop pour vous rendre justice : mes reproches vous coûtèrent des larmes, je ne voulais pas les voir ; je voulais que vous fussiez coupable, et que vous crussiez l'être, et j'avoue que j'offensais la vertu même. Adieu, Angélique ; ma tendresse ne finira qu'avec ma vie, et je renonce à tout engagement. J'ai voulu que vous fussiez contente de mon cœur, afin que l'estime que vous aurez pour lui excuse la tendresse dont vous m'honorâtes. »

LA MARQUISE, *après avoir lu et rendant la lettre.*

Allez, chevalier, avec cette façon-là de sentir, vous n'êtes point à plaindre ; quelle lettre ! Autrefois le marquis m'en écrivit une à peu près de même : je croyais qu'il n'y avait que lui au monde qui en fût capable ; vous étiez son ami, et je ne m'en étonne pas.

LE CHEVALIER.

Vous savez combien son amitié m'était chère.

LA MARQUISE.

Il ne la donnait qu'à ceux qui la méritaient.

LE CHEVALIER.

Que cette amitié-là me serait d'un grand secours, s'il vivait encore !

LA MARQUISE, *pleurant.*

Sur ce pied-là, nous l'avons donc perdu tous deux.

LE CHEVALIER.

Je crois que je ne lui survivrai pas longtemps.

LA MARQUISE.

Non, chevalier : vivez pour me donner la satisfaction de voir son ami le regretter avec moi. A la place de son amitié, je vous donne la mienne.

LE CHEVALIER.

Je vous la demande de tout mon cœur, elle sera ma ressource ; je prendrai la liberté de vous écrire, vous voudrez bien me répondre, et c'est une espérance consolante que j'emporte en partant.

LA MARQUISE.

En vérité, chevalier, je souhaiterais que vous restassiez; il n'y a qu'avec vous que ma douleur se verrait libre.

LE CHEVALIER.

Si je restais, je romprais avec tout le monde, et ne voudrais voir que vous.

LA MARQUISE.

Mais, effectivement, faites-vous bien de partir? Consultez-vous : il me semble qu'il vous sera plus doux d'être moins éloigné d'Angélique.

LE CHEVALIER.

Il est vrai que je pourrais vous en parler quelquefois.

LA MARQUISE.

Oui; je vous plaindrais, du moins, et vous me plaindriez aussi : cela rend la douleur plus supportable.

LE CHEVALIER.

En vérité, je crois que vous avez raison.

LA MARQUISE.

Nous sommes voisins.

LE CHEVALIER.

Nous demeurons comme dans la même maison, puisque le même jardin nous est commun.

LA MARQUISE.

Nous sommes affligés, nous pensons de même.

LE CHEVALIER.

L'amitié nous sera d'un grand secours.

LA MARQUISE.

Nous n'avons que cette ressource-là dans les afflictions, vous en conviendrez. Aimez-vous la lecture?

LE CHEVALIER.

Beaucoup.

LA MARQUISE.

Cela vient encore fort bien; j'ai pris depuis quinze jours un homme à qui j'ai donné le soin de ma bibliothèque. Je n'ai pas la vanité de devenir savante, mais je suis bien aise de m'occuper. Il me lit tous les jours quelque chose; nos lectures sont sérieuses, raisonnables; il y met un ordre qui m'instruit en m'amusant : voulez-vous être de la partie?

LE CHEVALIER.

Voilà qui est fini, madame : vous me déterminez; c'est un bonheur pour moi que de vous avoir vue; je me sens déjà plus tranquille. Allons, je ne partirai point; j'ai des livres aussi en assez grande quantité, celui qui a soin des vôtres les mettra tous ensemble; et je vais appeler mon valet pour changer les ordres que je lui ai donnés. Que je vous ai d'obligation! peut-être que vous me sauvez la raison; mon désespoir se calme. Vous avez dans l'esprit une douceur qui m'était nécessaire, et qui me gagne. Vous avez renoncé à l'amour, et moi aussi; et votre amitié me tiendra lieu de tout, si vous êtes sensible à la mienne.

LA MARQUISE.

Sérieusement, je m'y crois presque obligée, pour vous dédommager de celle du marquis. Allez, chevalier, faites vite vos affaires; je vais, de mon côté, donner quelque ordre aussi; nous nous reverrons tantôt. (*A part.*) En vérité, ce garçon-là a un fond de probité qui me charme.

SCÈNE VIII

LE CHEVALIER, *seul.*

Voilà vraiment de ces esprits propres à consoler une personne affligée. Que cette femme-là a de mérite! je ne la connaissais pas encore. Quelle solidité d'esprit! quelle bonté de cœur! C'est un caractère à peu près comme celui d'Angélique, et ce sont des trésors que ces caractères-là. Oui, je la préfère à tous les amis du monde. (*Il appelle Lubin.*) Lubin! il me semble que je le vois dans le jardin.

SCÈNE IX

LUBIN, LE CHEVALIER.

LUBIN, *derrière le théâtre.*

Monsieur... (*Il arrive très-triste.*) Que vous plaît-il, monsieur?

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu donc, avec cet air triste?

LUBIN.

Hélas! monsieur, quand je suis à rien faire, je

m'attriste à cause de votre maîtresse, et un peu à cause de la mienne. Je suis fâché de ce que nous partons; si nous restions, je serais fâché de même.

LE CHEVALIER.

Nous ne partons point; ainsi ne fais rien de ce que je t'avais ordonné pour notre départ.

LUBIN.

Nous ne partons point!

LE CHEVALIER.

Non; j'ai changé d'avis.

LUBIN.

Mais, monsieur, j'ai fait mon paquet.

LE CHEVALIER.

Eh bien! tu n'as qu'à le défaire.

LUBIN.

J'ai dit adieu à tout le monde; je ne pourrai donc plus voir personne?

LE CHEVALIER.

Eh! tais-toi; rends-moi mes lettres.

LUBIN.

Ce n'est pas la peine, je les porterai tantôt.

LE CHEVALIER.

Cela n'est plus nécessaire, puisque je reste ici.

LUBIN.

Je n'y comprends rien; c'est donc encore autant de perdu que ces lettres-là? Mais, monsieur, qui est-ce qui vous empêche de partir? est-ce madame la marquise?

LE CHEVALIER.

Oui.

LUBIN.

Et nous ne changeons point de maison?

LE CHEVALIER.

Et pourquoi en changer?

LUBIN.

Ah! me voilà perdu.

LE CHEVALIER.

Comment donc?

LUBIN.

Vos maisons se communiquent; de l'une on entre dans l'autre. Je n'ai plus ma maîtresse; madame la marquise a une femme de chambre tout agréable : de chez vous, j'irai chez elle; crac, me voilà infidèle tout de plain-pied, et cela m'af-

fligc. Pauvre Marton! faudra-t-il que je t'oublie?

LE CHEVALIER.

Tu serais un bien mauvais cœur.

LUBIN.

Ah! pour cela, oui; cela sera bien vilain; mais cela ne manquera pas d'arriver : car j'y sens déjà du plaisir, et cela me met au désespoir. Encore si vous aviez la bonté de montrer l'exemple... Tenez, la voilà qui vient, Lisette.

SCÈNE X

LISETTE, LE COMTE, LE CHEVALIER, LUBIN.

LE COMTE.

J'allais chez vous, chevalier, et j'ai su de Lisette que vous étiez ici : elle m'a dit votre affliction, et je vous assure que j'y prends beaucoup de part; il faut tâcher de se dissiper.

LE CHEVALIER.

Cela n'est pas aisé, monsieur le comte.

LUBIN, *poussant un sanglot.*

Eh!

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

LE COMTE.

Que lui est-il donc arrivé, à ce pauvre garçon?

LE CHEVALIER.

Il a, dit-il, du chagrin de ce que je ne pars point, comme je l'avais résolu.

LUBIN, *riant.*

Et pourtant je suis bien aise de rester, à cause de Lisette.

LISETTE.

Cela est galant : mais, monsieur le chevalier, venons à ce qui nous amène, monsieur le comte et moi. J'étais sous le berceau pendant votre conversation avec madame la marquise, et j'en ai entendu une partie sans le vouloir. Votre voyage est rompu; ma maîtresse vous a conseillé de rester, vous êtes tous deux dans la tristesse; et la conformité de vos sentiments fera que vous vous verrez souvent. Je suis attachée à ma maîtresse plus que je ne saurais vous le dire, et je suis désolée de voir qu'elle ne veut pas se consoler.

qu'elle soupire et pleure toujours. A la fin elle n'y résistera pas. N'entretenez point sa douleur; tâchez même de la tirer de sa mélancolie. Voilà monsieur le comte qui l'aime; vous le connaissez, il est de vos amis. Madame la marquise n'a point de répugnance à le voir; ce serait un mariage qui conviendrait. Je tâche de le faire réussir; aidez-nous de votre côté, monsieur le chevalier; rendez ce service à votre ami; servez ma maîtresse elle-même.

LE CHEVALIER.

Mais, Lisette, ne me dites-vous pas que madame la marquise voit le comte sans répugnance?

LE COMTE.

Mais, sans répugnance, cela veut dire qu'elle me souffre; voilà tout.

LISETTE.

Et qu'elle reçoit vos visites.

LE CHEVALIER.

Fort bien; mais s'aperçoit-elle que vous l'aimez?

LE COMTE.

Je crois que oui.

LISETTE.

De temps en temps, de mon côté, je glisse de petits mots, afin qu'elle y prenne garde.

LE CHEVALIER.

Mais, vraiment, ces petits mots-là doivent faire un grand effet, et vous êtes entre de bonnes mains, monsieur le comte. Et que vous dit la marquise? Vous répond-elle d'une façon qui promette quelque chose?

LE COMTE.

Jusqu'ici elle me traite avec beaucoup de douceur.

LE CHEVALIER.

Avec douceur! sérieusement?

LE COMTE.

Il me le paraît.

LE CHEVALIER, *brusquement.*

Mais, sur ce pied-là, vous n'avez donc pas besoin de moi.

LE COMTE.

C'est conclure d'une manière qui m'étonne.

LE CHEVALIER.

Point du tout, je dis fort bien. On voit votre

amour, on le souffre; on y fait accueil, apparemment qu'on s'y plaît; et je gâterais peut être tout, si je m'en mêlais : cela va tout seul.

LISETTE.

Je vous avoue que voilà un raisonnement auquel je n'entends rien.

LE COMTE.

J'en suis aussi surpris que vous.

LE CHEVALIER.

Ma foi, monsieur le comte, je faisais tout pour le mieux; mais puisque vous le voulez, je parlerai; il en arrivera ce qu'il pourra : vous le voulez; malgré mes bonnes raisons, je suis votre serviteur et votre ami.

LE COMTE.

Non, monsieur; je vous suis bien obligé, et vous aurez la bonté de ne rien dire; j'irai mon chemin. Adieu, Lisette, ne m'oubliez pas; puisque madame la marquise a des affaires, je reviendrai une autre fois.

SCÈNE XI

LE CHEVALIER, LISETTE, LUBIN.

LE CHEVALIER.

Faites entendre raison aux gens, voilà ce qui en arrive. Assurément cela est original : il me quitte aussi froidement que s'il quittait un rival.

LUBIN.

Eh bien! tout coup vaille, il ne faut jurer de rien dans la vie; cela dépend des fantaisies. Fournissez-vous toujours, et vivent les provisions! n'est-ce pas, Lisette?

LISETTE.

Oserai-je, monsieur le chevalier, vous parler à cœur ouvert?

LE CHEVALIER.

Parlez.

LISETTE.

Mademoiselle Angélique est perdue pour vous.

LE CHEVALIER.

Je ne le sais que trop.

LISETTE.

Madame la marquise est riche, jeune et belle.

LUBIN.

Cela est friand.

LE CHEVALIER.

Après ?

LISETTE.

Eh bien ! monsieur le chevalier, tantôt vous l'avez vue soupirer de ses afflictions : n'auriez-vous pas trouvé qu'elle a bonne grâce à soupirer? Je crois que vous m'entendez.

LUBIN.

Courage, monsieur.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous ; qu'est-ce que cela signifie? que j'ai de l'inclination pour elle?

LISETTE.

Pourquoi non? Je le voudrais de tout mon cœur. Dans l'état où je vois ma maîtresse, que m'importe par qui elle en sorte, pourvu qu'elle épouse un honnête homme!

LUBIN.

C'est ma foi bien dit, il faut être honnête homme pour l'épouser; il n'y a que les malhonnêtes gens qui ne l'épouseront point.

LE CHEVALIER, *froidement.*

Finissons, je vous prie, Lisette.

LISETTE.

Eh bien ! monsieur, sur ce pied-là, que n'allez-vous vous ensevelir dans quelque solitude où l'on ne vous voie point? Si vous saviez combien aujourd'hui votre physionomie est bonne à porter dans un désert, vous auriez le plaisir de n'y trouver rien de si triste qu'elle. Tenez, monsieur, l'ennui, la langueur, la désolation, le désespoir, avec un air sauvage brochant sur le tout, voilà le noir tableau que représente actuellement votre visage; et je soutiens que la vue en peut rendre malade, et qu'il y a conscience à la promener par le monde. Ce n'est pas là tout : quand vous parlez aux gens, c'est du ton d'un homme qui va rendre les derniers soupirs : ce sont des paroles qui traînent, qui vous engourdissent, qui ont un poison froid qui glace l'âme, et dont je sens que la mienne est gelée; je n'en peux plus, et cela doit vous faire compassion. Je ne vous blâme pas; vous avez perdu votre maîtresse; vous vous

êtes voué aux langueurs, vous avez fait vœu d'en mourir : c'est fort bien fait, cela édifiera le monde; on parlera de vous dans l'histoire; vous serez excellent à être cité, mais vous ne valez rien à être vu. Ayez donc la bonté de nous édifier de plus loin.

LE CHEVALIER.

Lisette, je pardonne au zèle que vous avez pour votre maîtresse, mais votre discours ne me plaît point.

LUBIN.

Il est incivil.

LE CHEVALIER.

Mon voyage est rompu; on ne change pas à tout moment de résolution, et je ne partirai point. A l'égard de M. le comte, je parlerai en sa faveur à votre maîtresse; et s'il est vrai, comme je le préjuge, qu'elle ait du penchant pour lui, ne vous inquiétez de rien, mes visites ne seront pas fréquentes, et ma tristesse ne gâtera rien ici.

LISETTE.

N'avez-vous que cela à me dire, monsieur?

LE CHEVALIER.

Que pourrais-je vous dire davantage?

LISETTE.

Adieu, monsieur, je suis vo' : servante.

SCÈNE XII

LUBIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *sérieux quelque temps.*

Tout ce que j'entends là me rend la perte d'Angélique encore plus sensible.

LUBIN.

Ma foi, Angélique me coupe la gorge.

LE CHEVALIER.

Je m'attendais à trouver quelque consolation dans la marquise; sa généreuse résolution de ne plus aimer me la rendait respectable, et la voilà qui va se remarier : à la bonne heure. Je la distinguais, et ce n'est qu'une femme comme une autre.

LUBIN.

Mettez-vous à la place d'une veuve qui s'ennuie.

LE CHEVALIER.

Ah! chère Angélique, s'il y a quelque chose au monde qui puisse me consoler, c'est de sentir combien vous êtes au-dessus de votre sexe, c'est de voir combien vous méritez mon amour.

LUBIN.

Ah! Marton, Marton! je t'oubliais d'un grand courage : mais mon maître ne veut pas que j'achève. Je m'en vais donc me remettre à te regretter comme auparavant, et que le ciel m'assiste!...

LE CHEVALIER, *se promenant.*

Je me sens plus que jamais accablé de ma douleur.

LUBIN.

Lisette m'avait un peu ragaillardi.

LE CHEVALIER.

Je vais m'enfermer chez moi; je ne verrai que tantôt la marquise; je n'ai plus que faire ici, si elle se marie. Suis-je en état de voir des fêtes? En vérité, la marquise y songe-t-elle? et qu'est devenue la mémoire de son mari?

LUBIN.

Ah! monsieur, qu'est-ce que vous voulez qu'elle fasse d'une mémoire?

LE CHEVALIER.

Quoi qu'il en soit, je lui ai dit que je ferais apporter mes livres, et l'honnêteté veut que je tienne parole. Va me chercher celui qui a soin des siens. Ne serait-ce pas lui qui entre?

SCÈNE XIII

HORTENSIUS, LUBIN, LE CHEVALIER.

HORTENSIUS.

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, je m'appelle Hortensius. Madame la marquise, dont j'ai l'avantage de diriger les lectures, et à qui j'enseigne tour à tour les belles-lettres, la morale et la philosophie, sans préjudice des autres sciences que je pourrais lui enseigner encore, m'a fait entendre, monsieur, le désir que vous avez de me montrer vos livres, lesquels témoigneront sans

doute l'excellence de votre bon goût; partant, monsieur, que vous plaît-il qu'il en soit?

LE CHEVALIER.

Lubin va vous mener à ma bibliothèque, monsieur, et vous pouvez en faire apporter les livres ici.

HORTENSIUS.

Soit fait comme vous le commandez.

SCÈNE XIV

LUBIN, HORTENSIUS.

HORTENSIUS.

Eh bien! mon garçon, je vous attends.

LUBIN.

Un petit moment d'audience, monsieur le docteur Hortus.

HORTENSIUS.

Hortensius, Hortensius; ne défigurez point mon nom.

LUBIN.

Qu'il reste comme il est, je n'ai pas envie de lui gâter la taille.

HORTENSIUS.

Je le crois, mais que voulez-vous? (*A part.*) Il faut gagner la bienveillance de tout le monde.

LUBIN.

Vous apprenez la morale et la philosophie à la marquise?

HORTENSIUS.

Oui.

LUBIN.

A quoi cela sert-il, ces choses-là?

HORTENSIUS.

A purger l'âme de toutes ses passions.

LUBIN.

Tant mieux, faites-moi prendre un doigt de cette médecine-là, contre ma mélancolie.

HORTENSIUS.

Est-ce que vous avez du chagrin?

LUBIN.

Tant que j'en mourrais, sans le bon appétit qui me sauve

HORTENSIUS.

Vous avez là un puissant antidote : je vous dirai pourtant, mon ami, que le chagrin est toujours inutile, parce qu'il ne remédie à rien, et que la raison doit être notre règle dans tous les états.

LUBIN.

Ne parlons point de raison, je la sais par cœur, celle là ; purgez-moi plutôt avec de la morale.

HORTENSIUS.

Je vous en dis, et de la meilleure.

LUBIN.

Elle ne vaut donc rien pour mon tempérament : servez-moi de la philosophie.

HORTENSIUS.

Ce serait à peu près la même chose.

LUBIN.

Voyons donc les belles-lettres.

HORTENSIUS.

Elles ne vous conviendraient pas ; mais quel est votre chagrin?

LUBIN.

C'est l'amour.

HORTENSIUS.

Oh ! la philosophie ne veut pas qu'on prenne d'amour.

LUBIN.

Oui ; mais quand il est pris, que veut-elle qu'on en fasse?

HORTENSIUS.

Qu'on y renonce, qu'on le laisse là.

LUBIN.

Qu'on le laisse là! Et s'il ne s'y tient pas? car il court après vous.

HORTENSIUS.

Il faut fuir de toutes ses forces.

LUBIN.

Bon! quand on a de l'amour, est-ce qu'on a des jambes? la philosophie en fournit donc?

HORTENSIUS.

Elle nous donne d'excellents conseils.

LUBIN.

Des conseils! ah ! le triste équipage pour gagner pays!

HORTENSIUS.

Écoutez; voulez-vous un remède infaillible?

vous pleurez une maîtresse, faites-en une autre.

LUBIN.

Eh! morbleu, que ne parlez-vous? voilà qui est bon, cela : gageons que c'est avec cette morale-là que vous traitez la marquise, qui va se marier avec M. le comte.

HORTENSIUS, *étonné.*

Elle va se marier, dites-vous?

LUBIN.

Assurément; et si nous avions voulu d'elle, nous l'aurions eue par préférence, car Lisette nous l'a offerte.

HORTENSIUS.

Êtes-vous bien sûr de ce que vous me dites?

LUBIN.

A telles enseignes que Lisette nous a ensuite proposé de nous retirer, parce que nous sommes tristes, et que vous êtes un peu pédant, à ce qu'elle dit, et qu'il faut que la marquise se tienne en joie.

HORTENSIUS, *à part.*

Bené, bené! Je te rends grâces, ô Fortune! de m'avoir instruit de cela; je me trouve bien ici, ce mariage m'en chasserait; mais je vais soulever un orage qu'on ne pourra vaincre.

LUBIN.

Que marmottez-vous là dans vos dents, docteur?

HORTENSIUS.

Rien. Allons toujours chercher les livres, car le temps presse.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LUBIN, HORTENSIUS.

LUBIN, *chargé d'une manne de livres, et s'asseyant dessus.*

Ah! je n'aurais jamais cru que la science fût si pesante.

HORTENSIUS.

Belle bagatelle! J'ai bien plus de livres que tout cela dans ma tête.

LUBIN.

Vous!

HORTENSIUS.

Moi-même.

LUBIN.

Vous êtes donc le libraire et la boutique tout à la fois! Et qu'est-ce que vous faites de tout cela dans votre tête?

HORTENSIUS.

J'en nourris mon esprit.

LUBIN.

Il me semble que cette nourriture-là ne lui profite point; je l'ai trouvé maigre.

HORTENSIUS.

Vous ne vous y connaissez point; mais reposez-vous un moment : vous viendrez me trouver après dans la bibliothèque, où je vais faire de la place à ces livres.

LUBIN.

Allez, allez toujours devant.

SCÈNE II

LUBIN, LISETTE.

LUBIN, *un moment seul et assis.*

Ah! pauvre Lubin! j'ai bien du tourment dans le cœur : je ne sais plus à présent si c'est Marton que j'aime, ou si c'est Lisette : je crois pourtant que c'est Lisette... à moins que ce ne soit Marton.

LISETTE, *suivie de quelques laquais qui portent des siéges.*

Apportez, apportez-en encore un ou deux, et mettez-les là.

LUBIN.

Bonjour, m'amour.

LISETTE.

Que fais-tu donc ici?

LUBIN.

Je me repose sur un paquet de livres que je viens d'apporter pour nourrir l'esprit de madame, car le docteur le dit ainsi.

LISETTE.

La sotte nourriture! quand verrai-je finir toutes ces folies-là? Va, va, porte ton impertinent ballot.

LUBIN.

C'est de la morale et de la philosophie; ils disent que cela purge l'âme. J'en ai pris une petite dose: mais cela ne m'a pas seulement fait éternuer.

LISETTE.

Je ne sais ce que tu viens me conter; laisse-moi en repos, va-t'en.

LUBIN.

Eh! pardi, ce n'est donc pas pour moi que tu faisais apporter des siéges?

LISETTE.

Le butor! c'est pour madame, qui va venir ici.

LUBIN.

Voudrais-tu, en passant, prendre la peine de t'asseoir un moment, mademoiselle? Je t'en prie; j'aurais quelque chose à te communiquer.

LISETTE.

Eh bien! que me veux-tu, monsieur?

LUBIN.

Je te dirai, Lisette, que je viens de regarder ce qui se passe dans mon cœur, et je te confie que j'ai vu la figure de Marton qui en délogeait, et la tienne qui demandait à se nicher dedans; je lui ai dit que je t'en parlerais; elle attend: veux-tu que je la laisse entrer?

LISETTE.

Non, Lubin; je te conseille de la renvoyer: car, dis-moi, que ferais-tu? A quoi cela aboutirait-il? A quoi nous servirait de nous aimer?

LUBIN.

Ah! on trouve toujours bien le débit de cela entre deux personnes.

LISETTE.

Non, te dis-je: ton maître ne veut point s'attacher à ma maîtresse; et ma fortune dépend de demeurer avec elle, comme la tienne dépend de rester avec le chevalier.

LUBIN.

Cela est vrai; j'oubliais que j'avais une fortune qui est d'avis que je ne te regarde pas: cependant, si tu me trouvais à ton gré, c'est dommage

que tu n'aies pas la satisfaction de m'aimer à ton aise; c'est un hasard qui ne se trouve pas toujours. Scrais-tu d'avis que j'en touchasse un petit mot à la marquise? elle a de l'amitié pour le chevalier, le chevalier en a pour elle; ils pourraient fort bien se faire l'amitié de s'épouser par amour, et notre affaire irait tout de suite.

LISETTE.

Tais-toi, voici madame.

LUBIN.

Laisse-moi faire.

SCÈNE III

LA MARQUISE, HORTENSIUS, LISETTE, LUBIN.

LA MARQUISE.

Lisette, allez-dire là-bas qu'on ne laisse entrer personne : je crois que voilà l'heuretr de noe lecture; il faudrait avertir le chevalier. Ah! te voilà Lubin! où est ton maître?

LUBIN.

Je crois, madame, qu'il est allé soupirer chez lui.

LA MARQUISE.

Va lui dire que nous l'attendons.

LUBIN.

Oui, madame; et j'aurai aussi pour moi une petite bagatelle à vous proposer, dont je prendrai la liberté de vous entretenir en toute humilité, comme cela se doit.

LA MARQUISE.

Eh! de quoi s'agit-il?

LUBIN.

Oh! presque de rien; nous parlerons de cela tantôt, quand j'aurai fait votre commission.

LA MARQUISE.

Je te rendrai service, si je le puis.

SCÈNE IV

HORTENSIUS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *nonchalamment.*

Eh bien! monsieur, vous n'aimez donc pas les livres du chevalier?

HORTENSIUS.

Non, madame; le choix ne m'en paraît pas docte. Dans dix tomes, pas la moindre citation de nos auteurs grecs ou latins, lesquels, quand on compose, doivent fournir tout le suc d'un ouvrage : en un mot, ce ne sont que des livres modernes remplis de phrases spirituelles : ce n'est que de l'esprit, toujours de l'esprit ; petitesse qui choque le sens commun.

LA MARQUISE.

Mais de l'esprit! est-ce que les anciens n'en avaient pas.

HORTENSIUS.

Ah! madame, *distinguo:* ils en avaient d'une manière... Oh ! d'une manière que je trouve admirable.

LA MARQUISE.

Expliquez-moi cette manière.

HORTENSIUS.

Je ne sais pas trop bien quelle image employer pour cet effet : car c'est par les images que les anciens peignaient les choses. Voici comme parle un auteur dont j'ai retenu les paroles. Représentez-vous, dit-il, une femme coquette : *primò*, son habit est en pretintailles; au lieu de grâces, je lui vois des mouches; au lieu de visage, elle a des mines; elle n'agit point, elle gesticule; elle ne regarde point, elle lorgne; elle ne marche pas, elle voltige; elle ne plaît point, elle séduit; elle n'occupe point, elle amuse; on la croit belle, et moi je la tiens ridicule : et c'est à cette impertinente femme que ressemble l'esprit d'à présent, dit l'auteur.

LA MARQUISE.

J'entends bien.

HORTENSIUS.

L'esprit des anciens, au contraire, continue-t-il, ah! c'est une beauté si mâle, que pour démêler qu'elle est belle, il faut se douter qu'elle l'est; simple dans ses façons, on ne dirait pas qu'elle ait vu le monde : mais ayez seulement le courage de vouloir l'aimer, et vous parviendrez à la trouver charmante.

LA MARQUISE.

En voilà assez; je vous comprends : nous

sommes plus affectés, et les anciens plus grossiers.

HORTENSIUS.

Que le ciel m'en garde, madame : jamais Hortensius...

LA MARQUISE.

Changeons de discours. Que nous lirez-vous aujourd'hui ?

HORTENSIUS.

Je m'étais proposé de vous lire un peu du *Traité de la Patience*, chapitre Ier, *du Veuvage.*

LA MARQUISE.

Oh ! prenez autre chose ; rien ne me donne moins de patience que les traités qui en parlent.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites est probable.

LA MARQUISE.

J'aime assez l'*Éloge de l'Amitié*; nous en lirons quelque chose.

HORTENSIUS.

Je vous supplierai de m'en dispenser, madame; ce n'est pas la peine, pour le peu de temps que nous avons à rester ensemble, puisque vous vous mariez avec monsieur le comte.

LA MARQUISE.

Moi !

HORTENSIUS.

Oui, madame, au moyen duquel mariage je deviens à présent un serviteur superflu, semblable à ces troupes qu'on entretient pendant la guerre, et que l'on casse à la paix. Je combattais vos passions, vous vous accommodez avec elles, et je me retire avant qu'on me réforme.

LA MARQUISE.

Vous tenez là de jolis discours avec vos passions ! Il est vrai que vous êtes assez propre à leur faire peur; mais je n'ai que faire de vous pour les combattre. Des passions avec qui je m'accomode ! En vérité, vous êtes burlesque. Et ce mariage, de qui le tenez-vous donc ?

HORTENSIUS.

De mademoiselle Lisette, qui l'a dit à Lubin, lequel me l'a rapporté, avec cette apostille contre moi, qui est que ce mariage m'expulserait d'ici.

LA MARQUISE, *étonnée.*

Mais qu'est-ce que cela signifie? Le chevalier

croira que je suis folle : et je veux savoir ce qu'il a répondu ; ne me cachez rien ; parlez.

HORTENSIUS.

Madame, je ne sais rien là-dessus que de très-vague.

LA MARQUISE.

Du vague, voilà qui est bien instructif ! Voyons donc ce vague.

HORTENSIUS.

Je pense donc que Lisette ne disait à monsieur le chevalier que vous épousiez monsieur le comte...

LA MARQUISE.

Abrégez les qualités.

HORTENSIUS.

Qu'afin de savoir si ledit chevalier ne voudrait pas vous rechercher lui-même, et se substituer au lieu et place dudit comte ; et même il appert, par le récit dudit Lubin, que ladite Lisette vous a offerte audit chevalier.

LA MARQUISE.

Voilà, par exemple, de ces faits incroyables. C'est promener la main d'une femme, et dire aux gens : La voulez-vous ? Ah ! ah ! je m'imagine voir le chevalier reculer de dix pas à la proposition, n'est-il pas vrai ?

HORTENSIUS.

Je cherche sa réponse littérale.

LA MARQUISE.

Ne vous brouillez point ; vous avez la mémoire fort nette ordinairement.

HORTENSIUS.

L'histoire rapporte qu'il s'est d'abord écrié dans sa surprise, et qu'ensuite il a refusé la chose.

LA MARQUISE.

Oh ! pour l'exclamation, il pouvait la retrancher, ce me semble : elle me paraît très imprudente et très-impolie. J'en approuve l'esprit ; s'il pensait autrement, je ne le verrais de ma vie ; mais se récrier devant des domestiques, m'exposer à leur raillerie, ah ! c'en est un peu trop : il n'y a point de situation qui dispense d'être honnête.

HORTENSIUS.

La remarque critique est judicieuse.

LA MARQUISE.

Oh ! je vous assure que je mettrai ordre à cela.

Comment donc! cela m'attaque directement, cela va presque au mépris. Oh! monsieur le chevalier, aimez votre Angélique tant que vous voudrez; mais que je n'en souffre pas, s'il vous plaît! Je ne veux point me marier, mais je ne veux pas qu'on me refuse.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites est sans faute. (*A part.*) Ceci va bon train pour moi... Mais, madame, que deviendrai-je? Puis-je rester ici? N'ai-je rien à craindre?

LA MARQUISE.

Allez, monsieur, je vous retiens pour cent ans. Vous n'avez ici ni comte ni chevalier à craindre; c'est moi qui vous en assure, et qui vous protége: prenez votre livre et lisons; je n'attends personne. (*Hortensius tire un livre.*)

SCÈNE V

LUBIN, HORTENSIUS, LA MARQUISE.

LUBIN.

Madame, monsieur le chevalier finit un embarras avec un homme; il va venir, et il dit qu'on l'attende.

LA MARQUISE.

Va, va; quand il viendra, nous le prendrons.

LUBIN.

Si vous le permettiez à présent, madame, j'aurais l'honneur de causer un moment avec vous.

LA MARQUISE.

Eh bien! que veux-tu? achève.

LUBIN.

Oh! mais, je n'oserais; vous me paraissez en colère.

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Moi, de la colère! Ai-je cet air-là, monsieur?

HORTENSIUS.

La paix règne sur votre visage.

LUBIN.

C'est donc que cette paix y règne d'un air fâché?

LA MARQUISE.

Finis, finis.

LUBIN.

C'est que vous saurez, madame, que Lisette trouve ma personne assez agréable ; la sienne me revient assez : et ce serait un marché fait, si, par une bonté qui nous rendrait la vie, madame, qui est à marier, voulait bien prendre un peu d'amour pour mon maître qui a du mérite, et qui, dans cette occasion, se comporterait à l'avenant.

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Ah ! écoutons; voilà qui se rapporte assez à ce que vous m'avez dit.

LUBIN.

On parle aussi de monsieur le comte, et les comtes sont d'honnêtes gens; je les considère beaucoup : mais si j'étais femme, je ne voudrais que des chevaliers pour mon mari. Vive un cadet dans le ménage!

LA MARQUISE.

Sa vivacité me divertit. Tu as raison, Lubin; mais malheureusement, dit-on, ton maître ne se soucie point de moi.

LUBIN.

Cela est vrai, il ne vous aime pas, et je lui en ai fait la réprimande avec Lisette : mais si vous commenciez, cela le mettrait en train.

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Eh bien! monsieur, qu'en dites-vous? Sentez-vous là-dedans le personnage que je joue? La sottise du chevalier me donne-t-elle un ridicule assez complet ?

HORTENSIUS.

Vous l'avez prévu avec sagacité.

LUBIN.

Oh ! je ne dispute pas qu'il n'ait fait une sottise, assurément ; mais, dans l'occurence un honnête homme se reprend.

LA MARQUISE.

Tais-toi, en voilà assez.

LUBIN.

Hélas ! madame, je serais bien fâché de vous déplaire ; je vous demande seulement d'y faire réflexion.

SCÈNE VI

LISETTE, LA MARQUISE, HORTENSIUS, LUBIN.

LISETTE.

Je viens de donner vos ordres, madame : on dira là-bas que vous n'y êtes pas, et un moment après...

LA MARQUISE.

Cela suffit : il s'agit d'autre chose, à présent : approche. (*A Lubin.*) Et toi, reste ici, je te prie.

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cette cérémonie?

LUBIN, *à Lisette, bas.*

Tu vas entendre parler de ma besogne.

LA MARQUISE.

Mon mariage avec le comte, quand le terminerez-vous, Lisette ?

LISETTE, *regardant Lubin.*

Tu es un étourdi.

LUBIN.

Écoute, écoute.

LA MARQUISE.

Répondez-moi donc; quand le terminerez-vous?
(*Hortensius rit.*)

LISETTE, *le contrefaisant.*

Eh ! eh ! eh ! Pourquoi me demandez-vous cela, madame ?

LA MARQUISE.

C'est que j'apprends que vous me marierez avec monsieur le comte, au défaut du chevalier, à qui vous m'avez proposée, et qui ne veut point de moi, malgré tout ce que vous avez pu lui dire avec son valet, qui vient m'exhorter à avoir de l'amour pour son maître, dans l'espérance que cela le touchera.

LISETTE.

J'admire le tour que prennent les choses les plus louables, quand un benêt les rapporte !

LUBIN.

Je crois qu'on parle de moi.

LA MARQUISE.

Vous admirez le tour que prennent les choses?

LISETTE.

Ah çà ! madame, n'allez-vous pas vous fâcher? N'allez-vous pas croire que j'ai tort ?

LA MARQUISE.

Quoi! vous portez la hardiesse jusque-là, Lisette ! Quoi ! prier le chevalier de me faire la grâce de m'aimer ! et tout cela pour pouvoir épouser cet imbécile-là !

LUBIN.

Attrape, attrape toujours.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est donc que l'amour du comte? Vous êtes donc la confidente des passions qu'on a pour moi, et que je ne connais point? Et qu'est-ce qui pourrait se l'imaginer? Je suis dans les pleurs, et l'on promet mon cœur et ma main à tout le monde, même à ceux qui n'en veulent point : je suis rejetée, j'essuie des affronts ; j'ai des amants qui espèrent, et je ne sais rien de tout cela! Qu'une femme est à plaindre dans la situation où je suis! Quelle perte j'ai faite ! Et comment me traite-t-on !

LUBIN, *à part.*

Voilà notre ménage renversé.

LA MARQUISE, *à Lisette.*

Allez, je vous croyais plus de zèle et plus de respect pour votre maîtresse.

LISETTE.

Fort bien, madame ! Vous parlez de zèle, et je suis payée du mien. Voilà ce que c'est que de s'attacher à ses maîtres ! la reconnaissance n'est point faite pour eux. Si vous réussissez à les servir, ils en profitent ; et quand vous ne réussissez pas, ils vous traitent comme des misérables.

LUBIN.

Comme des imbéciles.

HORTENSIUS, *à Lisette.*

Il est vrai qu'il vaudrait mieux que cela ne fût point advenu.

LA MARQUISE.

Eh ! monsieur, mon veuvage est éternel : en vérité, il n'y a point de femme au monde plus éloignée du mariage que moi, et j'ai perdu le seul homme qui pouvait me plaire ; mais, malgré tout cela, il y a de certaines aventures désagréables

pour une femme. Le chevalier m'a refusée, par exemple ; mon amour-propre ne lui en veut aucun mal : il n'y a là-dedans, comme je vous l'ai déjà dit, que le ton, que la manière que je condamne : car, quand il m'aimerait, cela lui serait inutile; mais enfin il m'a refusée, cela est constant : il peut se vanter de cela; il le fera peut-être; qu'en arrive-t-il? Cela jette un air de rebut sur une femme; les égards et l'attention qu'on a pour elle en diminuent; cela glace tous les esprits pour elle : je ne parle point des cœurs, car je n'en ai que faire; mais on a besoin de considération dans la vie; elle dépend de l'opinion qu'on prend de vous : c'est l'opinion qui nous donne tout, qui nous ôte tout; au point qu'après ce qui m'arrive, si je voulais me remarier, je le suppose, à peine m'estimerait-on quelque chose; il ne serait plus flatteur de m'aimer. Le comte, s'il savait ce qui s'est passé, oui, le comte, je suis persuadé qu'il ne voudrait plus de moi.

LUBIN, *derrière.*

Je ne serais pas si dégoûté.

LISETTE.

Et moi, madame, je dis que le chevalier est un hypocrite ; car si son refus est si sérieux, pourquoi n'a-t-il pas voulu servir monsieur le comte, comme je l'en priais? pourquoi m'a-t-il refusée durement, d'un air inquiet et piqué?

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est que d'un air piqué? Quoi? que voulez-vous dire? Est-ce qu'il était jaloux? En voici d'une autre espèce!

LISETTE.

Oui, madame, je l'ai cru jaloux : voilà ce que c'est; il en avait toute la mine. Monsieur s'informe comment le comte est auprès de vous, comment vous le recevez : on lui dit que vous souffrez ses visites, que vous ne les recevez point mal. Point mal! dit-il avec dépit; ce n'est donc pas la peine que je m'en mêle. Qui est-ce qui n'aurait pas cru là-dessus qu'il songeait à vous pour lui-même? Voilà ce qui m'avait fait parler, moi : eh! que sait-on ce qui se passe dans sa tête? peut-être qu'il vous aime.

LUBIN, *derrière.*

Il en est bien capable.

LA MARQUISE.

Me voilà déroutée ; je ne sais plus comment régler ma conduite : car il y en a une à tenir là-dedans : j'ignore laquelle, et cela m'inquiète.

HORTENSIUS.

Si vous me le permettez, madame, je vous apprendrai un petit axiome qui vous sera, sur la chose, d'une merveilleuse instruction ; c'est que le jaloux veut avoir ce qu'il aime : or, étant manifeste que le chevalier vous refuse...

LA MARQUISE.

Il me refuse ! vous avez des expressions bien grossières : votre axiome ne sait ce qu'il dit ; il n'est pas encore sûr qu'il me refuse.

LISETTE.

Il s'en faut bien ; demandez au comte ce qu'il en pense.

LA MARQUISE.

Comment ! est-ce que le comte était présent ?

LISETTE.

Il n'y était plus ; je dis seulement qu'il croit que le chevalier est son rival.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas assez qu'il le croie, ce n'est pas assez ; il faut que cela soit : il n'y a que cela qui puisse me venger de l'affront presque public que m'a fait sa réponse ; il n'y a que cela. J'ai besoin pour réparation que son discours n'ait été qu'un dépit amoureux. Dépendre d'un dépit amoureux ! cela n'est-il pas comique ? Assurément, ce n'est pas que je me soucie de ce qu'on appelle la gloire d'une femme, gloire sotte, ridicule, mais reçue, mais établie, qu'il faut soutenir, et qui nous pare. Les hommes pensent comme cela, il faut penser comme les hommes ou ne pas vivre avec eux : où en suis-je donc, si le chevalier n'est point jaloux ? L'est-il ? ne l'est-il point ? On n'en sait rien, c'est un peut-être ; mais cette gloire en souffre, toute sotte qu'elle est ; et me voilà dans la triste necessité d'être aimée d'un homme qui me déplaît ; le moyen de tenir à cela ! oh ! je n'en demeurerai pas là, je n'en demeurerai pas là. Qu'en dites-vous,

monsieur ? il faut que la chose s'éclaircisse absolument.

HORTENSIUS.

Le mépris serait suffisant, madame.

LA MARQUISE.

Eh ! non, monsieur ; vous me conseillez mal ; vous ne savez parler que de livres.

LUBIN.

Il y aura du bâton pour moi dans cette affaire-là.

LISETTE, *pleurant.*

Pour moi, madame, je ne sais pas où vous prenez toutes vos alarmes ; on dirait que j'ai renversé le monde entier. On n'a jamais aimé une maîtresse autant que je vous aime : je m'avise de tout, et puis il se trouve que j'ai fait tous les maux imaginables. Je ne saurais durer comme cela : j'aime mieux me retirer ; du moins je ne verrai point votre tristesse, et l'envie de vous en tirer ne me fera point faire d'impertinence.

LA MARQUISE.

Il ne s'agit pas de vos larmes; je suis compromise, et vous ne savez pas jusqu'où cela va. Voilà le chevalier qui vient, restez ; j'ai intérêt d'avoir des témoins.

SCÈNE VII

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, HORTENSIUS, LISETTE, LUBIN.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez peut-être attendu, madame, et je vous prie de m'excuser : j'étais en affaire.

LA MARQUISE.

Il n'y a pas grand mal, monsieur le chevalier ; c'est une lecture retardee, voilà tout.

LE CHEVALIER.

J'ai cru d'abord que M. le comte vous tenait compagnie, et cela me tranquillisait.

LUBIN, *derrière.*

Ahi ! ahi ! je m'enfuis.

LA MARQUISE, *examinant le chevalier.*

On m'a dit que vous l'aviez vu, le comte.

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

LA MARQUISE, *le regardant toujours.*

C'est un fort honnête homme.

LE CHEVALIER.

Sans doute, et je le crois même d'un esprit très-propre à consoler ceux qui ont du chagrin.

LA MARQUISE.

Il est fort de mes amis.

LE CHEVALIER.

Il est des miens aussi.

LA MARQUISE.

Je ne savais pas que vous le connaissiez beaucoup. Il vient ici quelquefois, et c'est presque le seul des amis de feu monsieur le marquis que je voie encore : il m'a paru mériter cette distinction-là ; qu'en dites-vous?

LE CHEVALIER.

Oui, madame; vous avez raison, et je pense comme vous; il est digne d'être excepté.

LA MARQUISE, *à Lisette, bas.*

Trouvez-vous cet homme-là jaloux, Lisette?

LE CHEVALIER, *à part.*

Monsieur le comte et son mérite m'ennuient. (*A la marquise.*) Madame, on a parlé d'une lecture; et si je croyais vous déranger, je me retirerais.

LA MARQUISE.

Puisque la conversation vous ennuie, nous allons lire.

LE CHEVALIER.

Vous me faites un étrange compliment.

LA MARQUISE.

Point du tout, et vous allez être content. (*A Lisette.*) Retirez-vous, Lisette; vous me déplaisez là. (*A Hortensius.*) Et vous monsieur, ne vous écartez point : on va vous rappeler. (*Au chevalier.*) Pour vous, chevalier j'ai encore un mot à vous dire avant notre lecture; il s'agit d'un petit éclaircissement qui ne vous regarde point, qui ne touche que moi; et je vous demande en grâce de me répondre avec la dernière naïveté sur la question que je vais vous faire.

LE CHEVALIER.

Voyons, madame; je vous écoute.

LA MARQUISE.

Le comte m'aime; je viens de le savoir, et je l'ignorais.

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

Vous l'ignoriez !

LA MARQUISE.

Je dis la vérité, ne m'interrompez point.

LE CHEVALIER.

Cette vérité-là est singulière !

LA MARQUISE.

Je n'y saurais que faire, elle ne laisse pas que d'être ; il est permis aux gens de mauvaise humeur de la trouver comme ils voudront.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon d'avoir dit ce que j'en pense : continuons.

LA MARQUISE.

Vous m'impatientez ! Aviez-vous cet esprit-là avec Angélique ? Elle aurait dû ne vous aimer guère.

LE CHEVALIER.

Je n'en avais point d'autre ; mais il était de son goût, et il a le malheur de n'être pas du vôtre ; cela fait une grande différence.

LA MARQUISE.

Vous l'écoutiez donc quand elle vous parlait ; écoutez-moi aussi. Lisette vous a prié de me parler pour le comte, vous ne l'avez point voulu.

LE CHEVALIER.

Je n'avais garde ; le comte est un amant, vous m'aviez dit que vous ne les aimiez point : mais vous êtes la maîtresse.

LA MARQUISE.

Non, je ne la suis point. Peut-on, à votre avis, répondre à l'amour d'un homme qui ne vous plaît pas ? Vous êtes bien particulier !

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh ! eh ! eh ! J'admire la peine que vous prenez pour me cacher vos sentiments ; vous craignez que je ne les critique, après ce que vous m'avez dit : mais non, madame, ne vous gênez point ; je sais combien il vaut de compter avec le cœur humain, et je ne vois rien là que de fort ordinaire.

LA MARQUISE, *en colère.*

Non, je n'ai de ma vie eu tant d'envie de quereller quelqu'un. Adieu.

LE CHEVALIER, *la retenant.*

Ah ! marquise, tout ceci n'est que conversa-

tion, et je serais au désespoir de vous chagriner; achevez, de grâce.

LA MARQUISE.

Je reviens. Vous êtes l'homme du monde le plus estimable quand vous voulez, et je ne sais par quelle fatalité vous sortez aujourd'hui d'un caractère naturellement doux et raisonnable : laissez-moi finir... Je ne sais plus où j'en suis.

LE CHEVALIER.

Au comte, qui vous déplaît.

LA MARQUISE.

Eh bien! ce comte qui me déplaît, vous n'avez pas voulu me parler pour lui; Lisette s'est même imaginé vous voir un air piqué.

LE CHEVALIER.

Il en pouvait être quelque chose.

LA MARQUISE.

Passe pour cela, c'est répondre; et je vous reconnais. Sur cet air piqué, elle a pensé que je ne vous déplaisais pas.

LE CHEVALIER.

Cela n'est pas difficile à penser.

LA MARQUISE.

Pourquoi? on ne plaît pas à tout le monde. Or, comme elle a cru que vous me conveniez, elle vous a proposé ma main, comme si cela dépendait d'elle; et il est vrai que souvent je lui laisse assez de pouvoir sur moi. Vous vous êtes, dit-elle, révolté avec dédain contre la proposition.

LE CHEVALIER.

Avec dédain! voilà ce qu'on appelle du fabuleux, de l'impossible.

LA MARQUISE.

Doucement; voici ma question. Avez-vous rejeté l'offre de Lisette comme piqué de l'amour du comte, ou comme une chose qu'on rebute? Était-ce dépit jaloux? car enfin, malgré nos conventions, votre cœur aurait pu être tenté du mien : ou bien était-ce vrai dédain?

LE CHEVALIER.

Començons par rayer ce dernier, il est incroyable : pour de la jalousie...

LA MARQUISE.

Parlez hardiment.

LE CHEVALIER, *d'un air embarrassé.*

Que diriez-vous, si je m'avisais d'en avoir?

LA MARQUISE.

Je dirais... que vous seriez jaloux.

LE CHEVALIER.

Oui ; mais, madame, me pardonneriez-vous ce que vous haïssez tant?

LA MARQUISE.

Vous ne l'étiez donc point? (*Elle le regarde.*) Je vous entends; je l'avais bien prévu, et mon injure est avérée.

LE CHEVALIER.

Que parlez-vous d'injure? où est-elle? est-ce que vous êtes fâchée contre moi?

LA MARQUISE.

Contre vous, chevalier! non, certes; et pourquoi me fâcherais-je? Vous ne m'entendez point : c'est l'impertinente Lisette à qui j'en veux ; je n'ai point de part à l'offre qu'elle vous a faite, et il a fallu vous l'apprendre ; voilà tout. D'ailleurs, ayez de l'indifférence ou de la haine pour moi, que m'importe? J'aime bien mieux cela que de l'amour ; au moins ne vous y trompez pas !

LE CHEVALIER.

Qui? moi, madame, m'y tromper! Eh! ce sont ces dispositions-là, dans lesquelles je vous ai vue, qui m'ont attaché à vous ; vous le savez bien : et depuis que j'ai perdu Angélique, j'oublierais presque qu'on peut aimer, si vous ne m'en parliez pas.

LA MARQUISE.

Oh! pour moi, j'en parle sans m'en ressouvenir. Allons, monsieur Hortensius; approchez, prenez votre place : lisez-moi quelque chose de gai, qui m'amuse.

SCÈNE VIII

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, HORTENSIUS.

LA MARQUISE.

Chevalier, vous êtes le maître de rester, si ma lecture vous convient : mais vous êtes bien triste, et je veux tâcher de me dissiper.

LE CHEVALIER.

Pour moi, madame, je n'en suis point encore aux lectures amusantes. (*Il s'en va.*)

LA MARQUISE, *à Hortensius, quand le chevalier est parti.*

Qu'est-ce que c'est que votre livre?

HORTENSIUS.

Ce ne sont que des réflexions très-sérieuses.

LA MARQUISE.

Eh bien! que ne parlez-vous donc? vous êtes bien taciturne! Pourquoi laisser sortir le chevalier, puisque ce que vous allez lire lui convient?

HORTENSIUS *appelle le chevalier.*

Monsieur le chevalier! monsieur le chevalier!

LE CHEVALIER.

Que me voulez-vous?

HORTENSIUS.

Madame vous prie de revenir, je ne lirai rien de récréatif.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire? madame vous prie! Je ne prie point : vous avez des réflexions... et vous rappeliez monsieur; voilà tout.

LE CHEVALIER.

Je m'aperçois, madame, que je faisais une impolitesse de me retirer; et je vais rester, si vous le voulez bien.

LA MARQUISE.

Comme il vous plaira; asseyons-nous donc. (*Ils prennent des siéges.*)

HORTENSIUS, *après avoir toussé et craché, lit.*

« La raison est d'un prix à qui tout cède; c'est
« elle qui fait notre véritable grandeur. On a
« nécessairement toutes les vertus avec elle; enfin
« le plus respectable de tous les hommes, ce n'est
« pas le plus puissant, c'est le plus raisonnable. »

LE CHEVALIER, *s'agitant sur son siége.*

Ma foi, sur ce pied-là, le plus respectable de tous les hommes a tout l'air de n'être qu'une chimère : quand je dis les hommes, j'entends tout le monde.

LA MARQUISE.

Mais du moins y a-t-il des gens qui sont plus raisonnables les uns que les autres.

LE CHEVALIER.

Hum! disons, qui ont moins de folie; cela sera plus sûr.

LA MARQUISE.

Eh! de grâce, laissez-moi un peu de raison, chevalier : je ne saurais convenir que je suis folle, par exemple...

LE CHEVALIER.

Vous, madame? Eh! n'êtes-vous pas exceptée? cela s'en va sans dire, et c'est la règle.

LA MARQUISE.

Je ne suis point tentée de vous remercier; poursuivons.

HORTENSIUS, *lit.*

« Puisque la raison est un si grand bien, n'ou-
« blions rien pour la conserver; fuyons les pas-
« sions qui nous la dérobent. L'amour est une de
« celles...

LE CHEVALIER.

L'amour, l'amour ôte la raison? cela n'est pas vrai; je n'ai jamais été plus raisonnable que depuis que j'en ai pour Angélique, et j'en ai excessivement.

LA MARQUISE.

Vous en aurez tant qu'il vous plaira; ce sont vos affaires, et on ne vous en demande pas le compte : mais l'auteur n'a point tant de tort. Je connais des gens, moi, que l'amour rend bourrus et sauvages; et ces défauts-là n'embellissent personne, je pense.

HORTENSIUS.

Si monsieur me donnait la licence de parachever, peut-être que...

LE CHEVALIER.

Petit auteur que cela, esprit superficiel...

HORTENSIUS, *se levant.*

Petit auteur! esprit superficiel! un homme qui cite Sénèque pour garant de ce qu'il dit, ainsi que vous le verrez plus bas, *folio* 24, chapitre 5.

LE CHEVALIER.

Fût-ce chapitre 1000! Sénèque ne sait ce qu'il dit.

HORTENSIUS.

Cela est impossible.

LA MARQUISE, *riant.*

En vérité, cela me divertit plus que ma lecture : en voilà assez ; votre livre ne plaît point au chevalier! n'en lisons plus ; une autre fois, nous serons plus heureux.

LE CHEVALIER.

C'est votre goût, madame, qui doit décider.

LA MARQUISE.

Mon goût veut bien avoir cette complaisance-là pour le vôtre.

HORTENSIUS, *s'en allant.*

Sénèque un petit auteur! par Jupiter! si je le disais, je croirais faire un blasphème littéraire. Adieu, monsieur.

LE CHEVALIER.

Serviteur, serviteur.

SCÈNE IX

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Vous voilà brouillé avec Hortensius, chevalier : de quoi vous avisez-vous de médire de Sénèque?

LE CHEVALIER.

Sénèque et son défenseur ne m'inquiètent pas, pourvu que vous ne preniez pas leur parti, madame.

LA MARQUISE.

Ah! je demeurerai neutre, si la querelle continue ; car je m'imagine que vous ne voudrez pas la recommencer. Nos occupations vous ennuient, n'est-il pas vrai ?

LE CHEVALIER.

Il faut être plus tranquille que je ne suis, pour réussir à s'amuser.

LA MARQUISE.

Ne vous gênez point, chevalier ; vivons sans façon. Vous voulez peut-être être seul ; adieu, je vous laisse.

LE CHEVALIER.

Il n'y a plus de situation qui ne me soit à charge.

LA MARQUISE.

Je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous calmer l'esprit. (*Elle marche lentement.*)

LE CHEVALIER.

Ah! je m'attendais à plus de repos quand j'ai rompu mon voyage. Je ne ferai plus de projets, je vois bien que je rebute tout le monde.

LA MARQUISE, *s'arrêtant au milieu du théâtre.*

Ce que je lui entends dire là me touche; il ne serait pas généreux de le quitter dans cet état-là. (*Elle revient.*) Non, chevalier, vous ne me rebutez point : ne cédez point à votre douleur : tantôt vous partagiez mes chagrins; vous étiez sensible à la part que je prenais aux vôtres; pourquoi n'êtes-vous plus de même? C'est cela qui me rebuterait, par exemple; car la véritable amitié veut qu'on fasse quelque chose pour elle; elle veut consoler.

LE CHEVALIER.

Aussi aurait-elle bien du pouvoir sur moi, si je la trouvais; personne au monde n'y serait plus sensible; j'ai le cœur fait pour elle : mais où est-elle? je m'imaginais l'avoir trouvée; me voilà détrompé, et ce n'est pas sans qu'il en coûte à mon cœur.

LA MARQUISE.

Peut-on de reproche plus injuste que celui que vous me faites? De quoi vous plaignez-vous, voyons? d'une chose que vous avez rendue nécessaire. Une étourdie vient vous proposer ma main : vous y avez de la répugnance, à la bonne heure; ce n'est point là ce qui me choque; un homme qui a aimé Angélique peut trouver les autres femmes bien inférieures; elle a dû vous rendre les yeux très-difficiles; et d'ailleurs tout ce qu'on appelle vanité là-dessus, je n'en suis plus.

LE CHEVALIER.

Ah! madame, je regrette Angélique; mais vous m'en auriez consolé, si vous aviez voulu.

LA MARQUISE.

Je n'en ai point de preuve : car cette répugnance, dont je ne me plains point, fallait-il la marquer ouvertement? Représentez-vous cette action-là de sang-froid; vous êtes galant homme, jugez-vous : où est l'amitié dont vous parlez? car, encore une fois, ce n'est pas de l'amour que je veux, vous le savez bien; mais l'amitié n'a-t-elle pas ses sentiments, ses délicatesses? L'amour est bien tendre,

chevalier; eh bien! croyez qu'elle ménage avec encore plus de scrupule que lui les intérêts de ceux qu'elle unit ensemble. Voilà le portrait que je m'en suis toujours fait; voilà comme je la sens, et comme vous auriez dû la sentir : il me semble que l'on n'en peut rien rabattre, et vous n'en connaissez pas les devoirs comme moi. Qu'il vienne quelqu'un me proposer votre main, par exemple, et je vous apprendrai comme on répond là-dessus.

LE CHEVALIER.

Oh! je suis sûr que vous y seriez plus embarrassée que moi; car enfin, vous n'accepteriez point la proposition.

LA MARQUISE.

Nous n'y sommes pas; ce quelqu'un n'est pas venu, et ce n'est que pour vous dire combien je vous ménagerais : cependant vous vous plaignez.

LE CHEVALIER.

Eh! morbleu! madame, vous m'avez parlé de répugnance, et je ne saurais vous souffrir cette idée-là. Tenez, je trancherai tout d'un coup là-dessus; si je n'aimais pas Angélique, qu'il faut bien que j'oublie, vous n'auriez qu'une chose à craindre avec moi, qui est que mon amitié ne devînt amour, et raisonnablement il n'y aurait que cela à craindre non plus : c'est là toute la répugnance que je me connais.

LA MARQUISE.

Ah! pour cela, c'en serait trop; il ne faut pas, chevalier, il ne faut pas.

LE CHEVALIER.

Mais ce serait vous rendre justice. D'ailleurs, d'où peut venir le refus dont vous m'accusez? car enfin, était-il naturel? C'est que le comte vous aimait, c'est que vous le souffriez; j'étais outré de voir cet amour venir traverser un attachement qui devait faire toute ma consolation; mon amitié n'est point compatible avec cela, ce n'est point une amitié faite comme les autres.

LA MARQUISE.

Eh bien! voilà qui change tout; je ne me plains plus, je suis contente; ce que vous me dites là, je l'éprouve, je le sens. C'est là précisément l'amitié que je demande, la voilà; c'est la véritable; elle est délicate, elle est jalouse, elle a droit de l'être. Mais

que ne me parliez-vous? Que n'êtes-vous venu me dire : Qu'est-ce que c'est que le comte? Que fait-il chez vous? Je vous aurais tiré d'inquiétude, et tout cela ne serait point arrivé.

LE CHEVALIER.

Vous ne me verrez point faire d'inclination, à moi; je n'y songe point avec vous.

LA MARQUISE.

Vraiment! je vous le défends bien : ce ne sont pas là nos conditions; je serais jalouse aussi, moi; jalouse... comme nous l'entendons.

LE CHEVALIER.

Vous, madame?

LA MARQUISE.

Est-ce que je ne l'étais pas de cette façon-là tantôt? Votre réponse à Lisette n'avait-elle pas dû me choquer?

LE CHEVALIER.

Vous m'avez pourtant dit de cruelles choses.

LA MARQUISE.

Eh! à qui en dit-on si ce n'est aux gens qu'on aime et qui semblent n'y pas répondre?

LE CHEVALIER.

Dois-je vous en croire? Que vous me tranquillisez, ma chère marquise!

LA MARQUISE.

Écoutez; je n'avais pas moins besoin de cette explication-là que vous.

LE CHEVALIER.

Que vous me charmez! que vous me donnez de joie! (*Il lui baise la main.*)

LA MARQUISE, *riant.*

On le prendrait pour mon amant, de la manière dont il me remercie.

LE CHEVALIER.

Ma foi! je défie un amant de vous aimer plus que je fais; je n'aurais jamais cru que l'amitié allât si loin : cela est surprenant, l'amour est moins vif.

LA MARQUISE.

Et cependant, il n'y a rien de trop.

LE CHEVALIER.

Non, il n'y a rien de trop; mais il me reste une grâce à vous demander. Gardez-vous Hortensius? je crois qu'il est fâché de me voir ici, et je sais lire aussi bien que lui.

LA MARQUISE.

Eh bien! chevalier, il faut le renvoyer : voilà toute la façon qu'il y faut faire.

LE CHEVALIER.

Et le comte, qu'en ferons-nous? Il m'inquiète un peu.

LA MARQUISE.

On le congédiera aussi; je veux que vous soyez content, je veux vous mettre en repos. Donnez-moi la main; je serais bien aise de me promener dans le jardin.

LE CHEVALIER.

Allons marquise.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

HORTENSIUS, *seul.*

N'est-ce pas une chose étrange, qu'un homme comme moi n'ait point de fortune? Posséder le grec et le latin, et ne pas posséder dix pistoles! O divin Homère! ô Virgile! et vous, gentil Anacréon! vos doctes interprètes ont de la peine à vivre; bientôt je n'aurai plus d'asile; j'ai vu la marquise irritée contre le chevalier : mais incontinent je l'ai vue discourir dans le jardin avec lui de la manière la plus bénévole. Quels solécismes de conduite! Est-ce que l'amour m'expulserait d'ici?

SCÈNE II

HORTENSIUS, LISETTE, LUBIN.

LUBIN, *gaillardement.*

Tiens, Lisette, le voilà bien à propos pour lui faire nos adieux. (*Riant.*) Ah! ah! ah!

HORTENSIUS.

A qui en veut cet étourdi-là, avec son transport de joie?

LUBIN.

Allons, gai, camarade docteur; comment va la philosophie?

HORTENSIUS.

Pourquoi me faites-vous cette question-là?

LUBIN.

Ma foi! je n'en sais rien, si ce n'est pour entrer en conversation.

LISETTE.

Allons, allons, venons au fait.

LUBIN.

Encore un petit mot, docteur; n'avez-vous jamais couché dans la rue?

HORTENSIUS.

Que signifie ce discours?

LUBIN.

C'est que cette nuit vous en aurez le plaisir; le vent de bise vous en dira deux mots.

LISETTE.

N'amusons point davantage monsieur Hortensius. Tenez, monsieur, voilà de l'or que madame m'a chargée de vous donner; moyennant quoi, comme elle prend congé de vous, vous pouvez prendre congé d'elle. A mon égard, je salue votre érudition, et je suis votre très-humble servante. (*Elle lui fait la révérence.*)

LUBIN.

Et moi votre serviteur.

HORTENSIUS.

Quoi! madame me renvoie?

LISETTE.

Non pas, monsieur; elle vous prie seulement de vous retirer.

LUBIN.

Et vous, qui êtes honnête, vous ne refuserez rien aux prières de madame.

HORTENSIUS.

Savez-vous la raison de cela, mademoiselle Lisette?

LISETTE.

Non : mais, en gros, je soupçonne que cela pourrait venir de ce que vous l'ennuyez.

LUBIN.

Et en détail, de ce que nous sommes bien aises

de nous aimer en paix, en dépit de la philosophie que vous avez dans la tête.

LISETTE.

Tais-toi.

HORTENSIUS.

J'entends; c'est que madame la marquise et monsieur le chevalier ont de l'inclination l'un pour l'autre.

LISETTE.

Je n'en sais rien : ce ne sont pas mes affaires.

LUBIN.

Eh bien! tout coup vaille : quand ce serait de l'inclination; quand ce seraient des passions, des soupirs, des flammes, et la noce après, il n'y a rien de si gaillard; on a un cœur, on s'en sert; cela est naturel.

LISETTE, *à Lubin.*

Finis tes sottises. (*A Hortensius.*) Vous voilà averti, monsieur; je crois que cela suffit.

LUBIN.

Adieu, touchez là, et partez ferme : il n'y aura point de mal à doubler le pas.

HORTENSIUS.

Dites à madame que je me conformerai à ses ordres.

SCÈNE III

LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

Enfin, le voilà congédié. C'est pourtant un amant que je perds.

LUBIN.

Un amant! quoi! ce vieux radoteur t'aimait?

LISETTE.

Sans doute; il voulait me faire des argnments.

LUBIN.

Hum!

LISETTE.

Des arguments, te dis-je; mais je les ai fort bien repoussés avec d'autres.

LUBIN.

Des arguments! voudrais-tu bien m'en pousser un, pour voir ce que c'est?

LISETTE.

Il n'y a rien de si aisé. Tiens, en voilà un : tu es un joli garçon, par exemple.

LUBIN.

Cela est vrai.

LISETTE.

J'aime tout ce qui est joli ; ainsi je t'aime : c'est là ce que l'on appelle un argument.

LUBIN.

Pardi ! tu n'as que faire du docteur pour cela : je t'en ferai aussi bien qu'un autre. Gageons un petit baiser que je t'en donne une douzaine.

LISETTE.

Je gagerai quand nous serons mariés, parce que je serai bien aise de perdre.

LUBIN.

Bon ! quand nous serons mariés, j'aurai toujours gagné sans faire de gageure.

LISETTE.

Paix ! j'entends quelqu'un qui vient ; je crois que c'est monsieur le comte. Madame m'a chargé d'un compliment pour lui qui ne le réjouira pas.

SCÈNE IV

LE COMTE, LISETTE, LUBIN.

LE COMTE, *d'un air ému.*

Bonjour, Lisette ; je viens de rencontrer Hortensius, qui m'a dit des choses bien singulières. La marquise le renvoie, à ce qu'il dit, parce qu'elle aime le chevalier et qu'elle l'épouse. Cela est-il vrai ? je vous prie de m'instruire...

LISETTE.

Mais, monsieur le comte, je ne crois pas que cela soit, et je n'y vois pas encore d'apparence : Hortensius lui déplaît, elle le congédie ; voilà tout ce que j'en puis dire.

LE COMTE, *à Lubin.*

Et toi, n'en sais-tu pas davantage ?

LUBIN.

Non, monsieur le comte ; je ne sais que mon amour pour Lisette : voilà toutes mes nouvelles.

LISETTE.

Madame la marquise est si peu disposée à se

marier, qu'elle ne veut pas même voir d'amants; elle m'a dit de vous prier de ne point vous obstiner à l'aimer.

LE COMTE.

Non plus qu'à la voir, sans doute ?

LISETTE.

Mais je crois que cela revient au même.

LUBIN.

Oui, qui dit l'un dit l'autre.

LE COMTE.

Que les femmes sont inconcevables! Le chevalier est ici apparemment?

LISETTE.

Je crois qu'oui.

LUBIN.

Leurs sentiments d'amitié ne permettent pas qu'ils se séparent.

LE COMTE.

Ah!... Avertissez, je vous prie, le chevalier que je voudrais lui dire un mot.

LISETTE.

J'y vais de ce pas, monsieur le comte.

(*Lubin sort avec Lisette en saluant le comte.*)

SCÈNE V

LE COMTE, *seul.*

Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre? Le chevalier va venir; interrogeons son cœur pour en tirer la vérité. Je vais me servir d'un stratagème qui, tout commun qu'il est, ne laisse pas souvent que de réussir.

SCÈNE VI

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

On m'a dit que vous me demandiez ; puis-je vous rendre quelque service, monsieur ?

LE COMTE.

Oui, chevalier; vous pouvez véritablement m'obliger.

LE CHEVALIER.

Parbleu! si je le puis, cela vaut fait.

LE COMTE.

Vous m'avez dit que vous n'aimiez pas la marquise.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous là? Je l'aime de tout mon cœur.

LE COMTE.

J'entends que vous n'aviez point d'amour pour elle.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est une autre affaire, et je me suis expliqué là-dessus.

LE COMTE.

Je le sais : mais êtes-vous dans les mêmes sentiments? Ne s'agit-il point à présent d'amour, absolument?

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh! eh! eh! mais, en vérité, par où jugez-vous qu'il y en ait? Qu'est-ce que c'est que cette idée-là?

LE COMTE.

Moi, je n'en juge point; je vous le demande.

LE CHEVALIER.

Hum! vous avez pourtant la mine d'un homme qui le croit.

LE COMTE.

Eh bien! débarrassez-vous de cela; dites-moi oui ou non.

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh! eh! eh! monsieur le comte, un homme d'esprit comme vous ne doit point faire de chicane sur les mots; le oui et le non, qui ne se sont point présentés à moi, ne valent pas mieux que le langage que je vous tiens; c'est la même chose assurément : il y a entre la marquise et moi une amitié et des sentiments vraiment respectables. Êtes-vous content? Cela est-il net? Voilà du français

LE COMTE.

(*A part.*) Pas trop... On ne saurait mieux dire, et j'ai tort; mais il faut pardonner aux amants, ils se méfient de tout.

LE CHEVALIER.

Je sais ce qu'ils sont par mon expérience. Revenons à vous et à vos amours; je m'intéresse beau-

coup à ce qui vous regarde : mais n'allez pas encore empoisonner ce que je vais vous dire ; ouvrez-moi votre cœur. Est-ce que vous voulez continuer d'aimer la marquise ?

LE COMTE.

Toujours.

LE CHEVALIER.

Entre nous, il est étonnant que vous ne vous lassiez point de son indifférence. Parbleu ! il faut quelques sentiments dans une femme. Vous hait-elle, on combat sa haine: ne lui déplaisez-vous pas, on espère. Mais une femme qui ne répond rien, comment se conduire avec elle? par où prendre son cœur? Un cœur qui ne se remue ni pour ni contre, qui n'est ni ami ni ennemi, qui n'est rien, qui est mort, le ressuscite-t-on? Je n'en crois rien : et c'est pourtant ce que vous voulez faire.

LE COMTE, *finement*.

Non, non, chevalier ; je vous parle confidemment à mon tour. Je n'en suis pas tout à fait réduit à une entreprise si chimérique : et le cœur de la marquise n'est pas si mort que vous le pensez ; m'entendez-vous ? Vous êtes distrait.

LE CHEVALIER.

Vous vous trompez ; je n'ai jamais eu plus d'attention.

LE COMTE.

Elle savait mon amour, je lui en parlais, elle écoutait.

LE CHEVALIER.

Elle écoutait !

LE COMTE.

Oui ; je lui demandais du retour.

LE CHEVALIER.

C'est l'usage; et à cela quelle réponse ?

LE COMTE.

On me disait de l'attendre.

LE CHEVALIER.

C'est qu'il était tout venu.

LE COMTE.

(*A part.*) Il l'aime... Cependant aujourd'hui elle ne veut pas me voir; j'attribue cela à ce que j'avais été quelques jours sans paraître avant que vous arrivassiez. La marquise est la femme de France la plus fière.

LE CHEVALIER.

Ah! je la trouve passablement humiliée d'avoir cette fierté-là.

LE COMTE.

Je vous ai prié tantôt de me raccommoder avec elle, et je vous en prie encore.

LE CHEVALIER.

Eh! vous vous moquez? cette femme-là vous adore.

LE COMTE.

Je ne dis pas cela.

LE CHEVALIER.

Et moi qui ne m'en soucie guère, je le dis pour vous.

LE COMTE.

Ce qui m'en plaît, c'est que vous le dites sans jalousie.

LE CHEVALIER.

Oh! parbleu! si cela vous plaît, vous êtes servi à souhait: car je vous dirai que j'en suis charmé, que je vous en félicite, et que je vous embrasserais volontiers.

LE COMTE.

Embrassez donc, mon cher.

LE CHEVALIER.

Ah! ce n'est pas la peine; il me suffit de m'en réjouir sincèrement, et je vais vous en donner des preuves qui ne seront point équivoques.

LE COMTE.

Je voudrais bien vous en donner de ma reconnaissance, moi; et si vous étiez d'humeur à accepter celle que j'imagine, ce serait alors que je serais bien sûr de vous. A l'égard de la marquise...

LE CHEVALIER.

Comte, finissons. Vous autres amants, vous n'avez que votre amour et ses intérêts dans la tête, et toutes ces folies-là n'amusent point les autres. Parlons d'autre chose: de quoi s'agit-il?

LE COMTE.

Dites-moi, mon cher, auriez-vous renoncé au mariage?

LE CHEVALIER.

Oh! parbleu! c'en est trop : faut-il que j'y renonce pour vous mettre en repos? Non, monsieur; je vous demande grâce pour ma postérité, s'il vous

plaît. Je n'irai point sur vos brisées : mais qu'on me trouve un parti convenable, et demain je me marie ; et, qui plus est, c'est que cette marquise, qui ne vous sort pas de l'esprit, tenez, je m'engage à la prier de la fête.

LE COMTE.

Ma foi, chevalier, vous me ravissez; je sens bien que j'ai affaire au plus franc de tous les hommes ; vos dispositions me charment. Mon cher ami, continuons : vous connaissez ma sœur; que pensez-vous d'elle ?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en pense?... Votre question me fait ressouvenir qu'il y a longtemps que je ne l'ai vue, et qu'il faut que vous me présentiez à elle.

LE COMTE.

Vous m'avez dit cent fois qu'elle était digne d'être aimée du plus honnête homme : on l'estime ; vous connaissez son bien ; vous lui plairez, j'en suis sûr ; et si vous ne voulez qu'un parti convenable, en voilà un.

LE CHEVALIER.

En voilà un... Vous avez raison... oui... votre idée est admirable. Elle est amie de la marquise, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Je crois qu'oui.

LE CHEVALIER.

Allons, cela est bon, et je veux que ce soit moi qui lui annonce la chose. Je crois que c'est elle qui entre. Retirez-vous pour quelques moments dans ce cabinet ; vous allez voir ce qu'un rival de mon espèce est capable de faire, et vous paraîtrez quand je vous appellerai. Partez ; point de remerciment; un jaloux n'en mérite point.

SCÈNE VII

LE CHEVALIER, *seul.*

Parbleu, madame, je suis donc cet ami qui devait vous tenir lieu de tout? Vous m'avez joué. femme que vous êtes ! mais vous allez voir combien je m'en soucie.

SCÈNE VIII

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Le comte, dit-on, était avec vous, chevalier. Vous avez été bien longtemps ensemble; de quoi donc était-il question?

LE CHEVALIER, *sérieusement.*

De pures visions de sa part, marquise, mais de visions qui m'ont chagriné, parce qu'elles vous intéressent, et dont la première a d'abord été de me demander si je vous aimais.

LA MARQUISE.

Mais je crois que cela n'est pas douteux.

LE CHEVALIER.

Sans difficulté : mais prenez garde; il parlait d'amour et non pas d'amitié.

LA MARQUISE.

Ah! il parlait d'amour! il est bien curieux! A votre place, je n'aurais pas seulement voulu les distinguer; qu'il devine.

LE CHEVALIER.

Non pas, marquise; il n'y avait pas moyen de jouer là-dessus : car il vous enveloppait dans ses soupçons, et vous faisait pour moi le cœur plus tendre que je ne mérite. Vous voyez bien que cela était sérieux; il fallait une réponse décisive : aussi l'ai-je faite, et l'ai bien assuré qu'il se trompait, et qu'absolument il ne s'agissait point d'amour entre nous deux, absolument.

LA MARQUISE.

Mais croyez-vous l'avoir persuadé? et croyez-vous lui avoir dit cela d'un ton bien vrai, du ton d'un homme qui le sent?

LE CHEVALIER.

Oh! ne craignez rien : je l'ai dit de l'air dont on dit la vérité. Comment donc! je serais très-fâché, à cause de vous, que le commerce de notre amitié rendît vos sentiments équivoques. Mon attachement pour vous est trop délicat, pour profiter de l'honneur que cela me ferait : mais j'y ai mis bon ordre, et cela par une chose tout à fait imprévue. Vous connaissez sa sœur; elle est riche, très-aimable, et de vos amies, même.

LA MARQUISE.

Assez médiocrement.

LE CHEVALIER.

Dans la joie qu'il a eue de perdre ses soupçons, le comte me l'a proposée; et comme il y a des instants et des réflexions qui nous déterminent tout d'un coup, ma foi, j'ai pris mon parti; nous sommes d'accord, et je dois l'épouser; ce n'est pas là tout; c'est que je suis encore chargé de vous parler en faveur du comte, et je vous en parle du mieux qu'il m'est possible. Vous n'aurez pas le cœur inexorable, et je ne crois pas la proposition fâcheuse.

LA MARQUISE, *froidement.*

Non, monsieur; je vous avoue que le comte ne m'a jamais déplu.

LE CHEVALIER.

Ne vous a jamais déplu! c'est fort bien fait; mais pourquoi donc m'avez-vous dit le contraire?

LA MARQUISE.

C'est que je voulais me le cacher à moi-même; et il l'ignore aussi.

LE CHEVALIER.

Point du tout, madame; car il vous écoute.

LA MARQUISE.

Lui?

SCÈNE IX

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

J'ai suivi les conseils du chevalier, madame: permettez que mes transports vous marquent la joie où je suis. (*Il se jette aux genoux de la marquise.*)

LA MARQUISE.

Levez-vous, comte; vous pouvez espérer.

LE COMTE.

Que je suis heureux! et toi, chevalier, que ne te dois-je pas? Mais, madame, achevez de me rendre le plus content de tous les hommes; chevalier, joignez vos prières aux miennes.

LE CHEVALIER, *d'un air agité.*

Vous n'en avez pas besoin, monsieur; j'avais promis de parler pour vous, j'ai tenu parole. Je

vous laisse ensemble, je me retire. (*A part.*) Je me meurs.

LE COMTE.

J'irai te trouver chez toi.

SCÈNE X

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

Madame, il y a longtemps que mon cœur est à vous; consentez à mon bonheur; que cette aventure-ci vous détermine; souvent il n'en faut pas davantage. J'ai ce soir affaire chez mon notaire, je pourrais vous l'amener ici. Nous y souperions avec ma sœur, qui doit venir vous voir; le chevalier s'y trouverait, vous verriez ce qu'il vous plairait de faire. Des articles sont bientôt passés, ils n'engagent qu'autant qu'on veut : ne me refusez pas, je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Je ne saurais vous répondre; je me sens un peu indisposée; laissez-moi me reposer, je vous prie.

LE COMTE.

Je vais toujours prendre les mesures qui pourront vous engager à m'assurer vos bontés.

SCÈNE XI

LA MARQUISE, *seule.*

Ah! je ne sais où j'en suis; respirons. D'où vient que je soupire? Les larmes me coulent des yeux; je me sens saisie de la tristesse la plus profonde, et je ne sais pourquoi. Qu'ai-je affaire de l'amitié du chevalier? L'ingrat qu'il est! il se marie : l'infidélité d'un amant ne me toucherait point, celle d'un ami me désespère. Le comte m'aime; j'ai dit qu'il ne me déplaisait pas; mais où ai-je donc été chercher tout cela?

SCÈNE XII

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

Madame, je vous avertis qu'on vient de renvoyer

madame la comtesse : mais elle a dit qu'elle repasserait sur le soir; voulez-vous y être?

LA MARQUISE.

Non, jamais, Lisette : je ne saurais.

LISETTE.

Êtes-vous indisposée, madame? Vous avez l'air bien abattue; qu'avez-vous donc?

LA MARQUISE.

Hélas! Lisette, on me persécute; on veut que je me marie.

LISETTE.

Vous marier! A qui donc?

LA MARQUISE.

Au plus haïssable de tous les hommes; à un homme que le hasard a destiné pour me faire du mal, et pour m'arracher malgré moi des discours que j'ai tenus sans savoir ce que je disais.

LISETTE.

Mais il n'est venu que le comte.

LA MARQUISE.

Eh! c'est lui-même.

LISETTE.

Et vous l'épousez?

LA MARQUISE.

Je n'en sais rien; je te dis qu'il le prétend.

LISETTE.

Il le prétend! mais qu'est-ce que c'est donc que cette aventure-là? elle ne ressemble à rien.

LA MARQUISE.

Je ne saurais te la mieux dire ; c'est le chevalier, c'est ce misanthrope-là qui est cause de cela : il m'a fâchée; le comte en a profité, je ne sais comment : ils veulent souper ce soir ici ; ils ont parlé de notaire, d'articles; je les laissais dire ; le chevalier est sorti : il se marie aussi ; le comte lui donne sa sœur : car, pour achever de me déplaire, il ne manquait qu'une sœur à cet homme-là...

LISETTE.

Quand le chevalier l'épouserait, que vous importe?

LA MARQUISE.

Veux-tu que je sois la belle-sœur d'un homme qui m'est devenu insupportable ?

LISETTE.

Eh! mort de ma vie! ne la soyez pas; renvoyez le comte.

LA MARQUISE.

Et sur quel prétexte? car enfin, quoiqu'il me fâche, je n'ai pourtant rien à lui reprocher.

LISETTE.

Oh! je m'y perds, madame, je n'y comprends plus rien.

LA MARQUISE.

Ni moi non plus : je ne sais plus où j'en suis; je ne saurais me démêler, je me meurs! Qu'est-ce que c'est donc que cet état-là?

LISETTE.

Mais c'est, je crois, ce maudit chevalier qui est cause de tout cela; et pour moi, je crois que cet homme-là vous aime.

LA MARQUISE.

Eh! non, Lisette; on voit bien que tu te trompes.

LISETTE.

Voulez-vous m'en croire madame? ne le revoyez plus.

LA MARQUISE.

Eh! laisse-moi, Lisette : tu me persécutes aussi! Ne me laissera-t-on jamais en repos? En vérité, la situation où je me trouve est bien triste!

LISETTE.

Votre situation! je la regarde comme une énigme.

SCÈNE XIII

LA MARQUISE, LISETTE, LUBIN.

LUBIN.

Madame, monsieur le chevalier, qui est dans un état à faire compassion...

LA MARQUISE.

Que veut-il dire? Demande-lui ce qu'il a, Lisette.

LUBIN.

Hélas! je crois que son bon sens s'en va : tantôt il marche, tantôt il s'arrête; il regarde le ciel comme s'il ne l'avait jamais vu; il dit un mot, il

en bredouille un autre, et il m'envoie savoir si vous voulez bien qu'il vous voie.

LA MARQUISE.

Ne me conseilles-tu pas de le voir ? Oui, n'est-ce pas ?

LISETTE.

Oui, madame ; du ton dont vous me le demandez, je vous le conseille.

LUBIN.

Il avait d'abord fait un billet pour vous, qu'il m'a donné.

LA MARQUISE.

Voyons donc.

LUBIN.

Tout à l'heure, madame. Quand j'ai eu ce billet, il a couru après moi : ... Rends-moi le papier... je l'ai rendu... Tiens, va le porter... je l'ai donc repris... Rapporte le papier... je l'ai rapporté. Ensuite il a laissé tomber le billet en se promenant, et je l'ai ramassé sans qu'il l'ait vu, afin de vous l'apporter comme à sa bonne amie, pour voir ce qu'il a, et s'il y a quelque remède à sa peine.

LA MARQUISE.

Montre donc.

LUBIN.

Le voici ; et tenez, voilà l'écrivain qui arrive.

SCÈNE XIV

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LISETTE.

LA MARQUISE, *à Lisette.*

Sors ; il sera peut-être bien aise de n'avoir point de témoins, d'être seul.

SCÈNE XV

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER *prend de longs détours.*

Je viens prendre congé de vous, et vous dire adieu, madame.

LA MARQUISE.

Vous, monsieur le chevalier ? et où allez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Où j'allais, quand vous m'avez arrêté.

LA MARQUISE.

Mon dessein n'était pas de vous arrêter pour si peu de temps.

LE CHEVALIER.

Ni le mien de vous quitter sitôt, assurément.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc me quittez-vous ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi je vous quitte ? Eh ! marquise, que vous importe de me perdre, dès que vous épousez le comte ?

LA MARQUISE.

Tenez, chevalier, vous verrez qu'il y a encore du malentendu dans cette querelle-là : ne précipitez rien, je ne veux point que vous partiez ; j'aime mieux avoir tort.

LE CHEVALIER.

Non, marquise, c'en est fait ; il ne m'est plus possible de rester : mon cœur ne serait plus content du vôtre.

LA MARQUISE, *avec douleur.*

Je crois que vous vous trompez.

LE CHEVALIER.

Si vous saviez combien je vous dis vrai ! combien nos sentiments sont différents !

LA MARQUISE.

Pourquoi différents? Il faudrait donner un peu plus d'étendue à ce que vous dites là, chevalier ; je ne vous entends pas bien.

LE CHEVALIER.

Ce n'est qu'un seul mot qui m'arrête.

LA MARQUISE, *avec un peu d'embarras.*

Je ne puis le deviner, si vous ne me le dites.

LE CHEVALIER.

Tantôt, je m'étais expliqué dans un billet que je vous avais écrit.

LA MARQUISE.

A propos de ce billet vous me faites ressouvenir que l'on m'en a apporté un quand vous êtes venu.

LE CHEVALIER, *intrigué.*

Et de qui est-il, madame?

LA MARQUISE.

Je vous le dirai.

(*Elle lit haut, mais de manière à ne pas être entendue du chevalier.*)

« Je devais, madame, regretter Angélique toute ma vie ; cependant, le croiriez-vous? je pars aussi pénétré d'amour pour vous que je le fus jamais pour elle. »

LE CHEVALIER.

Ce que vous lisez là, madame, me regarde-t-il ?

LA MARQUISE.

Tenez, chevalier ; n'est-ce pas là le mot qui vous arrête ?

LE CHEVALIER.

C'est mon billet ! Ah ! marquise, que voulez-vous que je devienne ?

LA MARQUISE.

Je rougis, chevalier ; c'est vous répondre.

LE CHEVALIER, *lui baisant la main.*

Mon amour pour vous durera autant que ma vie.

LA MARQUISE.

Je ne vous le pardonne qu'à cette condition-là.

SCÈNE XVI

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE COMTE.

Que vois-je, monsieur le chevalier ? voilà de grands transports !

LE CHEVALIER.

Il est vrai, monsieur le comte. Quand vous me disiez que j'aimais madame, vous connaissiez mieux mon cœur que moi ; mais j'étais dans la bonne foi, et je suis sûr de vous paraître excusable.

LE COMTE.

Et vous, madame ?

LA MARQUISE.

Je ne croyais pas l'amitié si dangereuse.

LE COMTE.

Ah ciel ! (*Il sort.*)

SCÈNE XVII

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LISETTE, LUBIN.

Madame, il y a là-bas un notaire que le comte a amené.

LE CHEVALIER.

Le retiendrons-nous, madame ?

LA MARQUISE.

Faites ; je ne me mêle plus de rien.

LISETTE, *au chevalier.*

Ah ! je commence à comprendre : le comte s'en va, le notaire reste, et vous vous mariez.

LUBIN.

Et nous aussi ; et il faudra que votre contrat fasse la fondation du nôtre. N'est-ce pas, Lisette ? Allons, de la joie.

FIN DE LA SECONDE SURPRISE DE L'AMOUR.



LE LEGS.

LE MARQUIS

On prétend aussi que vous ne m'aimez point, cela me chicane

Scène XIII

LE LEGS

COMÉDIE EN UN ACTE

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 11 JUIN 1736.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE.
LE MARQUIS.
HORTENSE.
LE CHEVALIER.
LISETTE, suivante de la comtesse.
LÉPINE, valet de chambre du marquis.

SCÈNE I

LE CHEVALIER, HORTENSE.

LE CHEVALIER.

La démarche que vous allez faire auprès du marquis m'alarme.

HORTENSE.

Je ne risque rien, vous dis-je. Raisonnons. Défunt son parent et le mien lui laisse six cent mille francs; à charge, il est vrai, de m'épouser, ou de m'en donner deux cent mille; cela est à son choix : mais le marquis ne sent rien pour moi. Je suis sûre qu'il a de l'inclination pour la comtesse. D'ailleurs, il est déjà assez riche par lui-même. Voilà encore une succession de six cent mille francs qui lui vient à laquelle il ne s'attendait pas. Et vous croyez que, plutôt que d'en distraire deux cent mille, il aimera mieux m'épouser, moi qui lui suis indifférente, pendant qu'il a de l'amour pour la comtesse, qui peut-être ne le hait pas, et qui a plus de bien que moi? Il n'y a pas d'apparence.

LE CHEVALIER.

Mais à quoi jugez-vous que la comtesse ne le hait pas?

HORTENSE.

A mille petites remarques que je fais tous les jours; et je n'en suis pas surprise. Du caractère dont elle est, celui du marquis doit être de son goût. La comtesse est une femme brusque, qui aime à primer, à gouverner, à être la maîtresse. Le marquis est un homme doux, paisible, aisé à conduire; et voilà ce qu'il faut à la comtesse. Aussi ne parle-t-elle de lui qu'avec éloge. Son air de naïveté lui plaît : c'est, dit-elle, le meilleur homme, le plus complaisant, le plus sociable. D'ailleurs, le marquis est d'un âge qui lui convient : elle n'est plus de cette grande jeunesse; il a trente-cinq ou quarante ans; et je vois bien qu'elle serait charmée de vivre avec lui.

LE CHEVALIER.

J'ai peur que l'événement ne vous trompe. Ce n'est pas un petit objet que deux cent mille francs, qu'il faudra qu'on vous donne, si l'on ne vous épouse pas; et puis, quand le marquis et la comtesse s'aimeraient, de l'humeur dont ils sont tous deux, ils auront bien de la peine à se le dire.

HORTENSE.

Oh! moyennant l'embarras où je vais jeter le marquis, il faudra bien qu'il parle; et je veux savoir à quoi m'en tenir. Depuis le temps que nous sommes à cette campagne, chez la comtesse, il ne me dit rien. Il y a six semaines qu'il se tait; je veux qu'il s'explique. Je ne perdrai pas le legs qui me revient, si je n'épouse point le marquis.

LE CHEVALIER.

Mais s'il accepte votre main?

HORTENSE.

Eh non, vous dis-je. Laissez-moi faire. Je crois qu'il espère que ce sera moi qui le refuserai. Peut-être même feindra-t-il de consentir à notre union; mais que cela ne vous épouvante pas. Vous n'êtes point assez riche pour m'épouser avec deux cent mille francs de moins, je suis bien aise de vous les apporter en mariage. Je suis persuadée que la comtesse et le marquis ne se haïssent pas. Voyons ce que me diront là-dessus Lépine et Lisette, qui vont venir me parler. L'un est un Gascon froid, mais adroit; Lisette a de l'esprit. Je sais qu'ils ont tous deux la confiance de leurs maîtres;

je les intéresserai à m'instruire, et tout ira bien. Les voilà qui viennent. Retirez-vous.

SCÈNE II

LISETTE, LÉPINE, HORTENSE.

HORTENSE.

Venez, Lisette, approchez.

LISETTE.

Que souhaitez-vous de nous, madame?

HORTENSE.

Rien que vous ne puissiez me dire sans blesser la fidélité que vous devez, vous au marquis, et vous à la comtesse.

LISETTE.

Tant mieux, madame.

LÉPINE.

Ce début encourage. Nos services vous sont acquis.

HORTENSE *tire quelque argent de sa poche.*

Tenez, Lisette, tout service mérite récompense.

LISETTE, *refusant d'abord.*

Au moins, madame, faudrait-il savoir auparavant de quoi il s'agit.

HORTENSE.

Prenez, je vous le donne, quoi qu'il arrive. Voilà pour vous, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Madame, je serais volontiers de l'avis de mademoiselle; mais je prends. Le respect défend que je raisonne.

HORTENSE.

Je ne prétends vous engager en rien, et voici de quoi il est question. Le marquis, votre maître, vous estime, Lépine?

LÉPINE, *froidement.*

Extrêmement, madame : il me connaît.

HORTENSE.

Je remarque qu'il vous confie aisément ce qu'il pense.

LÉPINE.

Oui, madame, de toutes ses pensées incontinent j'en ai copie : il n'en sait pas le compte mieux que moi.

HORTENSE.

Vous, Lisette, vous êtes sur le même ton avec la comtesse?

LISETTE.

J'ai cet honneur-là, madame.

HORTENSE.

Dites-moi, Lépine, je me figure que le marquis aime la comtesse : me trompé-je? Il n'y a point d'inconvénient à me dire ce qui en est.

LÉPINE.

Je n'affirme rien ; mais patience : nous devons ce soir nous entretenir là-dessus.

HORTENSE.

Eh! soupçonnez-vous qu'il l'aime?

LÉPINE.

Des soupçons, j'en ai de violents. Je m'en éclaircirai bientôt.

HORTENSE.

Et vous, Lisette, quel est votre sentiment sur la comtesse?

LISETTE.

Qu'elle ne songe point du tout au marquis, madame.

LÉPINE.

Je diffère avec vous de pensée.

HORTENSE.

Je crois aussi qu'ils s'aiment. Et supposons que je ne me trompe pas, du caractère dont ils sont, ils auront de la peine à s'en parler. Vous, Lépine, voudriez-vous exciter le marquis à le déclarer à la comtesse? et vous, Lisette, disposer la comtesse à se l'entendre dire? Ce sera une industrie fort innocente.

LÉPINE.

Et même louable.

LISETTE, *rendant l'argent.*

Madame, permettez que je vous rende votre argent.

HORTENSE.

Gardez. D'où vient?

LISETTE.

C'est qu'il me semble que voilà précisément le service que vous exigez de moi, et c'est précisément celui que je ne puis vous rendre. Ma maîtresse est veuve, elle est tranquille, son état est

heureux; ce serait dommage de l'en tirer : je prie le ciel qu'elle y reste.

LÉPINE, *froidement.*

Quant à moi, je garde mon lot; rien ne m'oblige à restitution. J'ai la volonté de vous être utile. Monsieur le marquis vit dans le célibat; mais le mariage, il est bon, très-bon; il a ses peines, chaque état a les siennes; quelquefois le mien me pèse : le tout est égal. Oui, je vous servirai, madame, je vous servirai; je n'y vois point de mal. On s'est marié de tout temps, on se mariera toujours : on n'a que cette honnête ressource quand on aime.

HORTENSE.

Vous me surprenez, Lisette, d'autant plus que je m'imaginais que vous pouviez vous aimer tous deux.

LISETTE.

C'est de quoi il n'est pas question de ma part.

LÉPINE.

De la mienne, j'en suis demeuré à l'estime. Néanmoins mademoiselle est aimable; mais j'ai passé mon chemin sans y prendre garde.

LISETTE.

J'espère que vous passerez toujours de même.

HORTENSE.

Voilà ce que j'avais à vous dire. Adieu, Lisette : vous ferez ce qu'il vous plaira; je ne vous demande que le secret. J'accepte vos services, Lépine.

SCÈNE III

LÉPINE, LISETTE.

LISETTE.

Nous n'avons rien à nous dire, mons de Lépine. J'ai affaire, et je vous laisse.

LÉPINE.

Doucement, mademoiselle, retardez d'un moment; je trouve à propos de vous informer d'un petit accident qui m'arrive.

LISETTE.

Voyons!

LÉPINE.

D'homme d'honneur, je n'avais pas envisagé vos grâces; je ne connaissais pas votre mine.

LISETTE.

Qu'importe? Je vous en offre autant : c'est tout au plus si je connais actuellement la vôtre.

LÉPINE.

Cette dame se figurait que nous nous aimions.

LISETTE.

Eh bien! elle se figurait mal.

LÉPINE.

Attendez; voici l'accident. Son discours a fait que mes yeux se sont arrêtés dessus vous plus attentivement que de coutume.

LISETTE.

Vos yeux ont pris bien de la peine.

LÉPINE.

Et vous êtes jolie, sandis! oh! très-jolie.

LISETTE.

Ma foi! monsieur de Lépine. vous êtes très-galant, oh! très-galant.

LÉPINE.

A mon exemple, envisagez-moi, je vous prie; faites-en l'épreuve.

LISETTE.

Oui-da. Tenez, je vous regarde.

LÉPINE.

Eh donc! Est-ce là ce Lépine que vous connaissiez? N'y voyez-vous rien de nouveau? Que vous dit le cœur?

LISETTE.

Pas le mot. Il n'y a rien là pour lui.

LÉPINE.

Quelquefois pourtant nombre de gens ont estimé que j'étais un garçon assez revenant; mais nous y retournerons, c'est partie à remettre. Ecoutez le restant. Il est certain que mon maître distingue tendrement votre maîtresse. Aujourd'hui même il m'a confié qu'il méditait de vous communiquer ses sentiments.

LISETTE.

Comme il lui plaira. La réponse que j'aurai l'honneur de lui communiquer sera courte.

LÉPINE.

Remarquons d'abondance que la comtesse se

plaît avec mon maître, qu'elle a l'âme joyeuse en le voyant. Vous me direz que nos gens sont d'étranges personnes, et je vous l'accorde. Le marquis, homme tout simple, peu hasardeux dans le discours, n'osera jamais aventurer la déclaration; et les déclarations, la comtesse les épouvante. Dans cette conjecture, j'opine que nous encouragions ces deux personnages. Qu'en sera-t-il? Qu'ils s'aimeront bonnement en toute simplesse, et qu'ils s'épouseront de même. Qu'en arrivera-t-il? Qu'en me voyant votre camarade, vous me rendrez votre mari, par la douce habitude de me voir. Eh donc! Parlez, êtes-vous d'accord?

LISETTE.

Non.

LÉPINE.

Mademoiselle, est-ce mon amour qui vous déplaît?

LISETTE.

Oui.

LÉPINE.

En peu de mots vous dites beaucoup; mais considérez l'occurrence. Je vous prédis que nos maîtres se marieront : que la commodité vous tente.

LISETTE.

Je vous prédis qu'ils ne se marieront point. Je ne veux pas, moi. Ma maîtresse, comme vous dites fort habilement, tient l'amour au-dessous d'elle; et j'aurai soin de l'entretenir dans cette humeur, attendu qu'il n'est pas de mon petit intérêt qu'elle se marie. Ma condition n'en serait pas si bonne, entendez-vous? Il n'y a pas d'apparence que la comtesse y gagne, et moi j'y perdrais beaucoup. J'ai fait un petit calcul là-dessus, au moyen duquel je trouve que tous vos arrangements me dérangent, et ne me valent rien. Ainsi, croyez-moi, quelque jolie que je sois, continuez de n'en rien voir; laissez là la découverte que vous avez faite de mes grâces, et passez toujours sans y prendre garde.

LEPINE, *froidement*.

Je les ai vues, mademoiselle; j'en suis frappé, et n'ai de remède que votre cœur.

LISETTE.

Tenez-vous donc pour incurable.

LÉPINE.

Me donnez-vous votre dernier mot?

LISETTE

Je n'y changerai pas une syllabe.

(*Elle veut s'en aller.*)

LÉPINE, *l'arrêtant.*

Permettez que je reparte. Vous calculez; moi de même. Selon vous, il ne faut pas que nos gens se marient : il faut qu'ils s'épousent, selon moi; je le prétends.

LISETTE.

Mauvaise gasconnade.

LÉPINE.

Patience. Je vous aime, et vous me refusez le réciproque. Je calcule qu'il me fait besoin, et je l'aurai, sandis!

LISETTE.

Vous ne l'aurez pas, sandis!

LÉPINE.

J'ai tout dit. Laissez parler mon maître, qui nous arrive.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, LÉPINE, LISETTE.

LE MARQUIS.

Ah! vous voici, Lisette? Je suis bien aise de vous trouver.

LISETTE.

Je vous suis obligée, monsieur; mais je m'en allais.

LE MARQUIS.

Vous vous en alliez? J'avais pourtant quelque chose à vous dire. Êtes-vous un peu de nos amis?

LÉPINE.

Petitement.

LISETTE.

J'ai beaucoup d'estime et de respect pour monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Tout de bon? Vous me faites plaisir, Lisette. Je fais beaucoup de cas de vous aussi. Vous me paraissez une très-bonne fille, et vous êtes à une maîtresse qui a bien du mérite.

LISETTE.

Il y a longtemps que je le sais, monsieur.

LE MARQUIS.

Ne vous parle-t-elle jamais de moi? Que vous en dit-elle?

LISETTE.

Oh! rien.

LE MARQUIS.

C'est qu'entre nous il n'y a pas de femme que j'aime tant qu'elle.

LISETTE.

Qu'appelez-vous aimer, monsieur le marquis? Est-ce de l'amour que vous entendez?

LE MARQUIS.

Eh! mais, oui! de l'amour, de l'inclination; comme tu voudras; le nom n'y fait rien : je l'aime mieux qu'une autre; voilà tout.

LISETTE.

Cela se peut.

LE MARQUIS.

Mais elle n'en sait rien; je n'ai pas osé le lui apprendre. Je n'ai pas trop le talent de parler d'amour.

LISETTE.

C'est ce qu'il me semble.

LE MARQUIS.

Oui, cela m'embarrasse; et, comme ta maîtresse est une femme fort raisonnable, j'ai peur qu'elle ne se moque de moi, et je ne saurais que lui dire : de sorte que j'ai rêvé qu'il serait bon que tu la prévinsses en ma faveur.

LISETTE.

Je vous demande pardon, monsieur; mais il fallait rêver tout le contraire. Je ne puis rien pour vous, en vérité.

LE MARQUIS.

Eh! d'où vient? Je t'aurai grande obligation. Je payerai bien tes peines; (*montrant Lépine*) et si ce garçon-là te convenait, je vous ferais un fort bon parti à tous les deux.

LÉPINE, *froidement, et sans regarder Lisette.*

Derechef recueillez-vous là-dessus, mademoiselle.

LISETTE.

Il n'y a pas moyen, monsieur le marquis. Si je parlais de vos sentiments à ma maîtresse, vous avez

beau dire que le nom n'y fait rien, je me brouillerais avec elle; je vous y brouillerais vous-même. Ne la connaissez-vous pas ?

LE MARQUIS.

Tu crois donc qu'il n'y a rien à faire?

LISETTE.

Absolument rien.

LE MARQUIS.

Tant pis! cela me chagrine. Elle me fait tant d'amitié, cette femme! Allons, il ne faut donc plus y penser.

LÉPINE, *froidement.*

Monsieur, ne vous déconfortez pas du récit de mademoiselle; n'en tenez compte, elle vous triche. Retirons-nous. Venez me consulter à l'écart; je serai plus consolant. Partons.

LE MARQUIS.

Viens. Voyons ce que tu as à me dire. Adieu, Lisette : ne me nuis pas, voilà tout ce que j'exige.

SCÈNE V

LÉPINE, LISETTE.

LÉPINE.

N'exigez rien. Ne gênons point mademoiselle. Soyons galamment ennemis déclarés; faisons-nous du mal en toute franchise. Adieu, gentille personne, je ne vous chéris ni plus ni moins : gardez-moi votre cœur; c'est un dépôt que je vous laisse.

LISETTE.

Adieu, mon pauvre Lépine; vous êtes peut-être de tous les fous de la Garonne le plus effronté, mais aussi le plus divertissant.

SCÈNE VI

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

Voici ma maîtresse. De l'humeur dont elle est, je crois que cet amour-ci ne la divertira guère. Gare que le marquis ne soit bientôt congédié!

LA COMTESSE, *tenant une lettre.*

Tenez, Lisette; dites qu'on porte cette lettre à la poste. En voilà dix que j'écris depuis trois semaines. La sotte chose qu'un procès! que j'en suis

lasse! Je ne m'étonne pas s'il y a tant de femmes qui se remarient.

LISETTE, *riant.*

Bon, votre procès! une affaire de dix mille francs! Voilà quelque chose de bien considérable pour vous. Avez-vous envie de vous remarier? J'ai votre affaire.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est qu'envie de me remarier? Pourquoi me dites-vous cela?

LISETTE.

Ne vous fâchez pas; je ne veux que vous divertir.

LA COMTESSE.

Ce pourrait être quelqu'un de Paris qui vous aurait fait une confidence. En tous cas, ne me le nommez pas.

LISETTE.

Oh! il faut pourtant que vous connaissiez celui dont je parle.

LA COMTESSE.

Brisons là-dessus. Je rêve à autre chose : le marquis n'a ici qu'un valet de chambre, dont il a peut-être besoin; et je voulais lui demander s'il n'a pas quelque paquet à mettre à la poste, on le porterait avec le mien. Où est-il le marquis? l'as-tu vu ce matin?

LISETTE.

Oh! oui. Malepeste! il a ses raisons pour être éveillé de bonne heure. Revenons au mari que j'ai à vous donner, celui qui brûle pour vous, et que vous avez enflammé de passion.

LA COMTESSE.

Qui est ce benêt-là?

LISETTE.

Vous le devinez.

LA COMTESSE.

Celui qui brûle est un sot. Je ne veux rien savoir de Paris.

LISETTE.

Ce n'est point de Paris. Votre conquête est dans le château. Vous l'appelez benêt; moi, je vais le flatter : c'est un soupirant qui a l'air fort simple, un air bon homme. Y êtes-vous?

LA COMTESSE.

Nullement. Qui est-ce qui ressemble à cela ici?

LISETTE.

Eh ! le marquis.

LA COMTESSE.

Celui qui est avec nous?

LISETTE.

Lui-même.

LA COMTESSE.

Je n'avais garde d'y être. Où as-tu pris son air simple et de bon homme? Dis donc un air franc et ouvert, à la bonne heure; il sera reconnaissable.

LISETTE.

Ma foi, madame, je vous le rends, comme je le vois.

LA COMTESSE.

Tu le vois très-mal, on ne ne peut pas plus mal; en mille ans, on ne le devinerait pas à ce portrait-là. Mais de qui tiens-tu ce que tu me contes de son amour?

LISETTE.

De lui, qui me l'a dit; rien que cela. N'en riez-vous pas? Ne faites pas semblant de le savoir. Au reste, il n'y a qu'à vous en défaire tout doucement.

LA COMTESSE.

Hélas! je ne lui en veux point de mal : c'est un fort honnête homme, qui a d'excellentes qualités; et j'aime encore mieux que ce soit lui qu'un autre. Mais ne te trompes-tu pas aussi? Il ne t'aura peut-être parlé que d'estime; il en a beaucoup pour moi, beaucoup; il me l'a marqué en mille occasions d'une manière fort obligeante.

LISETTE.

Non, madame; c'est de l'amour qui regarde vos appas; il en a prononcé le mot sans bredouiller comme à l'ordinaire. C'est de la flamme. Il languit, il soupire.

LA COMTESSE.

Est-il possible? Sur ce pied-là, je le plains; car ce n'est pas un étourdi : il faut qu'il le sente, puisqu'il le dit; et ce n'est pas de ces gens-là que je me moque : jamais leur amour n'est ridicule. Mais il n'osera m'en parler, n'est-ce pas?

LISETTE.

Oh ! ne craignez rien, j'y ai mis bon ordre : il ne s'y jouera pas. Je lui ai ôté toute espérance : n'ai-je pas bien fait ?

LA COMTESSE.

Mais... oui, sans doute, oui ; pourvu que vous ne l'ayez pas brusqué, pourtant : il fallait y prendre garde ; c'est un ami que je veux conserver. Et vous avez quelquefois le ton dur et revêche, Lisette ; il valait mieux le laisser dire.

LISETTE.

Point du tout : il voulait que je vous parlasse en sa faveur.

LA COMTESSE.

Ce pauvre homme !

LISETTE.

Et je lui ai répondu que je ne pouvais pas m'en mêler ; que je me brouillerais avec vous si je vous en parlais ; que vous me donneriez mon congé, que vous lui donneriez le sien.

LA COMTESSE.

Le sien ? Quelle grossièreté ! Ah ! que c'est mal parler ! Son congé ! Et même est-ce que je vous aurais donné le vôtre ? vous savez bien que non. D'où vient mentir, Lisette ? C'est un ennemi que vous m'allez faire d'un des hommes du monde que je considère le plus, et qui le mérite le mieux. Quel sot langage de domestique ! Eh ! il était si simple de vous en tenir à lui dire : Monsieur, je ne saurais ; ce ne sont pas là mes affaires ; parlez-en vous-même. Et je voudrais qu'il osât m'en parler, pour raccommoder un peu votre malhonnêteté. Son congé ! il va se croire insulté.

LISETTE.

Eh ! non, madame : il était impossible de vous en débarrasser à moins de frais. Faut-il que vous l'aimiez, de peur de le fâcher ? Voulez-vous être sa femme par politesse, lui qui doit épouser Hortense ? Je ne lui ai rien dit de trop ; et vous en voilà quitte. Mais je l'aperçois qui vient en rêvant. Évitez-le, vous avez le temps.

LA COMTESSE.

L'éviter ? lui qui me voit ? Ah ! je m'en garderai bien. Après les discours que vous lui avez tenus, il croirait que je les ai dictés. Non, non, je ne

changerai rien à ma façon de vivre avec lui. Allez porter ma lettre.

LISETTE, *à part.*

Hum! il y a quelque chose. (*haut.*) Madame, je suis d'avis de rester auprès de vous; cela m'arrive souvent, et vous en serez plus à l'abri d'une déclaration.

LA COMTESSE.

Belle finesse! Quand je lui échapperais aujourd'hui, ne me trouvera-t-il pas demain? Il faudrait donc vous avoir toujours à mes côtés? Non, non; partez. S'il me parle, je sais répondre.

LISETTE, *à part.*

Ma foi! cette femme-là ne va pas droit avec moi.

SCÈNE VII

LA COMTESSE.

Elle avait la fureur de rester. Les domestiques sont haïssables : il n'y a pas jusqu'à leur zèle qui ne vous désoblige. C'est toujours de travers qu'ils vous servent.

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, LÉPINE.

LÉPINE.

Madame, monsieur le marquis vous a vue de loin avec Lisette. Il demande s'il n'y a point de mal qu'il approche : il a désir de vous consulter; mais il se fait le scrupule de vous être importun.

LA COMTESSE.

Lui, importun! Il ne saurait l'être. Dites-lui que je l'attends, Lépine; qu'il vienne.

LÉPINE.

Je vais le réjouir de la nouvelle. Vous l'allez voir dans la minute. (*appelant le marquis.*) Monsieur, venez prendre audience; madame l'accorde.

SCÈNE IX

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Eh! d'où vient donc la cérémonie que vous faites, marquis? Vous n'y songez pas.

LE MARQUIS.

Madame, vous avez bien de la bonté : c'est que j'ai bien des choses à vous dire.

LA COMTESSE.

Effectivement, vous me paraissez rêveur, inquiet.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai l'esprit en peine : j'ai besoin de conseil, j'ai besoin de grâces; et le tout de votre part.

LA COMTESSE.

Tant mieux! Vous avez encore moins besoin de tout cela, que je n'ai envie de vous être bonne à quelque chose.

LE MARQUIS.

Oh! bonne? Il ne tient qu'à vous de m'être excellente, si vous voulez.

LA COMTESSE.

Comment, si je le veux? Manquez-vous de confiance? Ah! je vous prie, ne me ménagez point : vous pouvez tout sur moi, marquis; je suis bien aise de vous le dire.

LE MARQUIS.

Cette assurance m'est bien agréable, et je serais tenté d'en abuser.

LA COMTESSE.

J'ai grand'peur que vous ne résistiez à la tentation. Vous ne comptez pas assez sur vos amis; car vous êtes trop réservé avec eux.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai beaucoup de timidité.

LA COMTESSE.

Beaucoup; cela est vrai.

LE MARQUIS.

Vous savez dans quelle situation je suis avec Hortense; que je dois l'épouser, ou lui donner deux cent mille francs.

LA COMTESSE.

Oui; et je me suis aperçue que vous n'aviez pas grand goût pour elle.

LE MARQUIS.

Oh! on ne peut pas moins. Je ne l'aime point du tout.

LA COMTESSE.

Je n'en suis pas surprise. Son caractère est si différent du vôtre! Elle a quelque chose de trop arrangé pour vous.

LE MARQUIS.

Vous y êtes. Elle songe trop à ses grâces. Il faudrait toujours l'entretenir de compliments; et moi ce n'est pas là mon fort. La coquetterie me gêne; elle me rend muet.

LA COMTESSE.

Ah! ah! je conviens qu'elle en a un peu; mais presque toutes les femmes sont de même. Vous ne trouverez que cela partout, marquis.

LE MARQUIS.

Hors chez vous. Quelle différence, par exemple! Vous plaisez sans y songer; ce n'est pas votre faute. Vous ne savez pas seulement que vous êtes aimable; mais d'autres le savent pour vous.

LA COMTESSE.

Moi, marquis! je pense qu'à cet égard-là les autres songent aussi peu à moi que j'y songe moi-même.

LE MARQUIS.

Oh! j'en connais qui ne vous disent pas tout ce qu'ils songent.

LA COMTESSE.

Eh! qui sont-ils, marquis? Quelques amis comme vous, sans doute.

LE MARQUIS.

Bon, des amis! Voilà bien de quoi : vous n'en aurez encore de longtemps.

LA COMTESSE.

Je vous suis obligée du petit compliment que vous me faites en passant.

LE MARQUIS.

Point du tout. Je le dis exprès.

LA COMTESSE, *riant.*

Comment! Vous qui ne voulez pas que j'aie encore des amis, est-ce que vous n'êtes pas le mien?

LE MARQUIS.

Vous m'excuserez : mais quand je serais autre chose, il n'y aurait rien de surprenant.

LA COMTESSE.

Eh bien! je ne laisserais pas que d'en être surprise.

LE MARQUIS.

Et encore plus fâchée.

LA COMTESSE.

En vérité, surprise. Je veux pourtant croire que je suis aimable, puisque vous le dites.

LE MARQUIS.

Oh, charmante! Et je serais bienheureux si Hortense vous ressemblait; je l'épouserais d'un grand cœur : et j'ai bien de la peine à m'y résoudre.

LA COMTESSE.

Je le crois; et ce serait encore pis, si vous aviez de l'inclination pour une autre.

LE MARQUIS.

Eh bien! c'est que justement le pis s'y trouve.

LA COMTESSE, *par exclamation.*

Oui! vous aimez ailleurs?

LE MARQUIS.

De toute mon âme.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Je m'en suis doutée, marquis.

LE MARQUIS.

Et vous êtes-vous doutée de la personne?

LA COMTESSE.

Non; mais vous me la direz.

LE MARQUIS.

Vous me feriez grand plaisir de la deviner.

LA COMTESSE.

Et pourquoi m'en donneriez-vous la peine puisque vous voilà?

LE MARQUIS.

C'est que vous ne connaissez qu'elle; c'est la plus aimable femme, la plus franche. Vous parlez de gens sans façon; il n'y a personne comme elle; plus je la vois, plus je l'admire.

LA COMTESSE.

Épousez-la, marquis, épousez-la, et laissez là Hortense : il n'y a point à hésiter; vous n'avez point d'autre parti à prendre.

LE MARQUIS.

Oui; mais je songe à une chose : n'y aurait-il pas moyen de me sauver les deux cent mille francs? Je vous parle à cœur ouvert.

LA COMTESSE.

Regardez-moi dans cette occasion-ci comme un autre vous-même.

LE MARQUIS.

Ah! que c'est bien dit, un autre moi-même!

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît en vous, c'est votre franchise, qui est une qualité admirable. Revenons. Comment vous sauver ces deux cent mille francs?

LE MARQUIS.

C'est qu'Hortense aime le chevalier. Mais, à propos, c'est votre parent.

LA COMTESSE.

Oh! parent de loin.

LE MARQUIS.

Or, de cet amour qu'elle a pour lui, je conclus qu'elle ne se soucie pas de moi. Je n'ai donc qu'à faire semblant de vouloir l'épouser : elle me refusera, et je ne lui devrai plus rien; son refus me servira de quittance.

LA COMTESSE.

Oui-da, vous pouvez la tenter. Ce n'est pas qu'il n'y ait du risque; elle a du discernement, marquis. Vous supposez qu'elle vous refusera; je n'en sais rien : vous n'êtes pas un homme à dédaigner.

LE MARQUIS.

Est-il vrai?

LA COMTESSE.

C'est mon sentiment.

LE MARQUIS.

Vous me flattez, vous encouragez ma franchise.

LA COMTESSE.

Vous encouragez ma franchise! Eh! mais en êtes-vous encore là? Mettez-vous donc dans l'esprit que je ne demande qu'à vous obliger. Entendez-vous? Et que cela soit dit pour toujours.

LE MARQUIS.

Vous me ravissez d'espérance.

LA COMTESSE.

Allons par ordre. Si Hortense allait vous prendre au mot?

LE MARQUIS.

J'espère que non. En tout cas, je lui payerais la somme, pourvu qu'auparavant la personne qui a pris mon cœur ait la bonté de me dire qu'elle veut bien de moi.

LA COMTESSE.

Hélas! elle serait donc bien difficile? Mais, marquis, est-ce qu'elle ne sait pas que vous l'aimez?

LE MARQUIS.

Non, vraiment; je n'ai pas osé le lui dire.

LA COMTESSE.

Et le tout par timidité? Oh! en vérité, c'est la pousser trop loin; et, tout amie des bienséances que je suis, je ne vous approuve pas : ce n'est pas se rendre justice.

LE MARQUIS.

Elle est si sensée, que j'ai peur d'elle. Vous me conseillez donc de lui en parler?

LA COMTESSE.

Et cela devrait être fait. Peut-être vous attend-elle. Vous dites qu'elle est sensée : que craignez-vous? Il est louable de penser modestement sur soi; mais, avec de la modestie, on parle, on se propose. Parlez, marquis, parlez; tout ira bien.

LE MARQUIS.

Hélas! si vous saviez qui c'est, vous ne m'exhorteriez pas tant. Que vous êtes heureuse de n'aimer rien, et de mépriser l'amour!

LA COMTESSE.

Moi, mépriser ce qu'il y a au monde de plus naturel! cela ne serait pas raisonnable. Ce n'est pas l'amour, ce sont les amants, tels qu'ils sont la plupart, que je méprise, et non pas le sentiment qui fait qu'on aime, qui n'a rien en soi que de fort honnête et de fort involontaire : c'est le plus doux sentiment de la vie; comment le haïrais-je? Non, certes; et il y a tel homme à qui je pardonnerais de m'aimer, s'il me l'avouait avec cette simplicité de caractère, tenez, que je louais tout à l'heure en vous.

LE MARQUIS.

En effet, quand on le dit naïvement comme on le sent...

LA COMTESSE.

Il n'y a point de mal alors. On a toujours bonne grâce; voilà ce que je pense. Je ne suis pas une âme sauvage.

LE MARQUIS.

Ce serait bien dommage. Vous avez la plus belle santé.

LA COMTESSE, *à part*.

Il est bien question de ma santé! (*haut*.) C'est l'air de la campagne.

LE MARQUIS.

L'air de la ville vous fait de même : l'œil le plus vif, le teint le plus frais...

LA COMTESSE.

Je me porte assez bien. Mais savez-vous bien que vous me dites des douceurs sans y penser?

LE MARQUIS.

Pourquoi, sans y penser? Moi, j'y pense.

LA COMTESSE.

Gardez-les pour la personne que vous aimez.

LE MARQUIS.

Eh! si c'était vous? il n'y aurait que faire de les garder.

LA COMTESSE.

Comment! si c'était moi? Est-ce de moi qu'il s'agit? Est-ce une déclaration d'amour que vous me faites?

LE MARQUIS.

Oh! point du tout. Quand ce serait vous, il n'est pas nécessaire de se fâcher. Ne dirait-on pas que tout est perdu? Calmez-vous. Prenez que je n'aie rien dit.

LA COMTESSE.

La belle chute! Vous êtes bien singulier.

LE MARQUIS.

Et vous, de bien mauvaise humeur. Ah! tout à l'heure, à votre avis, on avait si bonne grâce à dire naïvement qu'on aime. Voyez comme cela reussit. Me voilà bien avancé!

LA COMTESSE.

Ne le voilà-t-il pas bien reculé? A qui en avez-vous? Je vous demande à qui vous parlez?

LE MARQUIS.

A personne, madame, à personne. Je ne dirai plus mot. Êtes-vous contente? Si vous vous mettez en colère contre tous ceux qui me ressemblent, vous en querellerez bien d'autres.

LA COMTESSE, *à part.*

Quel original! (*haut.*) Eh! qui est-ce qui vous querelle?

LE MARQUIS.

Ah! la manière dont vous me refusez n'est pas douce.

LA COMTESSE.

Allez, vous rêvez.

LE MARQUIS.

Courage! Avec la qualité d'original, dont vous venez de m'honorer tout bas, il ne me manquait plus que celle de rêveur. Au surplus, je ne m'en plains pas. Je ne vous conviens point, qu'y faire? Il n'y a plus qu'à me taire, et je me tairai. Adieu, comtesse; n'en soyons pas moins bons amis; et du moins ayez la bonté de m'aider à me tirer d'affaire avec Hortense.

(*Il s'en va.*)

LA COMTESSE.

Quel homme! Celui-ci ne m'ennuiera pas du récit de mes rigueurs. J'aime les gens simples et unis; mais, en vérité, celui-là l'est trop.

SCÈNE X

HORTENSE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

HORTENSE, *arrêtant le marquis, prêt à sortir.*

Monsieur le marquis, je vous prie, ne vous en allez pas; nous avons à nous parler, et madame peut être présente.

LE MARQUIS.

Comme vous voudrez, madame.

HORTENSE.

Vous savez ce dont il s'agit?

LE MARQUIS.

Non, je ne sais pas ce que c'est; je ne m'en souviens plus.

HORTENSE.

Vous me surprenez. Je me flattais que vous seriez le premier à rompre le silence. Il est humiliant pour moi d'être obligée de vous prévenir. Avez-vous oublié qu'il y a un testament qui nous regarde?

LE MARQUIS.

Oh! oui, je me souviens du testament.

HORTENSE.

Et qui dispose de ma main en votre faveur?

LE MARQUIS.

Oui, madame, oui, il faut que je vous épouse; cela est vrai.

HORTENSE.

Eh bien, monsieur, à quoi vous déterminez-vous? Il est temps de fixer mon état. Je ne vous

cache point que vous avez un rival; c'est le chevalier, qui est parent de madame; que je ne vous préfère pas, mais que je préfère à tout autre, et que j'estime assez pour en faire mon époux, si vous ne devenez pas le mien; c'est ce que je lui ai dit jusqu'ici. Et comme il m'assure avoir des raisons pressantes de savoir aujourd'hui même à quoi s'en tenir, je n'ai pu lui refuser de vous parler. Monsieur, le congédierai-je, ou non? Que voulez-vous que je lui dise? Ma main est à vous, si vous la demandez.

LE MARQUIS.

Vous me faites bien de la grâce; je la prends, madame.

HORTENSE.

Voilà donc qui est arrêté. Nous ne sommes qu'à une lieue de Paris; il est de bonne heure; envoyons chercher un notaire. Voici Lisette; je vais lui dire de nous faire venir Lépine.

SCÈNE XI

LA COMTESSE, HORTENSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

HORTENSE, *allant au-devant du chevalier.*

Il accepte ma main, mais de mauvaise grâce; ce n'est qu'une ruse, ne vous effrayez pas, et ne dites mot. (*haut.*) Lisette, on doit passer ce soir un contrat de mariage entre monsieur le marquis et moi: il veut tout à l'heure faire partir Lépine pour amener son notaire de Paris; ayez la bonté de lui dire qu'il vienne recevoir ses ordres.

LISETTE.

J'y cours, madame.

LA COMTESSE.

Où allez-vous? En fait de mariage, je ne veux ni m'en mêler, ni que mes gens s'en mêlent.

LISETTE.

Moi, ce n'est que pour rendre service. Tenez, je n'ai que faire de sortir, je le vois sur la terrasse. (*elle l'appelle.*) Monsieur de Lépine!

LA COMTESSE, *à part.*

Cette sotte!

SCÈNE XII

LÉPINE, LISETTE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LE CHEVALIER HORTENSE.

LÉPINE.

Qui est-ce qui m'appelle?

LISETTE.

Vite, vite, à cheval. Il s'agit d'un contrat de mariage entre madame et votre maître, et il faut aller à Paris chercher le notaire de monsieur le marquis.

LÉPINE, *au marquis.*

Nous avons une partie de chasse pour tantôt; je me suis arrangé pour courir le lièvre, et non pas le notaire.

LE MARQUIS.

C'est pourtant le dernier qu'on veut.

LÉPINE.

Ce n'est pas la peine que je voyage pour avoir le vôtre; je le compte pour mort. Ne savez-vous pas? La fièvre le travaillait quand nous partîmes, avec le médecin par-dessus.

LISETTE, *d'un air indifférent.*

Il n'y a qu'à prendre celui de madame.

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'à vous taire; car si celui de monsieur est mort, le mien l'est aussi. Il y a quelque temps qu'il me dit qu'il était le sien.

HORTENSE.

Dites-lui qu'il parte, marquis.

LE MARQUIS, *à Hortense.*

Comment voulez-vous que je m'y prenne avec cet opiniâtre? quand je me fâcherais, il n'en sera ni plus ni moins. Il faut donc le chasser. (*à Lépine.*) Retire-toi.

HORTENSE.

On se passera de lui. Allez toujours écrire.

(*Elle feint de se retirer avec le chevalier.*)

SCÈNE XIII

HORTENSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Si je lui offrais cent mille francs? Mais ils ne sont pas prêts; je ne les ai point.

LA COMTESSE.

Je vous les prêterai, moi; je les ai à Paris. Rappelez-les; votre situation me fait de la peine.

LE MARQUIS.

Madame, voulez-vous bien revenir? C'est que j'ai une proposition à vous faire, et qui est tout à fait raisonnable.

HORTENSE.

Une proposition, monsieur le marquis! Vous m'avez donc trompée? Votre amour n'est pas aussi vrai que vous me l'avez dit.

LE MARQUIS.

Que diantre voulez-vous? On prétend aussi que vous ne m'aimez point; cela me chicane. Ainsi, tenez, accommodons-nous plutôt; partageons le différend en deux : il y a deux cent mille francs sur le testament; prenez-en la moitié, quoique vous ne m'aimez pas.

LE CHEVALIER, *à Hortense, à part.*

Je ne crains plus rien.

HORTENSE.

Vous n'y pensez pas, monsieur? Cent mille francs ne peuvent entrer en comparaison avec l'avantage de vous épouser; et vous ne vous évaluez pas ce que vous valez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je ne les vaux pas quand je suis de mauvaise humeur; et je vous annonce que j'y serai toujours.

HORTENSE.

Ma douceur naturelle me rassure.

LE MARQUIS.

Vous ne voulez donc pas? Allons notre chemin, vous serez mariée.

HORTENSE.

Oui, finissons, monsieur; je vous épouserai; il n'y a que cela à dire. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *arrêtant le chevalier.*

Restez, chevalier; parlons un peu de ceci. Y eut-il jamais rien de pareil? Qu'en pensez-vous, vous qui aimez Hortense, vous qu'elle aime? ce mariage ne vous fait-il pas trembler? Moi, qui ne suis pas son amant, il m'effraye.

LE CHEVALIER, *avec un effroi hypocrite.*

C'est une chose affreuse : il n'y a point d'exemple de cela.

LE MARQUIS.

Je ne m'en soucie guère : elle sera ma femme; mais, en revanche, je serai son mari; c'est ce qui me console, et ce sont plus ses affaires que les miennes. Aujourd'hui le contrat, demain la noce, et ce soir confinée dans son appartement; pas plus de façon. Je suis piqué, je ne donnerais pas cela de plus.

LA COMTESSE.

Pour moi, je serais d'avis qu'on les empêchât absolument de s'engager. Hortense peut-elle se sacrifier à un aussi vil intérêt? Vous qui êtes né généreux, chevalier, et qui avez du pouvoir sur elle, retenez-la; faites-lui, par pitié, entendre raison, si ce n'est par amour. Je suis sûre qu'elle ne marchande si vilainement qu'à cause de vous.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il n'y a plus de risque à tenir bon. (*haut.*) Que voulez-vous que j'y fasse, comtesse? Je n'y vois point de remède.

LA COMTESSE.

Comment! que dites-vous? Il faut que j'aie mal entendu, car je vous estime.

LE CHEVALIER.

Je dis que je ne puis rien là dedans, et que c'est précisément ma tendresse qui me défend de la résoudre à ce que vous souhaitez.

LA COMTESSE.

Et par quel trait d'esprit me prouverez-vous la justesse de ce petit raisonnement-là?

LE CHEVALIER.

Je veux qu'elle soit heureuse. Si je l'épouse,

elle ne le serait pas assez avec la fortune que j'ai; la douceur de notre union s'altérerait; je la verrais se repentir de m'avoir épousé, de n'avoir pas épousé monsieur; et c'est à quoi je ne m'exposerai point.

LA COMTESSE.

On ne peut vous répondre qu'en haussant les épaules. Est-ce vous qui me parlez, chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Vous avez donc l'âme mercenaire aussi, mon petit cousin? je ne m'étonne plus de l'inclination que vous avez l'un pour l'autre. Oui, vous êtes digne d'elle; vos cœurs sont parfaitement bien assortis. Ah! l'horrible façon d'aimer!

LE CHEVALIER.

Madame, la vraie tendresse ne raisonne pas autrement que la mienne.

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, ne prononcez pas seulement le mot de tendresse; vous le profanez.

LE CHEVALIER.

Mais...

LA COMTESSE.

Vous me scandalisez, vous dis-je. Vous êtes mon parent malheureusement, mais je ne m'en vanterai point. Ah ciel! moi qui vous estimais! Quelle avarice sordide! quel cœur sans sentiment! Et de pareilles gens disent qu'ils aiment! Ah! le vilain amour! Vous pouvez vous retirer, je n'ai plus rien à vous dire.

LE MARQUIS, *brusquement.*

Ni moi plus rien à entendre, Monsieur, vous avez encore trois heures à entretenir Hortense; après quoi j'espère qu'on ne vous verra plus.

LE CHEVALIER.

Monsieur, le contrat signé, je pars. Pour vous, comtesse, quand vous y penserez bien sérieusement, vous excuserez votre parent, et vous lui rendrez plus de justice.

LA COMTESSE.

Ah! non : voilà qui est fini; je ne saurais le mépriser davantage.

SCÈNE XV

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Eh bien! suis-je assez à plaindre?

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, délivrez-vous d'elle, et donnez-lui les deux cent mille francs.

LE MARQUIS.

Deux cent mille francs plutôt que de l'épouser! Non, parbleu! je n'irai pas m'incommoder jusque-là : je ne pourrais pas les trouver sans me déranger.

LA COMTESSE.

Ne vous ai-je pas dit que j'ai justement la moitié de cette somme-là toute prête? A l'égard du reste. on tâchera de vous le faire.

LE MARQUIS.

Eh! quand on emprunte, ne faut-il pas rendre? Si vous aviez voulu de moi, à la bonne heure; mais, dès qu'il n'y a rien à faire, je retiens la demoiselle; elle serait trop chère à renvoyer.

LA COMTESSE.

Trop chère! Prenez donc garde, vous parlez comme eux. Seriez-vous capable de sentiments si mesquins? Il vaudrait mieux qu'il vous en coûtât tout votre bien que de la retenir, puisque vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Eh! en aimerais-je une autre davantage? A l'exception de vous, toute femme m'est égale; brune, blonde, petite ou grande, tout cela revient au même, puisque je ne vous ai pas, que je ne puis vous avoir, et qu'il n'y a que vous que j'aimais.

LA COMTESSE.

Voyez donc comment vous ferez : car enfin est-ce une nécessité que je vous épouse, à cause de la situation désagréable où vous êtes? En vérité, cela me paraît bien fort, marquis.

LE MARQUIS.

Oh! je ne dis pas que ce soit nécessité; vous me faites plus ridicule que je ne le suis. Je sais bien que vous n'êtes obligée à rien. Ce n'est pas votre faute si je vous aime, et je ne prétends pas

que vous m'aimiez ; je ne vous en parle point non plus.

LA COMTESSE, *impatiente, et d'un ton sérieux.*

Vous faites fort bien, monsieur; votre discrétion est tout à fait raisonnable.

LE MARQUIS.

Tout le mal qu'il y a, c'est que j'épouserai cette fille-ci avec un peu plus de peine que je n'en aurais eu sans vous. Voilà toute l'obligation que je vous ai. Adieu, comtesse.

LA COMTESSE.

Adieu, marquis. Eh bien! vous vous en allez donc gaillardement comme cela, sans imaginer d'autre expédient que ce contrat extravagant?

LE MARQUIS.

Eh! quel expédient? Je n'en sais qu'un, qui n'a pas réussi, et je n'en sais plus. Je suis votre très-humble serviteur.

LA COMTESSE.

Bonsoir, monsieur. Ne perdez point de temps en révérences, la chose presse.

SCÈNE XVI

LA COMTESSE.

Qu'on me dise en vertu de quoi cet homme-là s'est mis dans la tête que je ne l'aime point? Je suis quelquefois, par impatience, tentée de lui dire que je l'aime, pour lui montrer qu'il n'est qu'un idiot. Il faut que je me satisfasse.

SCÈNE XVII

LÉPINE, LA COMTESSE.

LÉPINE.

Puis-je prendre la licence de m'approcher de madame la comtesse?

LA COMTESSE.

Qu'as-tu à me dire?

LÉPINE.

De nous rendre réconciliés, monsieur le marquis et moi.

LA COMTESSE.

Il est vrai qu'avec l'esprit tourné comme il l'a, il est homme à te punir de l'avoir bien servi.

LÉPINE.

J'ai le contentement que vous avez approuvé mon refus de partir. Il vous a semblé que j'étais un serviteur excellent.

LA COMTESSE.

Oui, excellent.

LÉPINE.

C'est cependant mon excellence qui fait aujourd'hui que je chancelle dans mon poste.

LA COMTESSE, *brusquement.*

Cela se peut bien.

LÉPINE.

Madame, enseignez à monsieur le marquis le mérite de mon procédé. Ce notaire me consternait. Dans l'excès de mon zèle je l'ai fait malade, je l'ai fait mort; je l'aurais enterré, sandis! le tout par affection; et néanmoins on me gronde. (*s'approchant de la comtesse d'un air mystérieux.*) Je sais au demeurant que monsieur le marquis vous aime.

LA COMTESSE, *brusquement.*

Cela se peut bien.

LÉPINE.

Eh oui, madame! vous êtes le tourment de son cœur. Lisette le sait : nous l'avions même priée de vous en toucher deux mots pour exciter votre compassion; mais elle a craint la diminution de ses petits profits.

LA COMTESSE.

Je n'entends pas ce que cela veut dire.

LÉPINE.

Le voici au net. Elle prétend que votre état de veuve lui rapporte d'avantage que ne ferait votre état de femme en puissance d'époux; que vous lui êtes plus profitable, autrement dit, plus lucrative.

LA COMTESSE.

Plus lucrative! C'était donc là le motif de ses refus? Lisette est une jolie petite personne. L'impertinente! La voici. Va, laisse-nous : je te raccommoderai avec ton maître; dis-lui que je le prie de me venir parler.

SCÈNE XVIII

LISETTE, LA COMTESSE, LÉPINE.

LÉPINE, *à Lisette.*

Mademoiselle, vous allez trouver le temps orageux ; mais ce n'est qu'une gentillesse de ma façon pour obtenir votre cœur.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE XIX

LISETTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah ! c'est donc vous?

LISETTE.

Oui, madame. La poste n'était point partie. Eh bien, que vous a dit le marquis?

LA COMTESSE.

Vous méritez bien que je l'épouse.

LISETTE.

Je ne sais pas en quoi je le mérite ; mais ce qui est de certain, c'est que, toute réflexion faite, je venais pour vous le conseiller. (*à part.*) Il faut céder au torrent.

LA COMTESSE.

Vous me surprenez ! et vos profits que deviendront-ils?

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est que mes profits?

LA COMTESSE.

Oui : vous ne gagneriez plus tant avec moi si j avais un mari, avez-vous dit à Lépine? Penserait-on que je serai peut-être obligée de me remarier, pour échapper à la fourberie et aux services intéressés de mes domestiques?

LISETTE.

Ah ! le coquin ! il m'a donc tenu parole. Vous ne savez pas qu'il m'aime, madame ; que par là il a intérêt que vous épousiez son maître ; et, comme j'ai refusé de vous parler en faveur du marquis, Lépine a cru que je le desservais auprès de vous ; il m'a dit que je m'en repentirais : et voilà comme il s'y prend. Mais, en bonne foi, me reconnaissez-vous au discours qu'il me fait tenir? Y a-t-il même

du bon sens? M'en aimeriez-vous moins quand vous seriez mariée? En seriez vous moins bonne, moins généreuse?

LA COMTESSE.

Je ne pense pas.

LISETTE.

Surtout avec le marquis, qui de son côté est le meilleur homme du monde. Ainsi qu'est-ce que j'y perdrais? Au contraire, si j'aime tant mes profits, avec vos bienfaits, je pourrai encore espérer les siens.

LA COMTESSE.

Sans difficulté.

LISETTE.

Et enfin, je pense si différemment, que je venais actuellement, comme je vous l'ai dit, tâcher de vous porter au mariage en question, parce que je le juge nécessaire.

LA COMTESSE.

Voilà qui est bien, je vous crois. Je ne savais pas que Lépine vous aimait, et cela change tout; c'est un article qui te justifie. N'en parlons plus. Qu'est-ce que tu voulais me dire?

LISETTE.

Que je songeais que le marquis est un homme estimable.

LA COMTESSE.

Sans contredit; je n'ai jamais pensé autrement.

LISETTE.

Un homme en qui vous aurez l'agrément d'avoir un ami sûr, sans avoir un maître.

LA COMTESSE.

Cela est encore vrai; ce n'est pas là ce que je dispute.

LISETTE.

Vos affaires vous fatiguent.

LA COMTESSE.

Plus que je ne puis dire: je les entends mal, et je suis une paresseuse.

LISETTE.

Vous en avez des instants de mauvaise humeur qui nuisent à votre santé.

LA COMTESSE.

Je n'ai connu mes migraines que depuis mon veuvage.

LISETTE.

Procureurs, avocats, fermiers, le marquis vous délivrerait de tous ces gens-là. Savez-vous bien que c'est peut-être le seul homme qui vous convienne?

LA COMTESSE.

Il faut donc que j'y rêve.

LISETTE.

Vous ne vous sentez pas de l'éloignement pour lui?

LA COMTESSE.

Non, aucun. Je ne dis pas que je l'aime de ce qu'on appelle passion; mais je n'ai rien dans le cœur qui lui soit contraire.

LISETTE.

Eh! n'est-ce pas assez, vraiment? De la passion! Si, pour vous marier, vous attendez qu'il vous en vienne, vous resterez toujours veuve; et, à proprement parler, ce n'est pas lui que je vous propose d'épouser, c'est son caractère.

LA COMTESSE.

Qui est admirable, j'en conviens; on peut dire assurément que tu parles bien pour lui. Tu me disposes on ne peut pas mieux; mais il n'aura pas l'esprit d'en profiter, mon enfant.

LISETTE.

D'où vient donc? Ne vous a-t-il pas parlé de son amour?

LA COMTESSE.

Oui, il m'a dit qu'il m'aimait, et mon premier mouvement a été d'en paraître étonnée: c'était bien le moins. Sais-tu ce qui est arrivé? qu'il a pris mon étonnement pour de la colère. Il a commencé par établir que je ne pouvais pas le souffrir; en un mot, je le déteste, je suis furieuse contre son amour: voilà d'où il part; moyennant quoi je ne saurais le désabuser sans lui dire: Monsieur, vous ne savez ce que vous dites; et ce serait me jeter à sa tête: aussi n'en ferai-je rien.

LISETTE.

Oh! c'est une autre affaire; vous avez raison:

ce n'est pas ce que je vous conseille non plus, et il n'y a qu'à le laisser là.

LA COMTESSE.

Bon! tu veux que je l'épouse, tu veux que je le laisse là; tu te promènes d'une extrémité à l'autre. Eh! peut-être n'a-t-il pas tant de tort, et que c'est ma faute. Je lui réponds quelquefois avec aigreur.

LISETTE.

J'y pensais : c'est ce que j'allais vous dire. Voulez-vous que j'en parle à Lépine, et que je lui insinue de l'encourager.

LA COMTESSE.

Non : je te le défends, Lisette, à moins que je n'y sois pour rien.

LISETTE.

Apparemment : ce n'est pas vous qui vous en avisez, c'est moi.

LA COMTESSE.

En ce cas, je n'y prends point de part. Si je l'épouse, c'est à toi à qu'il en aura l'obligation ; et je prétends qu'il le sache, afin qu'il t'en récompense.

LISETTE.

Voyez comme votre mariage diminuera mes profits. Je vous quitte pour chercher Lépine : mais ce n'est pas la peine ; voilà le marquis et je vous laisse.

SCÈNE XX

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Voici cette lettre que je viens de faire pour le notaire; mais je ne sais pas si elle partira : je ne suis pas d'accord avec moi-même. On dit que vous souhaitez me parler, comtesse.

LA COMTESSE.

Oui; c'est en faveur de Lépine. Il n'a voulu que vous rendre service : il craint que vous ne le congédiez, et vous m'obligerez de le garder; c'est une grâce que vous ne me refuserez pas, puisque vous dites que vous m'aimez.

LE MARQUIS.

Vraiment oui, je vous aime, et ne vous aimerai encore que trop longtemps.

LA COMTESSE.

Je ne vous en empêche pas.

LE MARQUIS.

Parbleu! je vous en défierais, puisque je ne saurais m'en empêcher moi-même.

LA COMTESSE, *riant.*

Ah! ah! ah! Ce ton brusque me fait rire.

LE MARQUIS.

Oh! oui, la chose est fort plaisante!

LA COMTESSE.

Plus que vous ne pensez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je pense que je voudrais ne vous avoir jamais vue.

LA COMTESSE.

Votre inclination s'explique avec des grâces infinies.

LE MARQUIS.

Bon! des grâces! A quoi me serviraient-elles! N'a-t-il pas plu à votre cœur de me trouver haïssable?

LA COMTESSE.

Que vous êtes impatientant avec votre haine! Eh! quelles preuves avez-vous de la mienne? Vous n'en avez que de ma patience à écouter la bizarrerie des discours que vous me tenez toujours. Vous ai je jamais dit un mot de ce que vous m'avez fait dire, ni que vous me fâchiez, ni que je vous hais, ni que je vous raille? Toutes visions que vous prenez, je ne sais comment, dans votre tête, et que vous vous figurez venir de moi; visions que vous grossissez, que vous multipliez à chaque fois que vous me répondez, ou que vous croyez me répondre; car vous êtes d'une maladresse! Ce n'est non plus à moi que vous répondez, qu'à celui qui ne vous parla jamais; et cependant, monsieur se plaint.

LE MARQUIS.

C'est que monsieur est un extravagant.

LA COMTESSE.

C'est du moins le plus insupportable homme que je connaisse. Oui, vous pouvez être persuadé qu'il n'y a rien de si original que vos conversations avec moi, de si incroyable.

LE MARQUIS.

Comme votre aversion m'accommode!

LA COMTESSE.

Vous allez voir. Tenez, vous dites que vous m'aimez, n'est-ce pas? et je vous crois. Mais voyons, que souhaiteriez-vous que je vous répondisse?

LE MARQUIS.

Ce que je souhaiterais? Voilà qui est bien difficile à deviner! Parbleu! vous le savez de reste.

LA COMTESSE.

Eh bien! ne l'ai-je pas dit? Est-ce là me répondre? Allez, monsieur, je ne vous aimerai jamais, non jamais.

LE MARQUIS.

Tant pis, madame, tant pis. Je vous prie de trouver bon que j'en sois fâché.

LA COMTESSE.

Apprenez donc, lorsquon dit aux gens qu'on les aime, qu'il faut du moins leur demander ce qu'ils en pensent.

LE MARQUIS.

Quelle chicane vous me faites?

LA COMTESSE.

Je n'y saurais tenir. Adieu.

LE MARQUIS.

Eh bien! madame, je vous aime. Qu'en pensez-vous? et, encore une fois, qu'en pensez-vous?

LA COMTESSE.

Ah! ce que j'en pense? que je le veux bien, monsieur; et, encore une fois, que je le veux bien; car si je ne m'y prenais pas de cette façon, nous ne finirions jamais.

LE MARQUIS.

Ah! vous le voulez bien! Ah! je respire! Comtesse, donnez-moi votre main, que je la baise.

SCÈNE XXI

LA COMTESSE, LE MARQUIS, HORTENSE, LE CHEVALIER, LISETTE, LÉPINE.

HORTENSE.

Votre billet est-il prêt, marquis? Mais vous baisez la main de la comtesse, ce me semble?

LE MARQUIS.

Oui; c'est pour la remercier du peu de regret que j'ai aux deux cent mille francs que je vous donne.

HORTENSE.

Et moi, sans compliment, je vous remercie de vouloir bien les perdre.

LE CHEVALIER.

Nous voilà donc contents. Que je vous embrasse, marquis. (*à la comtesse.*) Comtesse, voilà le dénoûment que nous attendions.

LA COMTESSE, *en s'en allant.*

Eh bien! vous n'attendrez plus.

FIN DU LEGS

LA

DOUBLE INCONSTANCE

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

Représentée pour la première fois par les comédiens italiens. le 6 avril 1723.

PERSONNAGES

LE PRINCE.
UN SEIGNEUR.
FLAMINIA, fille d'un domestique du prince.
LISETTE, sœur de Flaminia.
SILVIA, aimée du prince et d'Arlequin.
ARLEQUIN.
TRIVELIN, officier du palais.
LAQUAIS.
FILLES DE CHAMBRE.

La scène est dans le palais du prince.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

SILVIA, TRIVELIN, *et quelques femmes à la suite de Silvia.*

TRIVELIN.

Mais, madame, écoutez-moi.

SILVIA.

Vous m'ennuyez.

TRIVELIN.

Ne faut-il pas être raisonnable?

SILVIA.

Non, il ne faut pas l'être, et je ne le serai point.

TRIVELIN.

Cependant...

SILVIA.

Cependant, je ne veux point avoir de raison; et quand vous recommenceriez cinquante fois votre *cependant*, je n'en veux point avoir. Que ferez-vous là?

TRIVELIN.

Vous avez soupé hier si légèrement, que vous serez malade si vous ne prenez rien ce matin.

SILVIA.

Et moi, je hais la santé, et je suis bien aise d'être malade. Ainsi, vous n'avez qu'à renvoyer tout ce qu'on m'apporte; car je ne veux aujourd'hui ni déjeuner, ni dîner, ni souper; demain la même chose. Je ne veux qu'être fâchée, vous haïr tous tant que vous êtes, jusqu'à ce que j'aie vu Arlequin, dont on m'a séparée. Voilà mes petites résolutions, et si vous voulez que je devienne folle, vous n'avez qu'à me prêcher d'être plus raisonnable; cela sera bientôt fait.

TRIVELIN.

Ma foi, je ne m'y jouerai pas; je vois bien que vous me tiendriez parole. Si j'osais cependant...

SILVIA.

Eh bien! ne voilà-t-il pas encore un *cependant ?*

TRIVELIN.

En vérité, je vous demande pardon; celui-là m'est échappé; mais je n'en dirai plus, je me corrigerai. Je vous prierai seulement de considérer...

SILVIA.

Oh! vous ne vous corrigez pas; voilà des considérations qui ne me conviennent point non plus.

TRIVELIN.

Que c'est votre souverain qui vous aime.

SILVIA.

Je ne l'en empêche pas, il est le maître; mais faut-il que je l'aime, moi? Non; et il ne le faut pas, parce que je ne le puis pas. Cela va tout seul; un enfant le verrait, et vous ne le voyez point.

TRIVELIN.

Songez que c'est sur vous qu'il fait tomber le choix qu'il doit faire d'une épouse entre ses sujettes.

SILVIA.

Qui est-ce qui lui a dit de me choisir? M'a-t-il demandé mon avis? S'il m'avait dit : Me voulez-

vous, Silvia? je lui aurais répondu: Non, seigneur; il faut qu'une honnête femme aime son mari, et je ne pourrais pas vous aimer. Voilà la pure raison, cela; mais point du tout, il m'aime; crac, il m'enlève, sans me demander si je le trouverai bon.

TRIVELIN.

Il ne vous enlève que pour vous donner la main.

SILVIA.

Eh! que veut-il que je fasse de cette main, si je n'ai pas envie d'avancer la mienne pour la prendre? Force-t-on les gens à recevoir des présents malgré eux?

TRIVELIN.

Voyez, depuis deux jours que vous êtes ici, comment il vous traite. N'êtes-vous pas déjà servie comme si vous étiez sa femme? Voyez les honneurs qu'il vous fait rendre, le nombre de femmes qui sont à votre suite, les amusements qu'on tâche de vous procurer par ses ordres. Qu'est-ce qu'Arlequin au prix d'un prince plein d'égards, qui ne veut pas même se montrer qu'on ne vous ait disposée à le voir; d'un prince jeune, aimable et rempli d'amour? Car vous le trouverez tel. Eh! madame, ouvrez les yeux, voyez votre fortune, et profitez de ses faveurs.

SILVIA.

Dites-moi; vous et toutes ces femmes qui me parlent, vous a-t-on mis avec moi, vous a-t-on payés pour m'impatienter, pour me tenir des discours qui n'ont pas le sens commun, qui me font pitié?

TRIVELIN.

Oh! parbleu! je n'en sais pas davantage; voilà tout l'esprit que j'ai.

SILVIA.

Sur ce pied-là, vous seriez tout aussi avancé de n'en point avoir du tout.

TRIVELIN.

Mais encore, daignez, s'il vous plaît, me dire en quoi je me trompe.

SILVIA.

Oui, je vais vous le dire, en quoi; oui...

TRIVELIN.

Eh! doucement, madame; mon dessein n'est pas de vous fâcher.

SILVIA.

Vous êtes donc bien maladroit.

TRIVELIN.

Je suis votre serviteur.

SILVIA.

Eh bien! mon serviteur, qui me vantez tant les honneurs que j'ai ici, qu'ai-je à faire de ces quatre ou cinq fainéantes qui m'espionnent toujours? On m'ôte mon amant, et on me rend des femmes à la place; ne voilà-t-il pas un beau dédommagement? Et on veut que je sois heureuse avec cela! Que m'importe toute cette musique, ces concerts et cette danse dont on croit me régaler? Arlequin chantait mieux que tout cela, et j'aime mieux danser moi-même que de voir danser les autres; entendez-vous? Une bourgeoise, contente dans un petit village, vaut mieux qu'une princesse qui pleure dans un bel appartement. Si le prince est si tendre, ce n'est pas ma faute; je n'ai pas été le chercher; pourquoi m'a-t-il vue? S'il est jeune et aimable, tant mieux pour lui; j'en suis bien aise. Qu'il garde tout cela pour ses pareils, et qu'il me laisse mon pauvre Arlequin, qui n'est pas plus gros monsieur que je suis grosse dame, pas plus riche que moi, pas plus glorieux que moi, pas mieux logé; qui m'aime sans façon, que j'aime de même, et que je mourrai de chagrin de ne pas voir. Hélas! le pauvre enfant, qu'en aura-t-on fait? Qu'est-il devenu? Il se désespère quelque part, j'en suis sûre; car il a le cœur si bon! Peut-être aussi qu'on le maltraite... Je suis outrée. Tenez, voulez-vous me faire un plaisir? Otez-vous de là, je ne puis vous souffrir; laissez-moi m'affliger en repos.

TRIVELIN.

Le compliment est court, mais il est net. Tranquillisez-vous pourtant, madame.

SILVIA.

Sortez, sans répondre; cela vaudra mieux.

TRIVELIN.

Encore une fois calmez-vous. Vous voulez Arlequin, il viendra incessamment; on est allé le chercher.

SILVIA, *avec un soupir.*

Je le verrai donc?

TRIVELIN.

Et vous lui parlerez aussi.

SILVIA.

Je vais l'attendre; mais si vous me trompez, je ne veux plus ni voir ni entendre personne. (*Pendant qu'elle sort, le prince et Flaminia entrent d'un autre côté, et la regardent sortir.*)

SCÈNE II

LE PRINCE, FLAMINIA, TRIVELIN.

LE PRINCE, *à Trivelin.*

Eh bien ! as-tu quelque espérance à me donner? Que dit-elle?

TRIVELIN.

Ce qu'elle dit, seigneur? Ma foi! ce n'est pas la peine de le répéter; il n'y a rien encore qui mérite votre curiosité.

LE PRINCE.

N'importe; dis toujours.

TRIVELIN.

Eh! non, seigneur; ce sont de petites bagatelles dont le récit vous ennuierait; tendresse pour Arlequin, impatience de le rejoindre, nulle envie de vous connaître, désir violent de ne vous point voir, et force haine pour nous, voilà l'abrégé de ses dispositions. Vous voyez bien que cela n'est point réjouissant; et franchement, si j'osais dire ma pensée, le meilleur serait de la remettre où on l'a prise.

FLAMINIA.

J'ai déjà dit la même chose au prince; mais cela est inutile. Ainsi continuons, et ne songeons qu'à détruire l'amour de Silvia pour Arlequin.

TRIVELIN.

Mon sentiment à moi est qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette fille-là. Refuser ce qu'elle refuse, cela n'est point naturel. Ce n'est point là une femme, voyez-vous; c'est quelque créature d'une espèce à nous inconnue. Avec une femme, nous irions notre train; celle-ci nous arrête; cela nous avertit d'un prodige; n'allons pas plus loin.

LE PRINCE.

Et c'est ce prodige qui augmente encore l'amour que j'ai conçu pour elle.

FLAMINIA, *en riant.*

Eh ! seigneur, ne l'écoutez pas avec son prodige; cela est bon dans un conte de fée. Je connais mon sexe, il n'a rien de prodigieux que sa coquetterie. Du côté de l'ambition, Silvia n'est point en prise; mais elle a un cœur, et par conséquent de la vanité; avec cela, je saurai bien la ranger à son devoir de femme. Est-on allé chercher Arlequin?

TRIVELIN.

Oui; je l'attends.

LE PRINCE.

Je vous avoue, Flaminia, que nous risquons beaucoup à lui montrer son amant; sa tendresse pour lui n'en deviendra que plus forte.

TRIVELIN.

Oui; mais si elle ne le voit, l'esprit lui tournera; j'en ai sa parole.

FLAMINIA.

Seigneur, je vous ai déjà dit qu'Arlequin nous était nécessaire.

LE PRINCE.

Oui, qu'on l'arrête autant qu'on pourra. Vous pouvez lui promettre que je le comblerai de biens et de faveurs, s'il veut en épouser une autre que sa maîtresse.

TRIVELIN.

Il n'y a qu'à réduire ce drôle-là, s'il ne veut pas.

LE PRINCE.

Non; la loi, qui veut que j'épouse une de mes sujettes, me défend d'user de violence contre qui que ce soit.

FLAMINIA.

Vous avez raison. Soyez tranquille; j'espère que tout se fera à l'amiable. Silvia vous connaît déjà, sans savoir que vous êtes le prince; n'est-il pas vrai?

LE PRINCE.

Je vous ai dit qu'un jour à la chasse, écarté de ma troupe, je la rencontrai près de sa maison; j'avais soif, elle alla me chercher à boire; je fus enchanté de sa beauté et de sa simplicité, et je lui en fis l'aveu. Je l'ai vue cinq ou six fois de la

même manière, comme simple officier du palais; mais, quoiqu'elle m'ait traité avec beaucoup de douceur, je n'ai jamais pu la faire renoncer à Arlequin, qui m'a surpris deux fois avec elle.

FLAMINIA.

Il faut mettre à profit l'ignorance où elle est de votre rang. On l'a déjà prévenue que vous ne la verriez pas sitôt; je me charge du reste, pourvu que vous vouliez bien agir comme je voudrai.

LE PRINCE.

J'y consens. Si vous m'acquérez le cœur de Silvia, il n'est rien que vous ne deviez attendre de ma reconnaissance. (*Il sort.*)

FLAMINIA.

Toi, Trivelin, va-t'en dire à ma sœur qu'elle tarde trop à venir.

TRIVELIN.

Il n'est pas besoin, la voilà qui entre; adieu, je vais au devant d'Arlequin.

SCÈNE III

LISETTE, FLAMINIA.

LISETTE.

Je viens recevoir tes ordres; que me veux-tu?

FLAMINIA.

Approche un peu, que je te regarde.

LISETTE.

Tiens, vois à ton aise.

FLAMINIA.

Oui-dà, tu es jolie aujourd'hui.

LISETTE.

Je le sais bien; mais qu'est-ce que cela te fait?

FLAMINIA.

Ote cette mouche galante que tu as là.

LISETTE.

Je ne saurais; mon miroir me l'a recommandée.

FLAMINIA.

Il le faut, te dis-je.

LISETTE.

Quel meurtre! Pourquoi persécutes-tu ma mouche?

FLAMINIA.

J'ai mes raisons pour cela. Or çà, Lisette, tu es grande et bien faite.

LISETTE.

C'est le sentiment de bien des gens.

FLAMINIA.

Tu aimes à plaire?

LISETTE.

C'est mon faible.

FLAMINIA.

Saurais-tu, avec une adresse naïve et modeste, inspirer un tendre penchant à quelqu'un, en lui témoignant d'en avoir pour lui; et le tout pour une bonne fin?

LISETTE.

Mais j'en reviens à ma mouche; elle me paraît nécessaire à l'expédition que tu me proposes.

FLAMINIA.

N'oublieras-tu jamais ta mouche? Non, elle n'est pas nécessaire. Il s'agit d'un homme simple, d'un villageois sans expérience, qui s'imagine que nous autres femmes d'ici sommes obligées d'être aussi modestes que les femmes de son village. Oh! la modestie de ces femmes-là n'est pas faite comme la nôtre; nous avons des dispenses qui le scandaliseraient. Ainsi ne regrette plus ces mouches, et mets-en la valeur dans tes manières; c'est de ces manières que je te parle; je te demande si tu sauras les avoir comme il faut? Voyons, que lui diras-tu?

LISETTE.

Mais je lui dirai... Que lui dirais-tu, toi?

FLAMINIA.

Écoute-moi; point d'air coquet d'abord. Par exemple, on voit dans ta petite contenance un dessein de plaire; oh! il faut en effacer cela; tu mets je ne sais quoi d'étourdi et de vif dans ton geste; quelquefois c'est du nonchalant, du tendre, du mignard; tes yeux veulent être fripons, veulent attendrir, veulent frapper, font mille singeries; ta tête est légère; ton menton porte au vent; tu cours après un air jeune, galant et dissipé. Parles-tu aux gens, leur réponds-tu? Tu prends de certains tons, tu te sers d'un certain langage, et le tout finement relevé de saillies folles. Oh! toutes ces petites impertinences-là sont très-jolies dans une fille du monde; il est décidé que ce sont des grâces; le cœur des hommes est tourné comme

cela; voilà qui est fini. Mais ici il faut, s'il te plaît, faire main basse sur tous ces agréments-là. Le petit homme en question ne les approuverait point; il n'a pas le goût si fort, lui. Tiens, c'est tout comme un homme qui n'aurait jamais bu que de belle eau bien claire; le vin ou l'eau-de-vie ne lui plairait pas.

LISETTE.

Mais, à la façon dont tu arranges mes agréments, je ne les trouve pas si jolis que tu dis.

FLAMINIA.

Bon! c'est que je les examine, moi; voilà pourquoi ils deviennent ridicules; mais tu es en sûreté de la part des hommes.

LISETTE.

Que mettrai-je donc à la place de ces impertinences que j'ai?

FLAMINIA.

Rien; tu laisseras aller tes regards comme ils iraient, si ta coquetterie leur permettait de rester en repos; ta tête comme elle se tiendrait, si tu ne songeais pas à lui donner des airs évaporés; et ta contenance tout comme elle est, quand personne ne te regarde. Pour essayer, donne-moi quelque échantillon de ton savoir-faire. Regarde-moi d'un air ingénu.

LISETTE.

Tiens, ce regard-là est-il bon?

FLAMINIA.

Hum! il a encore besoin de quelque correction.

LISETTE.

Oh! dame, veux-tu que je te dise? Tu n'es qu'une femme; est-ce que cela anime? Laissons cela; car tu m'emporterais la fleur de mon rôle. C'est pour Arlequin, n'est-ce pas?

FLAMINIA.

Pour lui-même.

LISETTE.

Mais, le pauvre garçon! si je ne l'aime pas, je le tromperai; je suis fille d'honneur, et je m'en fais un scrupule.

FLAMINIA.

S'il vient à t'aimer, tu l'épouseras, et cela fera ta fortune; as-tu encore des scrupules? Tu n'es,

non plus que moi, que la fille d'un domestique du prince, et tu deviendras grande dame.

LISETTE.

Oh! voilà ma conscience en repos; et en ce cas-là, si je l'épouse, il n'est pas nécessaire que je l'aime. Adieu; tu n'as qu'à m'avertir quand il sera temps de commencer.

FLAMINIA.

Je me retire aussi; car voilà Arlequin qu'on amène.

SCÈNE IV

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

Eh bien! seigneur Arlequin, comment vous trouvez-vous ici?... N'est-il pas vrai que voilà une belle maison?

ARLEQUIN.

Que diantre! qu'est-ce que cette maison-là et moi avons affaire ensemble? Qu'est-ce que c'est que vous? Que me voulez-vous? Où allons-nous?

TRIVELIN.

Je suis un honnête homme, à présent votre domestique; je ne veux que vous servir, et nous n'allons pas plus loin.

ARLEQUIN.

Honnête homme, ou fripon, je n'ai que faire de vous; je vous donne votre congé, et je m'en retourne.

TRIVELIN.

Doucement!

ARLEQUIN.

Parlez donc, eh! vous êtes bien impertinent d'arrêter votre maître!

TRIVELIN.

C'est un plus grand maître que vous qui vous a fait le mien.

ARLEQUIN.

Qui est donc cet original-là, qui me donne des valets malgré moi?

TRIVELIN.

Quand vous le connaîtrez, vous parlerez autrement. Expliquons-nous à présent.

ARLEQUIN.

Est-ce que nous avons quelque chose à nous dire?

TRIVELIN.

Oui, sur Silvia.

ARLEQUIN.

Ah! Silvia! hélas! je vous demande pardon; voyez ce que c'est! je ne savais pas que j'avais à vous parler.

TRIVELIN.

Vous l'avez perdue depuis deux jours?

ARLEQUIN.

Oui, des voleurs me l'ont dérobée.

TRIVELIN.

Ce ne sont pas des voleurs.

ARLEQUIN.

Enfin, si ce ne sont pas des voleurs, ce sont toujours des fripons.

TRIVELIN.

Je sais où elle est.

ARLEQUIN.

Vous savez où elle est, mon ami, mon valet, mon maître, mon tout ce qu'il vous plaira? Que je suis fâché de n'être pas riche! Je vous donnerais tous mes revenus pour gages. Dites, l'honnête homme, de quel côté faut-il tourner? Est-ce à droite, à gauche, ou tout devant moi?

TRIVELIN.

Vous la verrez ici.

ARLEQUIN.

Mais quand j'y songe, il faut que vous soyez bien bon, bien obligeant pour m'amener ici comme vous faites? O Silvia, chère enfant de mon âme! m'amie! je pleure de joie!

TRIVELIN, *à part.*

De la façon dont ce drôle-là prélude, il ne nous promet rien de bon. (*A Arlequin.*) Écoutez, j'ai bien autre chose à vous dire.

ARLEQUIN.

Allons d'abord voir Silvia; prenez pitié de mon impatience.

TRIVELIN.

Je vous dis que vous la verrez; mais il faut que je vous entretienne auparavant. Vous souvenez-vous d'un certain cavalier, qui a rendu cinq ou

six visites à Silvia, et que vous avez vu avec elle ?

ARLEQUIN.

Oui ; il avait la mine d'un hypocrite.

TRIVELIN.

Cet homme-là a trouvé votre maîtresse fort aimable.

ARLEQUIN.

Pardi ! il n'a rien trouvé de nouveau.

TRIVELIN.

Et il en a fait au prince un récit qui l'a enchanté.

ARLEQUIN.

Le babillard !

TRIVELIN.

Le prince a voulu la voir, et a donné ordre qu'on l'amenât ici.

ARLEQUIN.

Mais il me la rendra, comme cela est juste ?

TRIVELIN.

Hum ! il y a une petite difficulté ; il en est devenu amoureux, et souhaiterait d'en être aimé à son tour.

ARLEQUIN.

Son tour ne peut pas venir ; c'est moi qu'elle aime.

TRIVELIN.

Vous n'allez point au fait ; écoutez jusqu'au bout.

ARLEQUIN.

Mais le voilà, le bout ; est-ce que l'on veut me chicaner mon bon droit ?

TRIVELIN.

Vous savez que le prince doit se choisir une femme dans ses états.

ARLEQUIN.

Je ne sais point cela ; cela m'est inutile.

TRIVELIN.

Je vous l'apprends.

ARLEQUIN.

Je ne me soucie pas de nouvelles.

TRIVELIN.

Silvia plaît donc au prince, et il voudrait lui plaire avant que de l'épouser. L'amour qu'elle a pour vous fait obstacle à celui qu'il tâche de lui donner pour lui.

ARLEQUIN.

Qu'il fasse donc l'amour ailleurs : car il n'aurait que la femme ; moi, j'aurais le cœur ; il nous manquerait quelque chose à l'un et à l'autre, et nous serions tous trois mal à notre aise.

TRIVELIN.

Vous avez raison ; mais ne voyez-vous pas que si vous épousiez Silvia, le prince resterait malheureux.

ARLEQUIN.

A la vérité il serait d'abord un peu triste ; mais il aura fait le devoir d'un brave homme, et cela console ; au lieu que, s'il l'épouse, il fera pleurer cette pauvre enfant ; je pleurerai aussi, moi ; il n'y aura que lui qui rira, et il n'y a point de plaisir à rire tout seul.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, croyez-moi ; faites quelque chose pour votre maître. Il ne peut se résoudre à quitter Silvia. Je vous dirai même qu'on lui a prédit l'aventure qui la lui a fait connaître, et qu'elle doit être sa femme ; il faut que cela arrive ; cela est écrit là-haut.

ARLEQUIN.

Là-haut on n'écrit pas de telles impertinences ; pour marque de cela, si on avait prédit que je dois vous assommer, vous tuer par derrière, trouveriez-vous bon que j'accomplisse la prédiction ?

TRIVELIN.

Non, vraiment ! il ne faut jamais faire de mal à personne.

ARLEQUIN.

Eh bien ! c'est ma mort qu'on a prédite. Ainsi c'est prédire rien qui vaille ; et dans tout cela, il n'y a que l'astrologue à pendre.

TRIVELIN.

Eh ! morbleu, on ne prétend pas vous faire du mal ; nous avons ici d'aimables filles ; épousez-en une, vous y trouverez votre avantage.

ARLEQUIN.

Oui-dà ! que je me marie à une autre, afin de mettre Silvia en colère, et qu'elle porte son amitié ailleurs ! Oh ! oh ! mon mignon, combien vous a-t-on donné pour m'attraper ? Allez, mon fils, vous n'êtes qu'un butor. Gardez vos filles ; nous

ne nous accommoderons pas; vous êtes trop cher.

TRIVELIN.

Savez-vous bien que le mariage que je vous propose vous acquerra l'amitié du prince?

ARLEQUIN.

Bon! mon ami ne serait pas seulement mon camarade.

TRIVELIN.

Mais les richesses que vous promet cette amitié...

ARLEQUIN.

On n'a que faire de toutes ces babioles-là, quand on se porte bien, qu'on a bon appétit et de quoi vivre.

TRIVELIN.

Vous ignorez le prix de ce que vous refusez.

ARLEQUIN.

C'est à cause de cela que je n'y perds rien.

TRIVELIN.

Maison à la ville, maison à la campagne.

ARLEQUIN.

Ah! que cela est beau! il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse; qu'est-ce qui habitera ma maison de ville, quand je serai à ma maison de campagne?

TRIVELIN.

Parbleu! vos valets.

ARLEQUIN.

Mes valets? Qu'ai-je besoin de faire fortune pour ces canailles-là? Je ne pourrai donc pas les habiter toutes à la fois?

TRIVELIN.

Non, que je pense; vous ne serez pas en deux endroits en même temps.

ARLEQUIN.

Eh bien! innocent que vous êtes, si je n'ai pas ce secret-là, il est inutile d'avoir deux maisons.

TRIVELIN.

Quand il vous plaira, vous irez de l'une à l'autre.

ARLEQUIN.

A ce compte, je donnerai donc ma maîtresse pour avoir le plaisir de déménager souvent?

TRIVELIN.

Mais rien ne vous touche; vous êtes bien étrange!

Cependant tout le monde est charmé d'avoir de grands appartements, nombre de domestiques...

ARLEQUIN.

Il ne me faut qu'une chambre; je n'aime point à nourrir des fainéants, et je ne trouverai point de valet plus fidèle, plus affectionné à mon service que moi.

TRIVELIN.

Je conviens que vous ne serez point en danger de mettre ce domestique-là dehors; mais ne seriez-vous pas sensible au plaisir d'avoir un bon équipage, un bon carrosse, sans parler de l'agrément d'être meublé superbement?

ARLEQUIN.

Vous êtes un grand nigaud, mon ami, de faire entrer Silvia en comparaison avec des meubles, un carrosse et des chevaux qui le traînent! Dites-moi, fait-on autre chose dans sa maison que s'asseoir, prendre ses repas, et se coucher? Eh bien! avec un bon lit, une bonne table, une douzaine de chaises de paille, ne suis-je pas bien meublé? N'ai-je pas toutes mes commodités? Oh! mais je n'ai point de carrosse? Eh bien? je ne verserai point. (*En montrant ses jambes.*) Ne voilà-t-il pas un équipage que ma mère m'a donné? Ne sont-ce pas de bonnes jambes? Eh! morbleu, il n'y a pas de raison à vous d'avoir une autre voiture que la mienne. Alerte, alerte, paresseux; laissez vos chevaux à tant d'honnêtes laboureurs qui n'en ont point; cela nous fera du pain; vous marcherez, et vous n'aurez pas les gouttes.

TRIVELIN.

Têtubleu, vous êtes vif! Si l'on vous en croyait, on ne pourrait fournir les hommes de souliers.

ARLEQUIN.

Ils porteraient des sabots. Mais je commence à m'ennuyer de tous vos contes; vous m'avez promis de me montrer Silvia; un honnête homme n'a que sa parole.

TRIVELIN.

Un moment; vous ne vous souciez ni d'honneurs, ni de richesses, ni de belles maisons, ni de magnificence, ni de crédit, ni d'équipages...

ARLEQUIN.

Il n'y a pas là pour un sou de bonne marchandise.

TRIVELIN.

La bonne chère vous tenterait-elle? Une cave remplie de vin exquis vous plairait-elle? Seriez-vous bien aise d'avoir un cuisinier qui vous apprêtât délicatement à manger, et en abondance? Imaginez-vous ce qu'il y a de meilleur, de plus friand en viande et en poisson; vous l'aurez, et pour toute votre vie... Vous ne répondez rien?

ARLEQUIN.

Ce que vous dites là serait plus de mon goût que tout le reste; car je suis gourmand, je l'avoue; mais j'ai encore plus d'amour que de gourmandise.

TRIVELIN.

Allons, seigneur Arlequin, faites-vous un sort heureux; il ne s'agira seulement que de quitter une fille pour en prendre une autre.

ARLEQUIN.

Non, non; je m'en tiens au bœuf et au vin de mon crû.

TRIVELIN.

Que vous auriez bu de bon vin! Que vous auriez mangé de bons morceaux!

ARLEQUIN.

J'en suis fâché; mais il n'y a rien à faire. Le cœur de Silvia est un morceau encore plus friand que tout cela. Voulez-vous me la montrer, ou ne le voulez-vous pas?

TRIVELIN.

Vous l'entretiendrez, soyez-en sûr; mais il est encore un peu matin.

SCÈNE V

ARLEQUIN, LISETTE, TRIVELIN.

LISETTE.

Je vous cherche partout, monsieur Trivelin; le prince vous demande.

TRIVELIN.

Le prince me demande? j'y cours; mais tenez donc compagnie au seigneur Arlequin pendant mon absence.

ARLEQUIN.

Oh! ce n'est pas la peine; quand je suis seul, moi, je me fais compagnie.

TRIVELIN.

Non, non; vous pourriez vous ennuyer. Adieu; je vous rejoindrai bientôt.

SCÈNE VI

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN, *à part.*

Je gage que voilà une éveillée qui vient pour m'affriander d'elle. Néant.

LISETTE.

C'est donc vous, monsieur, qui êtes l'amant de mademoiselle Silvia?

ARLEQUIN.

Oui.

LISETTE.

C'est une très-jolie fille.

ARLEQUIN.

Oui.

LISETTE.

Tout le monde l'aime.

ARLEQUIN.

Tout le monde a tort.

LISETTE.

Pourquoi cela, puisqu'elle le mérite?

ARLEQUIN.

C'est qu'elle n'aimera personne que moi.

LISETTE.

Je n'en doute pas, et je lui pardonne son attachement pour vous.

ARLEQUIN.

A quoi cela sert-il, ce pardon-là?

LISETTE.

Je veux dire que je ne suis plus si surprise que je l'étais de son obstination à vous aimer.

ARLEQUIN.

Et en vertu de quoi étiez-vous surprise?

LISETTE.

C'est qu'elle refuse un prince aimable.

ARLEQUIN.

Et quand il serait aimable, cela empêche-t-il que je le sois aussi, moi?

LISETTE.

Non, mais enfin, c'est un prince.

ARLEQUIN.

Qu'importe? en fait de fille, ce prince n'est pas plus avancé que moi.

LISETTE.

A la bonne heure! J'entends seulement qu'il a des sujets et des États, et que, tout aimable que vous êtes, vous n'en avez point.

ARLEQUIN.

Vous me la baillez belle avec vos sujets et vos États! Si je n'ai point de sujets, je n'ai charge de personne; et si tout va bien, je m'en réjouis; si tout va mal, ce n'est pas ma faute. Pour des États, qu'on en ait ou qu'on n'en ait point, on n'en tient pas plus de place, et cela ne rend ni plus beau ni plus laid. Ainsi, de toutes façons, vous étiez surprise à propos de rien.

LISETTE, *à part*.

Voilà un vilain petit homme; je lui fais des compliments, et il me querelle!

ARLEQUIN.

Hein?

LISETTE.

J'ai du malheur de ce que je vous dis; et j'avoue qu'à vous voir seulement, je me serais promis une conversation plus douce.

ARLEQUIN.

Dame! mademoiselle, il n'y a rien de si trompeur que la mine des gens.

LISETTE.

Il est vrai que la vôtre m'a trompée; et voilà comme on a souvent tort de se prévenir en faveur de quelqu'un.

ARLEQUIN.

Oh! très-tort; mais, que voulez-vous? je n'ai pas choisi ma physionomie.

LISETTE.

Non, je n'en saurais revenir, quand je vous regarde.

ARLEQUIN.

Me voilà pourtant; et il n'y a point de remède, je serai toujours comme cela.

LISETTE.

Oh! j'en suis persuadée.

ARLEQUIN.

Par bonheur, vous ne vous en souciez guère?

LISETTE.

Pourquoi me demandez-vous cela?

ARLEQUIN.

Eh! pour le savoir.

LISETTE.

Je serais bien sotte de vous dire la vérité làdessus, et une fille doit se taire.

ARLEQUIN.

Comme elle y va! Tenez, dans le fond, c'est dommage que vous soyez une si grande coquette.

LISETTE.

Moi?

ARLEQUIN.

Vous-même.

LISETTE.

Savez-vous bien qu'on n'a jamais dit pareille chose à une femme, et que vous m'insultez?

ARLEQUIN.

Point du tout; il n'y a point de mal à voir ce que les gens nous montrent. Ce n'est point moi qui ai tort de vous trouver coquette; c'est vous qui avez tort de l'être, mademoiselle.

LISETTE.

Mais par où voyez-vous donc que je le suis?

ARLEQUIN.

Parce qu'il y a une heure que vous me dites des douceurs, et que vous prenez le tour pour me dire que vous m'aimez. Écoutez, si vous m'aimez tout de bon, retirez-vous vite, afin que cela s'en aille; car je suis pris, et naturellement je ne veux pas qu'une fille me fasse l'amour la première; c'est moi qui veux commencer à le faire à la fille, cela est bien meilleur. Et si vous ne m'aimez pas... eh! fi! mademoiselle, fi! fi!

LISETTE.

Allez! allez, vous n'êtes qu'un visionnaire.

ARLEQUIN.

Comment est-ce que les garçons, à la cour, peuvent souffrir ces manières-là dans leurs maîtresses? Par la morbleu! qu'une femme est laide, quand elle est coquette!

LISETTE.

Mais, mon pauvre garçon, vous extravaguez.

ARLEQUIN.

Vous parlez de Silvia; c'est cela qui est aimable!

Si je vous contais notre amour, vous tomberiez dans l'admiration de sa modestie. Les premiers jours il fallait voir comme elle se reculait d'auprès de moi ; et puis elle reculait plus doucement ; puis petit à petit, elle ne reculait plus; ensuite elle me regardait en cachette ; et puis elle avait honte quand je l'avais vue faire, et puis moi j'avais un plaisir de roi à voir sa honte ; ensuite j'attrapais sa main, qu'elle me laissait prendre; et puis elle était encore toute confuse ; et puis je lui parlais ; ensuite elle ne me répondait rien, mais n'en pensait pas moins; ensuite elle me donnait des regards pour des paroles, et puis des paroles qu'elle laissait aller sans y songer, parce que son cœur allait plus vite qu'elle ; enfin c'était un charme; aussi j'étais comme un fou. Et voilà ce qui s'appelle une fille; mais vous ne ressemblez point à Silvia.

LISETTE.

En vérité, vous me divertissez, vous me faites rire.

ARLEQUIN.

Oh! pour moi, je m'ennuie de vous faire rire à vos dépens. Adieu; si tout le monde était comme moi, vous trouveriez plutôt un merle blanc qu'un amoureux.

SCÈNE VII

ARLEQUIN, LISETTE, TRIVELIN.

TRIVELIN, *à Arlequin.*

Vous sortez?

ARLEQUIN.

Oui ; cette demoiselle veut que je l'aime, mais il n'y a pas moyen.

TRIVELIN.

Allons, allons faire un tour, en attendant le dîner; cela vous désennuiera.

SCÈNE VIII

LE PRINCE, FLAMINIA, LISETTE.

FLAMINIA, *à Lisette.*

Eh bien, nos affaires avancent-elle? Comment va le cœur d'Arlequin?

LISETTE.

Il va très-brutalement pour moi.

FLAMINIA.

Il t'a donc mal reçue?

LISETTE.

Eh! fi! mademoiselle, vous êtes une coquette; voilà de son style.

LE PRINCE.

J'en suis fâché, Lisette; mais il ne faut pas que cela vous chagrine; vous n'en valez pas moins.

LISETTE.

Je vous avoue, seigneur, que, si j'étais vaine, je n'aurais pas mon compte. J'ai eu la preuve que je puis déplaire; et nous autres femmes, nous nous passons bien de ces preuves-là.

FLAMINIA.

Allons, allons, c'est maintenant à moi à tenter l'aventure.

LE PRINCE.

Puisqu'on ne peut gagner Arlequin, Silvia ne m'aimera jamais.

FLAMINIA.

Et moi, je vous dis, seigneur, que j'ai vu Arlequin; qu'il me plaît, à moi; que je me suis mis dans la tête de vous rendre content; que je vous ai promis que vous le seriez; que je vous tiendrai parole, et que de tout ce que je vous dis-là je ne rabattrais pas la valeur d'un mot. Oh! vous ne me connaissez pas. Quoi! seigneur, Arlequin et Silvia me résisteraient! Je ne gouvernerais pas deux cœurs de cette espèce-là! moi qui l'ai entrepris, moi qui suis opiniâtre, moi qui suis femme! c'est tout dire. Et moi, j'irais me cacher! Mon sexe me renoncerait. Seigneur, vous pouvez en toute sûreté ordonner les apprêts de votre mariage, vous arranger pour cela; je vous garantis aimé, je vous garantis marié; Silvia va vous donner son cœur, ensuite sa main; je l'entends d'ici vous dire : Je vous aime; je vois vos noces, elles se font; Arlequin m'épouse, vous nous honorez de vos bienfaits; et voilà qui est fini.

LISETTE.

Tout est fini? rien n'est commencé.

FLAMINIA.

Tais-toi, esprit court.

LE PRINCE.

Vous m'encouragez à espérer; mais je vous avoue que je ne vois d'apparence à rien.

FLAMINIA.

Je les ferai bien venir, ces apparences; j'ai de bons moyens pour cela. Je vais commencer par aller chercher Silvia; il est temps qu'elle voie Arlequin.

LISETTE.

Quand ils se seront vus, j'ai bien peur que tes moyens n'aillent mal.

LE PRINCE.

Je pense de même.

FLAMINIA.

Eh! nous ne différons que du oui et du non; ce n'est qu'une bagatelle. Pour moi, j'ai résolu qu'ils se voient librement. Sur la liste des mauvais tours que je veux jouer à leur amour, c'est ce tour-là que j'ai mis à la tête.

LE PRINCE.

Faites donc à votre fantaisie.

FLAMINIA.

Retirons-nous; voici Arlequin qui vient.

SCÈNE IX

ARLEQUIN, TRIVELIN, SUITE DE VALETS.

ARLEQUIN.

Par parenthèse, dites-moi une chose; il y a une heure que je rêve à quoi servent ces grands drôles bariolés qui nous accompagnent partout. Ces gens-là sont bien curieux!

TRIVELIN.

Le prince, qui vous aime, commence par là à vous donner des témoignages de sa bienveillance; il veut que ces gens-là vous suivent pour vous faire honneur.

ARLEQUIN.

Oh! oh! c'est donc une marque d'honneur?

TRIVELIN.

Oui, sans doute.

ARLEQUIN.

Et, dites-moi; ces gens-là qui me suivent, qui est-ce qui les suit, eux?

TRIVELIN.

Personne.

ARLEQUIN.

Et vous, n'avez-vous personne aussi?

TRIVELIN.

Non.

ARLEQUIN.

On ne vous honore donc pas, vous autres?

TRIVELIN.

Nous ne méritons pas cela.

ARLEQUIN.

Allons, cela étant, hors d'ici! Tournez-moi les talons avec toutes ces canailles-là.

TRIVELIN.

D'où vient donc cela?

ARLEQUIN.

Détalez ; je n'aime point les gens sans honneur et qui ne méritent pas qu'on les honore.

TRIVELIN.

Vous ne m'entendez pas.

ARLEQUIN.

Je m'en vais donc vous parler plus clairement.

TRIVELIN, *en s'enfuyant.*

Arrêtez, arrêtez; que faites-vous? (*Arlequin court aussi après les autres valets qu'il chasse, et Trivelin se réfugie dans une coulisse.*)

SCÈNE X

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

Ces marauds-là! j'ai eu toutes les peines du monde à les congédier. Voilà une drôle de façon d'honorer un honnête homme, que de mettre une troupe de coquins après lui; c'est se moquer du monde. (*Il se retourne, et voit Trivelin qui revient.*) Mon ami, est-ce que je ne me suis pas bien expliqué?

TRIVELIN, *de loin.*

Écoutez, vous m'avez battu; mais je vous le pardonne. Je vous crois un garçon raisonnable.

ARLEQUIN.

Vous le voyez bien.

TRIVELIN, *de loin.*

Quand je vous dis que nous ne méritons pas

d'avoir des gens à notre suite, ce n'est pas que nous manquions d'honneur; c'est qu'il n'y a que les personnes considérables, les seigneurs, les gens riches, qu'on honore de cette manière-là. S'il suffisait d'être honnête homme, moi qui vous parle, j'aurais après moi une armée de valets.

ARLEQUIN.

Oh! à présent je vous comprends. Que diantre! que ne dites-vous la chose comme il faut? Je n'aurais pas les bras démis, et vos épaules s'en porteraient mieux.

TRIVELIN.

Vous m'avez fait mal.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, c'était mon intention. Par bonheur, ce n'est qu'un malentendu, et vous devez être bien aise d'avoir reçu innocemment les coups de bâton que je vous ai donnés. Je vois bien à présent que c'est qu'on fait ici tout l'honneur aux gens considérables, riches; et, à celui qui n'est qu'honnête homme, rien.

TRIVELIN.

C'est cela même.

ARLEQUIN.

Sur ce pied-là, ce n'est pas grand'chose que d'être honoré, puisque cela ne signifie pas qu'on soit honorable.

TRIVELIN.

Mais on peut être honorable avec cela.

ARLEQUIN.

Ma foi! tout bien compté, vous me ferez plaisir de me laisser là sans compagnie. Ceux qui me verront tout seul, me prendront tout d'un coup pour un honnête homme; j'aime autant cela que d'être pris pour un grand seigneur.

TRIVELIN.

Nous avons ordre de rester auprès de vous.

ARLEQUIN.

Menez-moi donc voir Silvia.

TRIVELIN.

Vous serez satisfait, elle va venir... Parbleu! je ne me trompe pas, car la voilà qui entre. Adieu; je me retire.

SCÈNE XI

SILVIA, FLAMINIA, ARLEQUIN.

SILVIA, *accourant avec joie.*

Ah! le voici. Eh! mon cher Arlequin, c'est donc vous! Je vous revois donc! Le pauvre enfant! que je suis aise!

ARLEQUIN.

Et moi aussi. Oh! oh! je me meurs de joie.

SILVIA.

Là, là, mon fils, doucement. Il m'aime; quel plaisir d'être aimée comme cela!

FLAMINIA.

Vous me ravissez tous deux, mes chers enfants, et vous êtes bien aimables de vous être si fidèles. (*Bas.*) Si quelqu'un m'entendait dire cela, je serais perdue... mais, dans le fond du cœur, je vous estime et je vous plains.

SILVIA.

Hélas! c'est que vous êtes un bon cœur. J'ai bien soupiré, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN, *tendrement.*

M'aimez-vous toujours?

SILVIA.

Si je vous aime! Cela se demande-t-il? est-ce une question à faire?

FLAMINIA.

Oh! pour cela, je puis vous certifier sa tendresse. Je l'ai vue au désespoir, je l'ai vue pleurer de votre absence; elle m'a touchée moi-même. Je mourais d'envie de vous voir ensemble; vous voilà. Adieu, mes amis; je m'en vais, car vous m'attendrissez. Vous me faites tristement ressouvenir d'un amant que j'avais, et qui est mort. Il avait de l'air d'Arlequin, et je ne l'oublierai jamais. Adieu, Silvia; on m'a mise auprès de vous, mais je ne vous desservirai point. Aimez toujours Arlequin, il le mérite; et vous, Arlequin, quelque chose qui arrive, regardez-moi comme une amie, comme une personne qui voudrait pouvoir vous obliger; je ne négligerai rien pour cela.

ARLEQUIN.

Allez, mademoiselle, vous êtes une fille de bien.

Je suis votre ami aussi, moi. Je suis fâché de la mort de votre amant; c'est bien dommage que vous soyez affligée, et nous aussi. (*Flaminia sort.*)

SCÈNE XII

ARLEQUIN, SILVIA.

SILVIA.

Eh bien! mon cher Arlequin?

ARLEQUIN.

Eh bien! mon âme?

SILVIA.

Nous sommes bien malheureux!

ARLEQUIN.

Aimons-nous toujours; cela nous aidera à prendre patience.

SILVIA.

Oui; mais notre amitié, que deviendra-t-elle? Cela m'inquiète.

ARLEQUIN.

Hélas! m'amour, je vous dis de prendre patience, mais je n'ai pas plus de courage que vous. (*Il lui prend la main.*) Pauvre petit trésor! à moi, m'amie. Il y a trois jours que je n'ai vu ces beaux yeux-là; regardez-moi toujours pour me récompenser.

SILVIA.

Ah! j'ai bien des choses à vous dire. J'ai peur de vous perdre; j'ai peur qu'on ne vous fasse quelque mal par méchanceté de jalousie; j'ai peur que vous ne soyez trop longtemps sans me voir, et que vous ne vous y accoutumiez.

ARLEQUIN.

Petit cœur, est-ce que je m'accoutumerais à être malheureux?

SILVIA.

Je ne veux point être oubliée par vous; je ne veux point non plus que vous enduriez rien à cause de moi; je ne sais point dire ce que je veux, je vous aime trop. C'est une pitié que mon embarras; tout me chagrine.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Hi! hi! hi! hi!

SILVIA.

Oh bien! Arlequin, je m'en vais donc pleurer aussi, moi.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je m'empêche de pleurer, puisque vous voulez être si triste? Si vous aviez un peu de compassion, est-ce que vous seriez si affligée?

SILVIA.

Demeurez donc en repos; je ne vous dirai plus que je suis chagrine.

ARLEQUIN.

Oui; mais je devinerai que vous l'êtes. Il faut me promettre que vous ne le serez plus.

SILVIA.

Oui, mon fils; mais promettez-moi aussi que vous m'aimerez toujours.

ARLEQUIN.

Silvia, je suis votre amant; vous êtes ma maîtresse; retenez-le bien, car cela est vrai; et tant que je serai en vie, cela ira toujours le même train, cela ne branlera pas; je mourrai de compagnie avec cela. Ah çà! dites-moi le serment que vous voulez que je vous fasse?

SILVIA.

Voilà qui va bien; je ne sais point de serments; vous êtes un garçon d'honneur; j'ai votre amitié, vous avez la mienne; je ne la reprendrai pas. A qui est-ce que je la porterais? N'êtes-vous pas le plus joli garçon qu'il y ait? Y a-t-il quelque fille qui puisse vous aimer autant que moi? Eh bien! n'est-ce pas assez? Nous en faut-il davantage? Il n'y a qu'à rester comme nous sommes, il n'y aura pas besoin de serments.

ARLEQUIN.

Dans cent ans d'ici, nous serons tout de même.

SILVIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il n'y a donc rien à craindre, m'amie; tenons-nous donc joyeux.

SILVIA.

Nous souffrirons peut-être un peu; voilà tout.

ARLEQUIN.

C'est une bagatelle. Quand on a un peu pâti, le plaisir en semble meilleur.

SILVIA.

Oh! pourtant, je n'aurais que faire de pâtir pour être bien aise, moi.

ARLEQUIN.

Il n'y aura qu'à ne pas songer que nous souffrons.

SILVIA, *le regardant tendrement.*

Ce cher petit homme, comme il m'encourage!

ARLEQUIN.

Je ne m'embarrasse que de vous.

SILVIA.

Où est-ce qu'il prend tout ce qu'il me dit? Il n'y a que lui au monde comme cela; mais aussi il n'y a que moi pour vous aimer, Arlequin.

ARLEQUIN.

C'est comme du miel, ces paroles-là.

SCÈNE XIII

ARLEQUIN, SILVIA, FLAMINIA, TRIVELIN.

TRIVELIN, *à Silvia.*

Je suis au désespoir de vous interrompre; mais votre mère vient d'arriver, mademoiselle Silvia, et elle demande instamment à vous parler.

SILVIA, *à Arlequin.*

Arlequin, ne me quittez pas; je n'ai rien de secret pour vous.

ARLEQUIN, *la prenant sous le bras.*

Marchons, ma petite.

FLAMINIA.

Ne craignez rien, mes enfants. Allez toute seule trouver votre mère, ma chère Silvia; cela sera plus séant. Vous êtes libres de vous voir autant qu'il vous plaira; c'est moi qui vous en assure. Vous savez bien que je ne voudrais pas vous tromper.

ARLEQUIN.

Oh! non; vous êtes de notre parti, vous.

SILVIA.

Adieu donc, mon fils; je vous rejoindrai bientôt.

(Elle sort.)

ARLEQUIN, *à Flaminia.*

Notre amie, pendant qu'elle sera là, restez avec moi, pour empêcher que je ne m'ennuie. Il n'y a ici que votre compagnie que je puisse endurer.

FLAMINIA.

Mon cher Arlequin, la vôtre me fait bien du plaisir aussi ; mais j'ai peur qu'on ne s'aperçoive de l'amitié que j'ai pour vous.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, le dîner est prêt.

ARLEQUIN.

Je n'ai point de faim.

FLAMINIA.

Je veux que vous mangiez ; vous en avez besoin.

ARLEQUIN.

Croyez-vous?

FLAMINIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Je ne saurais. (*A Trivelin.*) La soupe est-elle bonne?

TRIVELIN.

Exquise.

ARLEQUIN.

Hum! il faut attendre Silvia; elle aime le potage.

FLAMINIA.

Je crois qu'elle dînera avec sa mère. Vous êtes le maître pourtant; mais je vous conseille de les laisser ensemble; n'est-il pas vrai? Après dîner vous la verrez.

ARLEQUIN.

Je le veux bien; mais mon appétit n'est pas encore ouvert.

TRIVELIN.

Le vin est au frais, et le rôt tout prêt.

ARLEQUIN.

Je suis si triste!... Ce rôt est donc friand?

TRIVELIN.

C'est du gibier qui a une mine!...

ARLEQUIN.

Que de chagrin! Allons donc; quand la viande est froide, elle ne vaut rien.

FLAMINIA.

N'oubliez pas de boire à ma santé.

ARLEQUIN.

Venez boire à la mienne, à cause de la connaissance.

FLAMINIA.

Oui-dà, de tout mon cœur ; j'ai une demi-heure à vous donner.

ARLEQUIN.

Bon! je suis content de vous.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

SILVIA, FLAMINIA.

SILVIA.

Oui, je vous crois. Vous paraissez me vouloir du bien. Aussi vous voyez que je ne souffre que vous ; je regarde tous les autres comme mes ennemis. Mais où est Arlequin ?

FLAMINIA.

Il va venir; il dîne encore.

SILVIA.

C'est quelque chose d'épouvantable que ce pays-ci ! Je n'ai jamais vu de femmes aussi prévenantes, d'hommes aussi honnêtes. Ce sont des manières si douces, tant de révérences, tant de compliments, tant de signes d'amitié ! Vous diriez que ce sont les meilleures gens du monde, qu'ils sont pleins de cœur et de conscience. Quelle erreur ! De tous ces gens-là, il n'y en a pas un qui ne vienne me dire d'un air prudent: Mademoiselle, croyez-moi, je vous conseille d'abandonner Arlequin et d'épouser le prince; mais ils me conseillent cela tout naturellement, sans avoir honte, non plus que s'ils m'exhortaient à quelque bonne action. Mais, leur dis-je, j'ai promis à Arlequin; où est la fidélité, la probité, la bonne foi? Ils ne m'entendent pas; ils ne savent ce que c'est que tout cela; c'est tout comme si leur parlais grec. Ils me rient au nez, me disent que je fais l'enfant, qu'une grande fille doit avoir de la raison; eh ! cela n'est-il pas joli ? Ne valoir rien, tromper son prochain, lui manquer de parole, être fourbe et menteur, voilà le devoir

des grandes personnes de ce maudit endroit-ci. Qu'est-ce que c'est que ces gens-là? D'où sortent-ils? De quelle pâte sont-ils?

FLAMINIA.

De la pâte des autres hommes, ma chère Silvia. Que cela ne vous étonne pas; ils s'imaginent que le mariage du prince ferait votre bonheur.

SILVIA.

Mais ne suis-je pas obligée d'être fidèle? N'est-ce pas mon devoir d'honnête fille? et quand on ne fait pas son devoir est-on heureuse? Par-dessus le marché cette fidélité n'est-elle pas mon charme? Et on a le courage de me dire : Là, fais un mauvais tour, qui ne te rapportera que du mal; perds ton plaisir et ta bonne foi; et parce que je ne veux pas, moi, on me trouve dégoûtée!

FLAMINIA.

Que voulez-vous? ces gens-là pensent à leur façon, etsouhaiteraient que le prince fût content.

SILVIA.

Mais ce prince, que ne prend-il une fille qui se rende à lui de bonne volonté? Quelle fantaisie d'en vouloir une qui ne veut pas de lui! Quel goût trouve-t-il à cela? Car c'est un abus que tout ce qu'il fait; tous ces concerts, ces comédies, ces grands repas qui ressemblent à des noces, ces bijoux qu'il m'envoie, tout cela lui coûte un argent infini; c'est un abîme, il se ruine; demandez-moi ce qu'il y gagne. Quand il me donnerait toute la boutique d'un mercier, cela ne me ferait pas tant de plaisir qu'un petit peloton qu'Arlequin m'a donné.

FLAMINIA.

Je n'en doute pas; voilà ce que c'est que l'amour; j'ai aimé de même, et je me reconnais au peloton.

SILVIA.

Tenez, si j'avais eu à changer Arlequin contre un autre, ç'aurait été contre un officier du palais, qui m'a vue cinq ou six fois, et qui est d'aussi bonne façon qu'on puisse être. Il y a bien à tirer, si le prince le vaut; c'est dommage que je n'aie pu l'aimer dans le fond, et je le plains plus que le prince.

FLAMINIA, *souriant.*

Oh! Silvia, je vous assure que vous plaindrez le prince autant que lui, quand vous le connaîtrez.

SILVIA.

Eh bien! qu'il tâche de m'oublier, qu'il me renvoie, qu'il voie d'autres filles. Il y en a ici qui ont leur amant tout comme moi; mais cela ne les empêche pas d'aimer tout le monde. J'ai bien vu que cela ne leur coûte rien; mais pour moi, cela m'est impossible.

FLAMINIA.

Eh! ma chère enfant, avons-nous rien ici qui vous vaille, rien qui approche de vous?

SILVIA.

Oh! que si; il y en a de plus jolies que moi; et quand elles seraient la moitié moins jolies, cela leur fait plus de profit qu'à moi d'être tout à fait belle. J'en vois ici de laides qui font si bien aller leur visage, qu'on y est trompé.

FLAMINIA.

Oui; mais le vôtre va tout seul, et cela est charmant.

SILVIA.

Bon! moi! je ne parais rien, je suis toute d'une pièce auprès d'elles; je demeure là, je ne vais ni ne viens; au lieu qu'elles, je les vois d'une humeur joyeuse; elles ont des yeux qui caressent tout le monde; elles ont une mine hardie, une beauté libre qui ne se gêne point, qui est sans façon; cela plaît davantage que non pas une honteuse comme moi, qui n'ose regarder les gens, et qui est confuse qu'on la trouve belle.

FLAMINIA.

Eh! voilà justement ce qui touche le prince, voilà ce qu'il estime; c'est cette ingénuité, cette beauté simple, ce sont ces grâces naturelles. Eh! croyez-moi, ne louez pas tant les femmes d'ici; car elles ne vous louent guère.

SILVIA.

Qu'est-ce donc qu'elles disent?

FLAMINIA.

Des impertinences; elles se moquent de vous, raillent le prince, lui demandent comment se porte la beauté rustique. Y a-t-il de visage plus commun? disaient l'autre jour ces jalouses entre elles;

de taille plus gauche? Là-dessus l'une vous prenait par les yeux, l'autre par la bouche; il n'y avait pas jusqu'aux hommes qui ne vous trouvaient pas trop jolie. J'étais dans une colère!

SILVIA.

Pardi! voilà de vilains hommes, de trahir comme cela leur pensée, pour plaire à ces sottes-là.

FLAMINIA.

Sans difficulté.

SILVIA.

Que je hais ces femmes-là! Mais puisque je suis si peu agréable à leur compte, pourquoi donc est-ce que le prince m'aime, et qu'il les laisse là?

FLAMINIA.

Oh! elles sont persuadées qu'il ne vous aimera pas longtemps, que c'est un caprice qui lui passera, et qu'il en rira tout le premier.

SILVIA.

Hum! elles sont bien heureuses que j'aime Arlequin; sans cela j'aurais grand plaisir à les faire mentir, ces babillardes-là.

FLAMINIA.

Ah! qu'elles mériteraient bien d'être punies! Je leur ai dit: Vous faites ce que vous pouvez pour faire renvoyer Silvia, et pour plaire au prince; et si elle voulait, il ne daignerait pas vous regarder.

SILVIA.

Pardi! vous voyez bien ce qui en est; il ne tient qu'à moi de les confondre.

FLAMINIA.

Voilà de la compagnie qui vous vient.

SILVIA.

Eh! je crois que c'est cet officier dont je vous ai parlé; c'est lui-même. Voyez la belle physionomie d'homme!

SCÈNE II

LE PRINCE, *sous le nom d'officier du palais;* LISETTE, *sous le nom de dame de la cour;* SILVIA, FLAMINIA.

(*Le prince, en voyant Silvia, salue avec beaucoup de soumission.*)

SILVIA.

Comment! vous voilà, monsieur? Vous saviez donc bien que j'étais ici?

LE PRINCE.

Oui, mademoiselle, je le savais; mais vous m'aviez dit de ne plus vous voir, et je n'aurais osé paraître sans madame, qui a souhaité que je l'accompagnasse, et qui a obtenu du prince l'honneur de vous faire la révérence. (*Lisette ne dit mot, et regarde seulemement Silvia avec attention; Flaminia et Lisette se font des signes d'intelligence.*)

SILVIA.

Je ne suis pas fâchée de vous revoir, et vous me trouvez bien triste. A l'égard de cette dame, je la remercie de la volonté qu'elle a de me faire une révérence; je ne mérite pas cela, mais qu'elle me la fasse, puisque c'est son désir; je lui en rendrai une comme je pourrai; elle excusera si je la fais mal.

LISETTE.

Oui, m'amie, je vous excuserai de bon cœur; je ne vous demande pas l'impossible.

SILVIA, *faisant une révérence.*

Je ne vous demande pas l'impossible! Quelle manière de parler!

LISETTE.

Quel âge avez vous, ma fille?

SILVIA.

Je l'ai oublié, ma mère.

FLAMINIA, *à Silvia.*

Bon.

LISETTE.

Elle se fâche, je pense?

LE PRINCE.

Mais, madame, que signifient ces discours-là? Sous prétexte de venir saluer Silvia, vous lui faites une insulte!

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein. J'avais la curiosité de voir cette petite fille qu'on aime tant, qui fait naître une si forte passion; et je cherche ce qu'elle a de si aimable. On dit qu'elle est naïve, c'est un agrément campagnard qui doit la rendre amusante; priez-la de nous donner quelques traits de naïveté; voyons son esprit.

SILVIA.

Eh! non, madame, ce n'est pas la peine; il n'est pas si plaisant que le vôtre.

LISETTE, *en riant.*

Ah! ah! vous demandiez du naïf; en voilà.

LE PRINCE, *à Lisette.*

Allez-vous-en, madame.

SILVIA.

Cela m'impatiente à la fin; et si elle ne s'en va, je me fâcherai tout de bon.

LE PRINCE, *à Lisette.*

Vous vous repentirez de votre procédé.

LISETTE.

Adieu; un pareil objet me venge assez de celui qui en a fait choix.

SCÈNE III

LE PRINCE, SILVIA, FLAMINIA.

FLAMINIA.

Voilà une créature bien effrontée!

SILVIA.

Je suis outrée. J'ai bien affaire qu'on m'enlève pour se moquer de moi; chacun a son prix. Ne semble-t-il pas que je ne vaille pas bien ces femmes-là? Je ne voudrais pas être changée contre elles.

FLAMINIA.

Bon! ce sont des compliments que les injures de cette jalouse-là.

LE PRINCE.

Belle Silvia, cette femme-là nous a trompés, le prince et moi; vous m'en voyez au désespoir, n'en doutez pas. Vous savez que je suis pénétré de respect pour vous; vous connaissez mon cœur. Je venais ici pour me donner la satisfaction de vous voir, pour jeter encore une fois les yeux sur une personne si chère, et reconnaître notre souveraine... Mais je ne prends pas garde que je me découvre, que Flaminia m'écoute, et que je vous importune encore.

FLAMINIA.

Quel mal faites-vous? Ne sais-je pas bien qu'on ne peut la voir sans l'aimer?

SILVIA.

Et moi, je voudrais qu'il ne m'aimât pas; car j'ai du chagrin de ne pouvoir lui rendre le change.

Encore si c'était un homme comme tant d'autres, à qui on dit ce qu'on veut; mais il est trop agréable pour qu'on le maltraite, lui; il a toujours été comme vous le voyez.

LE PRINCE.

Ah! que vous êtes obligeante, Silvia! Que puis-je faire pour mériter ce que vous venez de me dire, si ce n'est de vous aimer toujours?

SILVIA.

Eh bien! aimez-moi, à la bonne heure! j'y aurai du plaisir, pourvu que vous promettiez de prendre votre mal en patience; car je ne saurais mieux faire, en vérité. Arlequin est venu le premier; voilà tout ce qui vous nuit. Si j'avais deviné que vous viendriez après lui, en bonne foi je vous aurais attendu; mais vous avez du malheur, et moi je ne suis pas heureuse.

LE PRINCE.

Flaminia, je vous en fais juge, pourrait-on cesser d'aimer Silvia? Connaissez-vous de cœur plus compatissant, plus généreux que le sien? Non; la tendresse d'une autre me toucherait moins que la seule bonté qu'elle a de me plaindre.

SILVIA, *à Flaminia.*

Et moi, je vous en fais juge aussi; là, vous l'entendez; comment se comporter avec un homme qui me remercie toujours, qui prend tout ce qu'on lui dit en bien?

FLAMINIA.

Franchement, il a raison, Silvia; vous êtes charmante, et à sa place je serais tout comme il est.

SILVIA.

Ah çà! n'allez pas l'attendrir encore. Il n'a pas besoin qu'on lui dise tant que je suis jolie; il le croit assez. (*Au prince.*) Croyez-moi, tâchez de m'aimer tranquillement, et vengez-moi de cette femme qui m'a injuriée.

LE PRINCE.

Oui, ma chère Silvia, j'y cours. A mon égard, de quelque façon que vous me traitiez, mon parti est pris; j'aurai du moins le plaisir de vous aimer toute ma vie.

SILVIA.

Oh! je m'en doutais bien; je vous connais.

FLAMINIA.

Allez, monsieur; hâtez-vous d'informer le prince du mauvais procédé de la dame en question; il faut que tout le monde sache ici le respect qui est dû à Silvia.

LE PRINCE.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCÈNE IV

SILVIA, FLAMINIA.

FLAMINIA.

Vous, ma chère, pendant que je vais chercher Arlequin, qu'on retient peut-être un peu trop longtemps à table, allez essayer l'habit qu'on vous a fait; il me tarde de vous le voir, Silvia.

SILVIA.

Tenez, l'étoffe est belle; elle m'ira bien; mais je ne veux point de tous ces habits-là; car le prince me veut en troc, et jamais nous ne finirons ce marché-là.

FLAMINIA.

Vous vous trompez; quand il vous quitterait, vous emporteriez tout; vraiment, vous ne le connaissez pas.

SILVIA.

Je m'en vais donc l'essayer sur votre parole; pourvu qu'il ne me dise pas après : Pourquoi as-tu pris mes présents?

FLAMINIA.

Il vous dira : Pourquoi n'en avoir pas pris davantage?

SILVIA.

En ce cas-là, j'en prendrai tant qu'il voudra, afin qu'il n'ait rien à me dire.

FLAMINIA.

Allez, je réponds de tout. (*Silvia sort.*)

SCÈNE V

FLAMINIA, ARLEQUIN, *éclatant de rire*, TRIVELIN.

FLAMINIA.

Il me semble que les choses commencent à

prendre forme. Voici Arlequin. En vérité, je ne sais; mais si ce petit homme venait à m'aimer, j'en profiterais de bon cœur.

ARLEQUIN, *riant.*

Ah! ah! ah! Bonjour, mon amie.

FLAMINIA.

Bonjour, Arlequin. Dites-moi donc de quoi vous riez, afin que j'en rie aussi.

ARLEQUIN.

C'est que mon valet Trivelin, que je ne paie point, m'a mené par toutes les chambres de la maison, où l'on trotte comme dans les rues, où l'on jase comme dans notre halle, sans que le maître de la maison s'embarrasse de tous ces visages-là, qui ne daignent pas même lui donner le bonjour, qui vont le voir manger, sans qu'il leur dise : Voulez-vous boire un coup? Je me divertissais de ces originaux-là en revenant, quand j'ai vu un grand coquin qui a levé l'habit d'une dame par derrière. Moi, j'ai cru qu'il lui faisait quelque niche, et je lui ai dit bonnement: Arrêtez-vous, polisson; vous badinez malhonnêtement. Elle, qui m'a entendu, s'est retournée, et m'a dit : Ne voyez-vous pas bien qu'il me porte la queue? Et pourquoi vous la laissez-vous porter, cette queue? ai-je repris. Sur cela le polisson s'est mis à rire; la dame riait, Trivelin riait, tout le monde riait; par compagnie je me suis mis à rire aussi. A cette heure je vous demande pourquoi nous avons ri tous.

FLAMINIA.

D'une bagatelle. C'est que vous ne savez pas que ce que vous avez vu faire à ce laquais est un usage parmi les dames.

ARLEQUIN.

C'est donc encore un honneur?

FLAMINIA.

Oui, vraiment!

ARLEQUIN.

Pardi! j'ai donc bien fait d'en rire; car cet honneur-là est bouffon et à bon marché.

FLAMINIA.

Vous êtes gai; j'aime à vous voir comme cela. Avez-vous bien mangé depuis que je vous ai quitté?

ARLEQUIN.

Ah! morbleu! qu'on a apporté de friandes drogues! Que le cuisinier d'ici fait de bonnes fricassées! Il n'y a pas moyen de tenir contre sa cuisine. J'ai tant bu à la santé de Silvia et de vous, que, si vous êtes malade, ce ne sera pas ma faute.

FLAMINIA.

Quoi! vous vous êtes encore ressouvenu de moi?

ARLEQUIN.

Quand j'ai donné mon amitié à quelqu'un, jamais je ne l'oublie, surtout à table. Mais, à propos de Silvia, est-elle encore avec sa mère?

TRIVELIN.

Mais, seigneur Arlequin, songerez-vous toujours à Silvia?

ARLEQUIN.

Taisez-vous, quand je parle.

FLAMINIA.

Vous avez tort, Trivelin.

TRIVELIN.

Comment! j'ai tort!

FLAMINIA.

Oui; pourquoi l'empêchez-vous de parler de ce qu'il aime?

TRIVELIN.

A ce que je vois, Flaminia, vous vous souciez beaucoup des intérêts du prince!

FLAMINIA.

Arlequin, cet homme-là me fera des affaires à cause de vous.

ARLEQUIN, *en colère.*

Non, ma bonne. (*A Trivelin.*) Écoute; je suis ton maître, car tu me l'as dit; je n'en savais rien, fainéant que tu es! S'il t'arrive de faire le rapporteur, et qu'à cause de toi on fasse seulement la moue à cette honnête fille-là, c'est deux oreilles que tu auras de moins; je te les garantis dans ma poche.

TRIVELIN.

Je ne suis pas à cela près, et je veux faire mon devoir.

ARLEQUIN.

Deux oreilles; entends-tu bien à présent? Va-t'en.

TRIVELIN.

Je vous pardonne tout à vous, car enfin il le faut; mais vous me le paierez, Flaminia. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

ARLEQUIN, FLAMINIA.

ARLEQUIN.

Cela est terrible ! Je n'ai trouvé ici qu'une personne qui entende la raison, et l'on vient chicaner ma conversation avec elle. Ma chère Flaminia, à présent parlons de Silvia à notre aise; quand je ne la vois point, il n'y a qu'avec vous que je m'en passe.

FLAMINIA, *d'un air simple.*

Je ne suis point ingrate; il n'y a rien que je ne fisse pour vous rendre contents tous deux; et d'ailleurs vous êtes si estimable, Arlequin, que, quand je vois qu'on vous chagrine, je souffre autant que vous.

ARLEQUIN.

La bonne sorte de fille! Toutes les fois que vous me plaignez, cela m'apaise; je suis la moitié moins fâché d'être triste.

FLAMINIA.

Pardi! qui est-ce qui ne vous plaindrait pas? Qui est-ce qui ne s'intéresserait pas à vous? Vous ne connaissez pas ce que vous valez, Arlequin.

ARLEQUIN.

Cela se peut bien; je n'y ai jamais regardé de si près.

FLAMINIA.

Si vous saviez combien il m'est cruel de n'avoir point de pouvoir! si vous lisiez dans mon cœur!

ARLEQUIN.

Eh! je ne sais point lire; mais vous me l'expliquerez. Par la mardi! je voudrais n'être plus affligé, quand ce ne serait que pour le souci que cela vous donne; mais cela viendra.

FLAMINIA.

Non, je ne serai jamais témoin de votre contentement; voilà qui est fini; Trivelin causera, l'on me séparera d'avec vous; et que sais-je, moi, où l'on m'emmènera? Arlequin, je vous parle peut-

être pour la dernière fois, et il n'y a plus de plaisir pour moi dans le monde.

ARLEQUIN, *triste.*

Pour la dernière fois! J'ai donc bien du guignon! Je n'ai qu'une pauvre maîtresse, ils me l'ont emportée; vous emporteraient-ils encore? et où est-ce que je prendrai du courage pour endurer tout cela? Ces gens-là croient-ils que j'aie un cœur de fer? Ont-ils entrepris mon trépas? Seront-ils aussi barbares?

FLAMINIA.

En tout cas, j'espère que vous n'oublierez jamais Flaminia, qui n'a rien tant souhaité que votre bonheur.

ARLEQUIN.

M'amie, vous me gagnez le cœur. Conseillez-moi dans ma peine; avisons-nous; quelle est votre pensée? Car je n'ai point d'esprit, moi, quand je suis fâché. Il faut que j'aime Silvia; il faut que je vous garde; il ne faut pas que mon amour pâtisse de notre amitié, ni notre amitié de mon amour; et me voilà bien embarrassé.

FLAMINIA.

Et moi bien malheureuse! Depuis que j'ai perdu mon amant, je n'ai eu de repos qu'en votre compagnie, je respire avec vous; vous lui ressemblez tant que je crois quelquefois lui parler; je n'ai vu dans le monde que vous et lui de si aimables.

ARLEQUIN.

Pauvre fille! il est fâcheux que j'aime Silvia; sans cela je vous donnerais de bon cœur la ressemblance de votre amant. C'était donc un joli garçon?

FLAMINIA.

Ne vous ai-je pas dit qu'il était fait comme vous, que vous êtes son portrait?

ARLEQUIN.

Et vous l'aimiez donc beaucoup?

FLAMINIA.

Regardez-vous, Arlequin; voyez combien vous méritez d'être aimé, et vous verrez combien je l'aimais.

ARLEQUIN.

Je n'ai vu personne répondre si doucement que

vous. Votre amitié se met partout. Je n'aurais jamais cru être si joli que vous le dites; mais puisque vous aimiez tant ma copie, il faut bien croire que l'original mérite quelque chose.

FLAMINIA.

Je crois que vous m'auriez encore plu davantage; mais je n'aurais pas été assez belle pour vous.

ARLEQUIN, *avec feu.*

Par la sambille! je vous trouve charmante avec cette pensée-là.

FLAMINIA.

Vous me troublez, il faut que je vous quitte; je n'ai que trop de peine à m'arracher d'auprès de vous; mais où cela nous conduirait-il? Adieu, Arlequin; je vous verrai toujours, si on me le permet; je ne sais où j'en suis.

ARLEQUIN.

Je suis tout de même.

FLAMINIA.

J'ai trop de plaisir à vous voir.

ARLEQUIN.

Je ne vous refuse pas ce plaisir-là, moi; regardez-moi à votre aise, je vous rendrai la pareille.

FLAMINIA.

Je n'oserais; adieu. (*Elle sort.*)

ARLEQUIN.

Ce pays-ci n'est pas digne d'avoir cette fille-là. Si par quelque malheur Silvia venait à manquer, dans mon désespoir je crois que je me retirerais avec elle.

SCÈNE VII

TRIVELIN, UN SEIGNEUR, *qui vient derrière lui*, ARLEQUIN.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, n'y a-t-il point de risque à reparaître? N'est-ce point compromettre mes épaules? Car vous jouez merveilleusement de votre épée de bois.

ARLEQUIN.

Je serai bon, quand vous serez sage.

TRIVELIN.

Voilà un seigneur qui demande à vous parler. (*Le seigneur approche et fait des révérences, qu'Arlequin lui rend.*)

ARLEQUIN, *à part.*

J'ai vu cet homme-là quelque part.

LE SEIGNEUR.

Je viens vous demander une grâce; mais ne vous incommoderais-je point, monsieur Arlequin?

ARLEQUIN.

Non, monsieur; vous ne me faites ni bien ni mal, en vérité. (*Voyant le seigneur qui se couvre.*) Vous n'avez seulement qu'à me dire si je dois aussi mettre mon chapeau.

LE SEIGNEUR.

De quelque façon que vous soyez, vous me ferez honneur.

ARLEQUIN, *se couvrant.*

Je vous crois, puisque vous le dites. Que souhaite de moi votre seigneurie? Mais ne me faites point de compliments; ce serait autant de perdu, car je n'en sais point rendre.

LE SEIGNEUR.

Ce ne sont point des compliments, mais des témoignages d'estime.

ARLEQUIN.

Galbanum que tout cela! Votre visage ne m'est point nouveau, monsieur; je vous ai vu quelque part à la chasse, où vous jouiez de la trompette; je vous ai ôté mon chapeau en passant, et vous me devez ce coup de chapeau-là.

LE SEIGNEUR.

Quoi! je ne vous saluai point?

ARLEQUIN.

Pas un brin.

LE SEIGNEUR.

Je ne m'aperçus donc pas de votre honnêteté?

ARLEQUIN.

Oh! que si; mais vous n'aviez point de grâce à me demander; voilà pourquoi je perdis mon étalage.

LE SEIGNEUR.

Je ne me reconnais point à cela.

ARLEQUIN.

Ma foi, vous n'y perdez rien. Mais que vous plaît-il?

LE SEIGNEUR.

Je compte sur votre bon cœur; voici ce que c'est : j'ai eu le malheur de parler cavalièrement de vous devant le prince...

ARLEQUIN.

Vous n'avez encore qu'à ne vous pas reconnaître à cela.

LE SEIGNEUR.

Oui; mais le prince s'est fâché contre moi.

ARLEQUIN.

Il n'aime donc pas les médisants?

LE SEIGNEUR.

Vous le voyez bien.

ARLEQUIN.

Oh! oh! voilà qui me plaît; c'est un honnête homme; s'il ne me retenait pas ma maîtresse, je serais fort content de lui. Et que vous a-t-il dit? Que vous étiez un mal appris?

LE SEIGNEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

Cela est très-raisonnable. De quoi vous plaignez-vous?

LE SEIGNEUR.

Ce n'est pas là tout: Arlequin, m'a-t-il répondu, est un garçon d'honneur. Je veux qu'on l'honore, puisque je l'estime; la franchise et la simplicité de son caractère sont des qualités que je voudrais que vous eussiez tous. Je nuis à son amour, et je suis au désespoir que le mien m'y force.

ARLEQUIN, *attendri.*

Par la morbleu! Je suis son serviteur; franchement, je fais cas de lui, et je croyais être plus en colère contre lui que je ne le suis.

LE SEIGNEUR.

Ensuite il m'a dit de me retirer; mes amis là-dessus ont tâché de le fléchir pour moi.

ARLEQUIN.

Quand ces amis-là s'en iraient aussi avec vous, il n'y aurait pas grand mal; car, dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es.

LE SEIGNEUR.

Il s'est aussi fâché contre eux.

ARLEQUIN.

Que le ciel bénisse cet homme de bien! il a vidé là sa maison d'une mauvaise graine de gens.

LE SEIGNEUR.

Et nous ne pouvons reparaître tous qu'à condition que vous demandiez notre grâce.

ARLEQUIN.

Par ma foi! messieurs, allez où il vous plaira; je vous souhaite un bon voyage.

LE SEIGNEUR.

Quoi! vous refuserez de prier pour moi? Si vous n'y consentiez pas, ma fortune serait ruinée; à présent qu'il ne m'est plus permis de voir le prince, que ferais-je à la cour? Il faudra que je m'en aille dans mes terres; car je suis comme exilé.

ARLEQUIN.

Comment, être exilé! Mais ce n'est point vous faire d'autre mal que de vous envoyer manger votre bien chez vous.

LE SEIGNEUR.

Vraiment non; voilà ce que c'est.

ARLEQUIN.

Et vous vivrez là paix et aise; vous ferez vos quatre repas comme à l'ordinaire?

LE SEIGNEUR.

Sans doute; qu'y a-t-il d'étrange à cela?

ARLEQUIN.

Ne me trompez-vous pas? Est-il sûr qu'on est exilé quand on médit?

LE SEIGNEUR.

Cela arrive assez souvent.

ARLEQUIN.

Allons, voilà qui est fait, je m'en vais médire du premier venu, et j'avertirai Silvia et Flaminia d'en faire autant.

LE SEIGNEUR.

Et la raison de cela?

ARLEQUIN.

Parce que je veux aller en exil, moi. De la manière dont on punit les gens ici, je vais gager qu'il y a plus de gain à être puni qu'à être récompensé.

LE SEIGNEUR.

Quoi qu'il en soit, épargnez-moi cette punition-là, je vous prie. D'ailleurs, ce que j'ai dit de vous n'est pas grand'chose.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est?

LE SEIGNEUR.

Une bagatelle, vous dis-je.

ARLEQUIN.

Mais voyons.

LE SEIGNEUR.

J'ai dit que vous aviez l'air d'un homme ingénu, sans malice; là, d'un garçon de bonne foi.

ARLEQUIN, *riant de tout son cœur.*

L'air d'un innocent, pour parler à la franquette; mais qu'est-ce que cela fait? Moi, j'ai l'air d'un innocent; vous, vous avez l'air d'un homme d'esprit; eh bien! à cause de cela, faut-il s'en fier à notre air? N'avez-vous rien dit que cela?

LE SEIGNEUR.

Non; j'ai ajouté seulement que vous donniez la comédie à ceux qui vous parlaient.

ARLEQUIN.

Pardi! il faut bien vous donner votre revanche, à vous autres. Voilà donc tout?

LE SEIGNEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

C'est se moquer; vous ne méritez pas d'être exilé, vous avez cette bonne fortune-là pour rien.

LE SEIGNEUR.

N'importe; empêchez que je ne le sois. Un homme comme moi ne peut demeurer qu'à la cour. Il n'est en considération, il n'est en état de pouvoir se venger de ses envieux qu'autant qu'il se rend agréable au prince, et qu'il cultive l'amitié de ceux qui gouvernent les affaires.

ARLEQUIN.

J'aimerais mieux cultiver un bon champ, cela rapporte toujours peu ou prou, et je me doute que l'amitié de ces gens-là n'est pas aisée à avoir ni à garder.

LE SEIGNEUR.

Vous avez raison dans le fond : ils ont quelquefois des caprices fâcheux; mais on n'oserait s'en

ressentir; on les ménage, on est souple avec eux, parce que c'est par leur moyen que l'on se venge des autres.

ARLEQUIN.

Quel trafic! C'est justement recevoir des coups de bâton d'un côté, pour avoir le privilége d'en donner d'un autre; voilà une drôle de vanité! A vous voir si humbles, vous autres, on ne croirait jamais que vous êtes si glorieux.

LE SEIGNEUR.

Nous sommes élevés là-dedans. Mais écoutez; vous n'aurez point de peine à me remettre en faveur; car vous connaissez bien Flaminia.

ARLEQUIN.

Oui, c'est mon intime.

LE SEIGNEUR.

Le prince a beaucoup de bienveillance pour elle; elle est la fille d'un de ses officiers; et je me suis imaginé de lui faire sa fortune, en la mariant à un petit-cousin que j'ai à la campagne, que je gouverne et qui est riche. Dites-le au prince; mon dessein me conciliera ses bonnes grâces.

ARLEQUIN.

Oui; mais ce n'est pas là le chemin des miennes; car je n'aime point qu'on épouse mes amies, moi, et vous n'imaginez rien qui vaille avec votre petit-cousin.

LE SEIGNEUR.

Je croyais...

ARLEQUIN.

Ne croyez plus.

LE SEIGNEUR.

Je renonce à mon projet.

ARLEQUIN.

N'y manquez pas; je vous promets mon intercession, sans que le petit-cousin s'en mêle.

LE SEIGNEUR.

Je vous aurai beaucoup d'obligation; j'attends l'effet de vos promesses. Adieu, monsieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur. Diantre! je suis en crédit, car on fait ce que je veux. Il ne faut rien dire à Flaminia du cousin.

SCÈNE VIII

ARLEQUIN, FLAMINIA.

FLAMINIA.

Mon cher, je vous amène Silvia ; elle me suit.

ARLEQUIN.

Mon amie, vous deviez bien venir m'avertir plus tôt; nous l'aurions attendue en causant ensemble.

SCÈNE IX

SILVIA, ARLEQUIN, FLAMINIA.

SILVIA.

Bonjour, Arlequin. Ah! que je viens d'essayer un bel habit! Si vous me voyiez, en vérité, vous me trouveriez jolie; demandez à Flaminia. Ah! ah! si je portais ces habits-là, les femmes d'ici seraient bien attrapées; elles ne diraient pas que j'ai l'air gauche. Oh! que les ouvrières d'ici sont habiles!

ARLEQUIN.

Ah! m'amour, elles ne sont pas si habiles que vous êtes bien faite.

SILVIA.

Si je suis bien faite, Arlequin, vous n'êtes pas moins honnête.

FLAMINIA.

Du moins ai-je le plaisir de vous voir un peu plus content à présent.

SILVIA.

Eh! dame, puisqu'on ne nous gêne plus, j'aime autant être ici qu'ailleurs; qu'est-ce que cela fait d'être là ou là? On s'aime partout.

ARLEQUIN.

Comment, nous gêner! On envoie les gens me demander pardon pour la moindre impertinence qu'ils disent de moi.

SILVIA.

J'attends une dame aussi, moi, qui viendra devant moi se repentir de ne m'avoir pas trouvée belle.

FLAMINIA.

Si quelqu'un vous fâche dorénavant, vous n'avez qu'à m'en avertir.

ARLEQUIN.

Pour cela, Flaminia nous aime comme si nous étions frère et sœurs. (*A Flaminia.*) Aussi, de notre part, c'est queuci-queumi.

SILVIA.

Devinez, Arlequin, qui j'ai encore rencontré ici? Mon amoureux qui venait me voir chez nous, ce grand monsieur si bien tourné. Je veux que vous soyez amis ensemble, car il a bon cœur aussi.

ARLEQUIN.

A la bonne heure; je suis de tout bon accord.

SILVIA.

Après tout, quel mal y a-t-il qu'il me trouve à son gré? Prix pour prix, les gens qui nous aiment sont de meilleure compagnie que ceux qui ne se soucient pas de nous; n'est-il pas vrai?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN, *gaiement.*

Mettons encore Flaminia; elle se soucie de nous, et nous serons partie carrée.

FLAMINIA.

Arlequin, vous me donnez là une marque d'amitié que je n'oublierai point.

ARLEQUIN.

Ah çà! puisque nous voilà ensemble, allons faire collation; cela amuse.

SILVIA.

Allez, allez, Arlequin. A cette heure que nous nous voyons quand nous voulons, ce n'est pas la peine de nous ôter notre liberté à nous-mêmes; ne vous gênez point.

FLAMINIA, *à Arlequin.*

Je m'en vais avec vous; aussi bien voilà quelqu'un qui entre et qui tiendra compagnie à Silvia.

SCÈNE X

LISETTE, *suivie de quelques femmes ;* SILVIA.

(*Lisette fait de grandes révérences.*)

SILVIA.

Ne faites point tant de révérences, madame ; cela m'exemptera de vous en faire ; je m'y prends de si mauvaise grâce, à votre fantaisie !

LISETTE.

On ne vous trouve que trop de mérite.

SILVIA.

Cela se passera. Ce n'est pas moi qui ai envie de plaire, telle que vous me voyez ; il me fâche assez d'être si jolie, et que vous ne soyez pas assez belle.

LISETTE.

Ah ! quelle situation !

SILVIA.

Vous soupirez à cause d'une petite villageoise, vous êtes bien de loisir ; et où avez-vous mis votre langue de tantôt, madame ? Est-ce que vous n'avez plus de caquet, quand il faut bien dire ?

LISETTE.

Je ne puis me résoudre à parler.

SILVIA.

Gardez donc le silence ; car lorsque vous vous lamenteriez jusqu'à demain, mon visage n'empirera pas ; beau ou laid, il restera comme il est. Qu'est-ce que vous me voulez ? Est-ce que vous ne m'avez pas assez querellée ? Eh bien ! achevez, prenez-en votre suffisance.

LISETTE.

Épargnez-moi, mademoiselle ; l'emportement que j'ai eu contre vous a mis toute ma famille dans l'embarras ; le prince m'oblige à venir vous faire une réparation, et je vous prie de la recevoir sans me railler.

SILVIA.

Voilà qui est fini, je ne me moquerai plus de vous ; je sais bien que l'humilité n'accommode pas les glorieux, mais la rancune donne de la malice. Cependant je plains votre peine, et je vous

pardonne. De quoi aussi vous avisiez-vous de me mépriser ?

LISETTE.

J'avais cru m'apercevoir que le prince avait quelque inclination pour moi, et je ne croyais pas en être indigne ; mais je vois bien que ce n'est pas toujours aux agréments qu'on se rend.

SILVIA.

Vous verrez que c'est à la laideur et à la mauvaise façon, à cause qu'on se rend à moi. Comme ces jalouses ont l'esprit tourné !

LISETTE.

Eh bien ! oui, je suis jalouse, il est vrai ; mais puisque vous n'aimez pas le prince, aidez-moi à le remettre dans les dispositions où j'ai cru qu'il était pour moi. Il est sûr que je ne lui déplaisais pas, et je le guérirai de l'inclination qu'il a pour vous, si vous me laissez faire.

SILVIA.

Croyez-moi, vous ne le guérirez de rien ; mon avis est que cela vous passe.

LISETTE.

Cependant cela me paraît possible ; car enfin je ne suis ni si maladroite ni si désagréable.

SILVIA.

Tenez, tenez, parlons d'autre choses ; vos bonnes qualités m'ennuient.

LISETTE.

Vous me répondez d'une étrange manière ! Quoi qu'il en soit, avant quelques jours, nous verrons si j'ai si peu de pouvoir.

SILVIA.

Oui, nous verrons des balivernes. Pardi ! je parlerai au prince ; il n'a pas encore osé me parler, lui, à cause que je suis trop fâchée ; mais je lui ferai dire qu'il s'enhardisse, seulement pour voir.

LISETTE.

Adieu, mademoiselle ; chacune de nous fera ce qu'elle pourra. J'ai satisfait à ce qu'on exigeait de moi à votre égard, et je vous prie d'oublier tout ce qui s'est passé entre nous.

SILVIA.

Marchez, marchez ; je ne sais pas seulement si vous êtes au monde.

SCÈNE XI

SILVIA, FLAMINIA.

FLAMINIA.

Qu'avez-vous, Silvia ? Vous êtes bien émue!

SILVIA.

J'ai... que je suis en colère. Cette impertinente femme de tantôt est venue pour me demander pardon ; et, sans faire semblant de rien, voyez la méchanceté, elle m'a encore fâchée, m'a dit que c'était à ma laideur qu'on se rendait; qu'elle était plus agréable, plus adroite que moi ; qu'elle ferait bien passer l'amour du prince ; qu'elle allait travailler pour cela ; que je verrai... pati, pata ; que sais-je, moi, tout ce qu'elle a mis en avant contre mon visage ? Est-ce que je n'ai pas raison d'être piquée ?

FLAMINIA.

Écoutez; si vous ne faites taire tous ces gens-là, il faut vous cacher pour toute votre vie.

SILVIA.

Je ne manque pas de bonne volonté ; mais c'est Arlequin qui m'embarrasse.

FLAMINIA.

Eh! je vous entends ; voilà un amour bien mal placé, qui se rencontre là aussi mal à propos qu'il se puisse.

SILVIA.

Oh ! j'ai toujours eu du guignon dans les rencontres.

FLAMINIA.

Mais, si Arlequin vous voit sortir de la cour et méprisée, pensez-vous que cela le réjouisse?

SILVIA.

Il ne m'aimera pas tant, voulez-vous dire?

FLAMINIA.

Il y a tout à craindre.

SILVIA.

Vous me faites rêver à une chose. Ne trouvez-vous pas qu'il est un peu négligent depuis que nous sommes ici? Il m'a quittée tantôt pour aller goûter ; voilà une belle excuse !

FLAMINIA.

Je l'ai remarqué comme vous ; mais ne me tra-

hissez pas au moins; nous nous parlons de fille à fille. Dites-moi, après tout, l'aimez-vous tant, ce garçon?

SILVIA.

Mais, vraiment, oui; je l'aime; il le faut bien.

FLAMINIA.

Voulez-vous que je vous dise? Vous me paraissez mal assortis ensemble. Vous avez du goût, de l'esprit, l'air fin et distingué; il a l'air pesant, les manières grossières; cela ne cadre point, et je ne comprends pas comment vous l'avez aimé; je vous dirai même que cela vous fait tort.

SILVIA.

Mettez-vous à ma place. C'était le garçon le plus passable de nos cantons; il demeurait dans mon village, il était mon voisin; il est assez facétieux, je suis de bonne humeur; il me faisait quelquefois rire; il me suivait partout; il m'aimait; j'avais coutume de le voir, et de coutume en coutume je l'ai aimé aussi, faute de mieux; mais j'ai toujours bien vu qu'il était enclin au vin et à la gourmandise.

FLAMINIA.

Voilà de jolies vertus, surtout dans l'amant de l'aimable et tendre Silvia! Mais à quoi vous déterminez-vous donc?

SILVIA.

Je l'ignore; il me passe tant de oui et de non par la tête, que je ne sais auquel entendre. D'un côté, Arlequin est un petit négligent qui ne songe ici qu'à manger; d'un autre côté, si l'on me renvoie, ces glorieuses de femmes feront accroire partout qu'on m'aura dit: Va-t'en, tu n'es pas assez jolie. D'un autre côté encore, ce monsieur que j'ai retrouvé ici...

FLAMINIA.

Quoi?

SILVIA.

Je vous le dis en secret; je ne sais ce qu'il m'a fait depuis que je l'ai revu; mais il m'a toujours paru si doux, il m'a dit des choses si tendres, il m'a conté son amour d'un air si poli, si humble, que j'en ai une véritable pitié, et cette pitié-là m'empêche encore d'être maîtresse de moi.

FLAMINIA.

L'aimez-vous?

SILVIA.

Je ne crois pas; car je dois aimer Arlequin.

FLAMINIA.

Ce monsieur est un homme aimable.

SILVIA.

Je le sens bien.

FLAMINIA.

Si vous négligiez de vous venger pour l'épouser, je vous le pardonnerais; voilà la vérité.

SILVIA.

Si Arlequin se mariait à une autre fille que moi, à la bonne heure. Je serais en droit de lui dire: Tu m'as quittée, je te quitte, je prends ma revanche; mais il n'y a rien à faire. Qui est-ce qui voudrait d'Arlequin ici, rude et bourru comme il est?

FLAMINIA.

Il n'y a pas presse entre nous. Pour moi, j'ai toujours eu dessein de passer ma vie aux champs. Arlequin est grossier; je ne l'aime point, mais je ne le hais pas; et, dans les sentiments où je suis, s'il voulait, je vous en débarrasserais volontiers, pour vous faire plaisir.

SILVIA.

Mais mon plaisir, où est-il? Il n'est ni là, ni là; je le cherche.

FLAMINIA.

Vous verrez le prince aujourd'hui. Voici ce cavalier qui vous plaît; tâchez de prendre votre parti. Adieu; nous nous retrouverons tantôt.

SCÈNE XII

SILVIA, LE PRINCE.

SILVIA.

Vous venez; vous allez encore me dire que vous m'aimez, pour me mettre davantage en peine.

LE PRINCE.

Je venais voir si la dame qui vous a fait insulte s'était bien acquittee de son devoir. Quant à moi, belle Silvia, quand mon amour vous fatiguera quand je vous déplairai moi-même, vous n'avez

qu'à m'ordonner de me taire et de me retirer; je me tairai, j'irai où vous voudrez, et je souffrirai sans me plaindre, résolu de vous obéir en tout.

SILVIA.

Ne voilà-t-il pas? Ne l'ai-je pas bien dit? Comment voulez-vous que je vous renvoie? Vous vous tairez, s'il me plaît; vous vous en irez, s'il me plaît; vous n'oserez pas vous plaindre, vous m'obéirez en tout. C'est bien là le moyen de faire que je vous commande quelque chose!

LE PRINCE.

Mais que puis-je mieux que de vous rendre maîtresse de mon sort?

SILVIA.

Qu'est-ce que cela avance? Vous rendrai-je malheureux? en aurai-je le courage? Si je vous dis : Allez-vous-en, vous croirez que je vous hais; si je vous dis de vous taire, vous croirez que je ne me soucie pas de vous; et toutes ces croyances-là ne seront pas vraies; elles vous affligeront; en serai-je plus à mon aise après?

LE PRINCE.

Que voulez-vous donc que je devienne, belle Silvia?

SILVIA.

Oh! ce que je veux! J'attends qu'on me le dise; j'en suis encore plus ignorante que vous. Voilà Arlequin qui m'aime; voilà le prince qui demande mon cœur; voilà vous qui mériteriez de l'avoir; voilà ces femmes qui m'injurient, et que je voudrais punir; voilà que j'aurai un affront, si je n'épouse pas le prince. Arlequin m'inquiète; vous me donnez du souci, vous m'aimez trop; je voudrais ne vous avoir jamais connu, et je suis bien malheureuse d'avoir tout ce tracas-là daus la tête.

LE PRINCE.

Vos discours me pénètrent, Silvia. Vous êtes trop touchée de ma douleur; ma tendresse, toute grande qu'elle est, ne vaut pas le chagrin que vous avez de ne pouvoir m'aimer.

SILVIA.

Je pourrais bien vous aimer; cela ne serait pas difficile, si je voulais.

LE PRINCE.

Souffrez donc que je m'afflige, et ne m'empêchez pas de vous regretter toujours.

SILVIA.

Je vous en avertis, je ne saurais supporter de vous voir si tendre; il semble que vous le fassiez exprès. Y a-t-il de la raison à cela? Pardi! j'aurai moins de mal à vous aimer tout à fait, qu'à être comme je le suis. Pour moi, je laisserai tout là; voilà ce que vous gagnerez.

LE PRINCE.

Je ne veux donc plus vous être à charge; vous souhaitez que je vous quitte; je ne dois pas résister aux volontés d'une personne si chère. Adieu, Silvia.

SILVIA.

Adieu, Silvia! Je vous querellerais volontiers; où allez-vous? Restez là, c'est ma volonté; je la sais mieux que vous, peut-être.

LE PRINCE.

J'ai cru vous obliger.

SILVIA.

Quel train que tout cela! Que faire d'Arlequin? Encore si c'était vous qui fussiez le prince!

LE PRINCE.

Et quand je le serais?

SILVIA.

Cela serait différent, parce que je dirais à Arlequin que vous prétendriez être le maître; ce serait mon excuse; mais il n'y a que pour vous que je voudrais prendre cette excuse-là.

LE PRINCE, *à part.*

Qu'elle est aimable! il est temps de dire qui je suis.

SILVIA.

Qu'avez-vous? est-ce que je vous fâche? Ce n'est pas à cause de la principauté que je voudrais que vous fussiez prince, c'est seulement à cause de vous tout seul; et, si vous l'étiez, Arlequin ne saurait pas que je vous prendrais par amour; voilà ma raison. Mais non, après tout, il vaut mieux que vous ne soyez pas le maître; cela me tenterait trop. Et quand vous le seriez, tenez, je ne pourrais me résoudre à être une infidèle; voilà qui est fini.

LE PRINCE, *à part.*

Différons encore de l'instruire. (*Haut.*) Silvia, conservez-moi seulement les bontés que vous avez pour moi. Le prince vous a fait préparer un spectacle; permettez que je vous y accompagne, et que je profite de toutes les occasions d'être avec vous. Après la fête, vous verrez le prince; et je suis chargé de vous dire que vous serez libre de vous retirer, si votre cœur ne vous dit rien pour lui.

SILVIA.

Oh! il ne me dira pas un mot; c'est tout comme si j'étais partie; mais quand je serai chez nous, vous y viendrez; eh! que sait-on ce qui peut arriver? peut-être que vous m'aurez. Allons-nous-en toujours, de peur qu'Arlequin ne vienne.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LE PRINCE, FLAMINIA.

FLAMINIA.

Oui, seigneur, vous avez fort bien fait de ne pas vous découvrir tantôt, malgré tout ce que Silvia vous a dit de tendre. Ce retardement ne gâte rien, et lui laisse le temps de se confirmer dans le penchant qu'elle a pour vous. Grâces au ciel, vous voilà presque arrivé où vous souhaitiez.

LE PRINCE.

Ah! Flaminia, qu'elle est aimable!

FLAMINIA.

Elle l'est infiniment.

LE PRINCE.

Je ne connais rien comme elle parmi les gens du monde. Quand une maîtresse, à force d'amour, nous dit clairement : Je vous aime, cela fait assurément un grand plaisir. Eh bien, Flaminia, ce plaisir-là, imaginez-vous qu'il n'est que fadeur, qu'il n'est qu'ennui, en comparaison du plaisir

que m'ont donné les discours de Silvia, qui ne m'a pourtant point dit : Je vous aime.

FLAMINIA.

Mais, seigneur, oserais-je vous prier de m'en répéter quelque chose?

LE PRINCE.

Cela est impossible; je suis ravi, je suis enchanté; je ne peux pas vous répéter cela autrement.

FLAMINIA.

Je présume beaucoup du rapport singulier que vous m'en faites.

LE PRINCE.

Si vous saviez combien, dit-elle, elle est affligée de ne pouvoir m'aimer, parce que cela me rend malheureux, et qu'elle doit être fidèle à Arlequin !... J'ai vu le moment où elle allait me dire : Ne m'aimez plus, je vous prie, parce que vous seriez cause que je vous aimerais aussi.

FLAMINIA.

Bon ! cela vaut mieux qu'un aveu.

LE PRINCE.

Non, je le dis encore, il n'y a que l'amour de Silvia qui soit véritablement de l'amour. Les autres femmes qui aiment ont l'esprit cultivé; elles ont une certaine éducation, un certain usage; et tout cela chez elles falsifie la nature. Ici c'est le cœur tout pur qui me parle; comme ses sentiments viennent, il me les montre; sa naïveté en fait tout l'art, et sa pudeur toute la décence. Vous m'avouerez que cela est charmant. Tout ce qui la retient à présent, c'est qu'elle se fait un scrupule de m'aimer sans l'aveu d'Arlequin. Ainsi, Flaminia, hâtez-vous. Sera-t-il bientôt gagné, Arlequin? Vous savez que je ne dois ni ne veux le traiter avec violence. Que dit-il?

non — Sylvia = art aussi car elle le sait

FLAMINIA.

A vous dire le vrai, seigneur, je le crois tout à fait amoureux de moi; mais il n'en sait rien. Comme il ne m'appelle encore que sa chère amie, il vit sur la bonne foi de ce nom qu'il me donne, et prend toujours de l'amour à bon compte.

LE PRINCE.

Fort bien.

FLAMINIA.

Oh! dans la première conversation, je l'instruirai de l'état de ses petites affaires avec moi : et ce penchant, qui est *incognito* chez lui, et que je lui ferai sentir par un autre stratagème; la douceur avec laquelle vous lui parlerez, comme nous en sommes convenus; tout cela, je pense, va vous tirer d'inquiétude, et terminer des travaux dont je sortirai, seigneur, victorieuse et vaincue.

LE PRINCE.

Comment donc?

FLAMINIA.

C'est une petite bagatelle qui ne mérite pas de vous être dite; c'est que j'ai pris du goût pour Arlequin, seulement pour me désennuyer dans le cours de notre intrigue. Mais retirons-nous, et rejoignez Silvia; il ne faut pas qu'Arlequin vous voie encore, et je le vois qui vient.

SCÈNE II

TRIVELIN, ARLEQUIN.

TRIVELIN, *après quelque temps.*

Eh bien! que voulez-vous que je fasse de l'écritoire et du papier que vous m'avez fait prendre?

ARLEQUIN.

Donnez-vous patience, mon domestique.

TRIVELIN.

Tant qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Dites-moi, qui est-ce qui me nourrit ici?

TRIVELIN.

C'est le prince.

ARLEQUIN.

Par la sambille! la bonne chère que je fais me donne des scrupules.

TRIVELIN.

D'où vient donc?

ARLEQUIN.

Mardi! j'ai peur d'être en pension sans le savoir.

TRIVELIN.

Ah! ah! ah! ah!

ARLEQUIN.

De quoi riez-vous, grand benêt?

TRIVELIN.

Je ris de votre idée, qui est plaisante. Allez, allez, seigneur Arlequin, mangez en toute sûreté de conscience, et buvez de même.

ARLEQUIN.

Dame ! je prends mes repas dans la bonne foi; il me serait bien rude de me voir apporter le mémoire de ma dépense; mais je vous crois. Dites-moi à présent, comment s'appelle celui qui rend compte au prince de ses affaires?

TRIVELIN.

Son secrétaire d'État, voulez-vous dire?

ARLEQUIN.

Oui; j'ai dessein de lui faire un écrit, pour le prier d'avertir le prince que je m'ennuie, et lui demander quand il veut en finir avec nous; car mon père est tout seul.

TRIVELIN.

Eh bien?

ARLEQUIN.

Si on veut me garder, il faut lui envoyer une carriole, afin qu'il vienne.

TRIVELIN.

Vous n'avez qu'à parler, la carriole partira sur-le-champ.

ARLEQUIN.

Il faut, après cela, qu'on nous marie Silvia et moi, et qu'on m'ouvre la porte de la maison; car j'ai coutume de trotter partout et d'avoir la clef des champs, moi. Ensuite nous tiendrons ici ménage avec l'amie Flaminia, qui ne veut pas nous quitter à cause de son affection pour nous; et si le prince a toujours bonne envie de nous régaler, ce que je mangerai me profitera davantage.

TRIVELIN.

Mais, seigneur Arlequin, il n'est pas besoin de mêler Flaminia là-dedans.

ARLEQUIN.

Cela me plaît, à moi.

TRIVELIN, *d'un air mécontent*

Hum!

ARLEQUIN.

Hum! Le mauvais valet! Allons vite, tirez votre plume, et griffonnez-moi mon écriture

TRIVELIN.

Dictez.

ARLEQUIN.

« Monsieur. »

TRIVELIN.

Halte-là! dites : *Monseigneur.*

ARLEQUIN.

Mettez les deux, afin qu'il choisisse.

TRIVELIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

« Vous saurez que je m'appelle Arlequin. »

TRIVELIN.

Doucement! vous devez dire : *Votre grandeur saura.*

ARLEQUIN.

Votre grandeur saura! C'est donc un géant, ce secrétaire d'État?

TRIVELIN.

Non; mais n'importe.

ARLEQUIN.

Quel diantre de galimatias! Qui a jamais entendu dire qu'on s'adresse à la taille d'un homme, quand on a affaire à lui?

TRIVELIN.

Je mettrai comme il vous plaira. *Vous saurez que je m'appelle Arlequin.* Après?

ARLEQUIN.

« Que j'ai une maîtresse qui s'appelle Silvia, bourgeoise de mon village, et fille d'honneur. »

TRIVELIN.

Courage!

ARLEQUIN.

« Avec une bonne amie que j'ai faite depuis peu, qui ne saurait se passer de nous, ni nous d'elle; ainsi, aussitôt la présente reçue... »

TRIVELIN.

Flaminia ne saurait se passer de vous? Aïe! la plume me tombe des mains.

ARLEQUIN.

Oh! oh! que signifie donc cette impertinente pâmoison-là?

TRIVELIN.

Il y a deux ans, seigneur Arlequin, il y a deux ans que je soupire en secret pour elle.

ARLEQUIN, *tirant sa latte.*

Cela est fâcheux, mon mignon; mais, en attendant qu'elle en soit informée, je vais toujours vous en faire quelques remercîments pour elle.

TRIVELIN.

Des remercîments à coups de bâton! je ne suis pas friand de ces compliments-là. Eh! que vous importe que je l'aime? Vous n'avez que de l'amitié pour elle, et l'amitié ne rend point jaloux.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez; mon amitié fait tout comme l'amour; en voilà des preuves. (*Il le bat.*)

TRIVELIN.

Oh! diable soit de l'amitié! (*Il sort.*)

SCÈNE III

FLAMINIA, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

Qu'est-ce que c'est? Qu'avez-vous, Arlequin?

ARLEQUIN.

Bonjour, m'amie; c'est ce faquin qui dit qu'il vous aime depuis deux ans.

FLAMINIA.

Cela se peut bien.

ARLEQUIN.

Et vous, m'amie, que dites-vous de cela?

FLAMINIA.

Que c'est tant pis pour lui.

ARLEQUIN.

Tout de bon?

FLAMINIA.

Sans doute; mais est-ce que vous seriez fâché que l'on m'aimât?

ARLEQUIN.

Hélas! vous êtes votre maîtresse; mais si vous aviez un amant, vous l'aimeriez peut-être; cela gâterait la bonne amitié que vous me portez, et vous m'en feriez ma part plus petite. Oh! de cette part-là, je n'en voudrais rien perdre.

FLAMINIA.

Arlequin, savez-vous bien que vous ne ménagez pas mon cœur?

ARLEQUIN.

Moi! et quel mal lui fais-je donc?

FLAMINIA.

Si vous continuez de me parler toujours de même, je ne saurai plus bientôt de quelle espèce seront mes sentiments pour vous. En vérité, je n'ose m'examiner là-dessus; j'ai peur de trouver plus que je ne veux.

ARLEQUIN.

C'est bien fait; n'examinez jamais, Flaminia; cela sera ce que cela pourra. Au reste, croyez-moi, ne prenez point d'amant; j'ai une maîtresse, je la garde; si je n'en avais point, je n'en chercherais pas; qu'en ferais-je avec vous? elle m'ennuierait.

FLAMINIA.

Elle vous ennuierait! Le moyen, après tout ce que vous dites, de rester votre amie?

ARLEQUIN.

Eh! que serez-vous donc?

FLAMINIA.

Ne me le demandez pas, je n'en veux rien savoir; ce qui est de sûr, c'est que dans le monde je n'aime rien plus que vous. Vous n'en pouvez pas dire autant; Silvia va devant moi, comme de raison.

ARLEQUIN.

Chut! vous allez de compagnie ensemble.

FLAMINIA.

Je vais vous l'envoyer, si je la trouve, Silvia; en serez-vous bien aise?

ARLEQUIN.

Comme vous voudrez; mais il ne faut pas l'envoyer; il faut venir toutes deux.

FLAMINIA.

Je ne pourrai pas; car le prince m'a demandée, et je vais voir ce qu'il me veut. Adieu, Arlequin; je serai bientôt de retour.

SCÈNE IV

LE SEIGNEUR, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Voilà mon homme de tantôt. Ma foi! monsieur

le médisant (car je ne sais point votre autre nom), je n'ai rien dit de vous au prince, par la raison que je ne l'ai point vu.

LE SEIGNEUR.

Je vous suis obligé de votre bonne volonté, seigneur Arlequin; mais je suis sorti d'embarras et rentré dans les bonnes grâces du prince, sur l'assurance que je lui ai donnée que vous lui parleriez pour moi; j'espère qu'à votre tour vous me tiendrez parole.

ARLEQUIN.

Oh! quoique je paraisse un innocent, je suis homme d'honneur.

LE SEIGNEUR.

De grâce, ne vous ressouvenez plus de rien, et réconciliez-vous avec moi en faveur du présent que je vous apporte de la part du prince; c'est de tous les présents le plus grand qu'on puisse vous faire.

ARLEQUIN.

Est-ce Silvia que vous m'apportez?

LE SEIGNEUR.

Non. Le présent dont il s'agit est dans ma poche. Ce sont des lettres de noblesse dont le prince vous gratifie comme parent de Silvia; car on dit que vous l'êtes un peu.

ARLEQUIN.

Pas un brin; remportez cela; car, si je le prenais, ce serait friponner la gratification.

LE SEIGNEUR.

Acceptez toujours; qu'importe? Vous ferez plaisir au prince. Refuseriez-vous ce qui fait l'ambition de tous les gens de cœur?

ARLEQUIN.

J'ai pourtant bon cœur aussi. Pour de l'ambition, j'en ai bien entendu parler; mais je ne l'ai jamais vue, et j'en ai peut-être sans le savoir.

LE SEIGNEUR.

Si vous n'en avez pas, cela vous en donnera.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est donc?

LE SEIGNEUR.

En voilà bien d'une autre! L'ambition, c'est un noble orgueil de s'élever.

ARLEQUIN.

Un orgueil qui est noble! Donnez-vous comme

cela de jolis noms à toutes les sottises, vous autres?

LE SEIGNEUR.

Vous ne me comprenez pas; cet orgueil ne signifie là qu'un désir de gloire.

ARLEQUIN.

Par ma foi! sa signification ne vaut pas mieux que lui; c'est bonnet blanc, et blanc bonnet.

LE SEIGNEUR.

Prenez, vous dis-je; ne serez-vous pas bien aise d'être gentilhomme?

ARLEQUIN.

Eh! je n'en serais ni bien aise ni fâché; c'est suivant la fantaisie qu'on a.

LE SEIGNEUR.

Vous y trouverez de l'avantage; vous en serez plus respecté et plus craint de vos voisins.

ARLEQUIN.

J'ai opinion que cela les empêcherait de m'aimer de bon cœur; car quand je respecte les gens, moi, et que je les crains, je ne les aime pas de si bon courage; je ne saurais faire tant de choses à la fois.

LE SEIGNEUR.

Vous m'étonnez!

ARLEQUIN.

Voilà comme je suis bâti. D'ailleurs, voyez-vous, je suis le meilleur enfant du monde, je ne fais de mal à personne; mais quand je voudrais nuire, je n'en ai pas le pouvoir. Eh bien! si j'avais ce pouvoir, si j'étais noble, diable emporte si je voudrais gager d'être toujours brave homme: je ferais parfois comme le gentilhomme de chez nous, qui n'épargne pas les coups de bâton, à cause qu'on n'oserait les lui rendre.

LE SEIGNEUR.

Et si on vous donnait ces coups de bâton, ne souhaiteriez-vous pas être en état de les rendre?

ARLEQUIN.

Pour cela, je voudrais payer cette dette-là sur-le-champ.

LE SEIGNEUR.

Oh! comme les hommes sont quelquefois méchants, mettez-vous en état de faire du mal, seulement afin qu'on n'ose pas vous en faire; et pour cet effet prenez vos lettres de noblesse.

ARLEQUIN.

Têtubleu! vous avez raison, je ne suis qu'une bête. Allons, me voilà noble; je garde le parchemin; je ne crains plus que les rats qui pourraient bien gruger ma noblesse, mais j'y mettrai bon ordre. Je vous remercie, et le prince aussi; car il est bien obligeant dans le fond.

LE SEIGNEUR.

Je suis charmé de vous voir content; adieu.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur... Monsieur! monsieur!

LE SEIGNEUR.

Que me voulez-vous?

ARLEQUIN.

Ma noblesse ne m'oblige-t-elle à rien? Car il faut faire son devoir dans une charge.

LE SEIGNEUR.

Elle oblige à être honnête homme.

ARLEQUIN.

Vous aviez donc des exemptions, vous, quand vous avez dit du mal de moi?

LE SEIGNEUR.

N'y songez plus; un gentilhomme doit être généreux.

ARLEQUIN.

Généreux et honnête homme! Vertuchoux! ces devoirs-là sont bons; je les trouve encore plus nobles que mes lettres de noblesse. Et quand on ne s'en acquitte pas, est-on encore gentilhomme?

LE SEIGNEUR.

Nullement.

ARLEQUIN.

Diantre! il y a donc bien des nobles qui paient la taille?

LE SEIGNEUR.

Je n'en sais point le nombre.

ARLEQUIN.

Est-ce là tout? N'y a-t-il plus d'autres devoirs?

LE SEIGNEUR.

Non; cependant vous qui, suivant toute apparence, serez favori du prince, vous aurez un devoir de plus; ce sera de mériter cette faveur par toute la soumission, tout le respect et toute la complaisance possibles. A l'égard du reste, comme

je vous ai dit, ayez de la vertu, aimez l'honneur plus que la vie, et vous serez dans l'ordre.

ARLEQUIN.

Tout doucement; ces dernières obligations-là ne me plaisent pas tant que les autres. Premièrement, il est bon d'expliquer ce que c'est que cet honneur qu'on doit aimer plus que la vie. Malepeste, quel honneur!

LE SEIGNEUR.

Vous approuverez ce que cela veut dire; c'est qu'il faut se venger d'une injure, ou périr plutôt que de la souffrir.

ARLEQUIN.

Tout ce que vous m'avez dit n'est donc qu'un coq-à-l'âne; car si je suis obligé d'être généreux il faut que je pardonne aux gens; si je suis obligé d'être méchant, il faut que je les assomme. Comment donc faire pour tuer ces hommes-là et les laisser vivre?

LE SEIGNEUR.

Vous serez généreux et bon, quand on ne vous insultera pas.

ARLEQUIN.

Je vous entends : il m'est défendu d'être meilleur que les autres; et si je rends le bien pour le mal, je serai donc un homme sans honneur? Par la mardi! la méchanceté n'est pas rare; ce n'était pas la peine de la recommander tant. Voilà une vilaine invention! Tenez, accommodons-nous plutôt; quand on me dira une grosse injure, j'en répondrai une autre, si je suis le plus fort. Voulez-vous me laisser votre marchandise à ce prix-là? Dites-moi votre dernier mot.

LE SEIGNEUR.

Une injure répondue à une injure ne suffit point. Cela ne peut se laver, s'effacer que par le sang de votre ennemi, ou le vôtre.

ARLEQUIN.

Que la tache y reste! Vous parlez du sang, comme si c'était de l'eau de la rivière. Je vous rends votre paquet de noblesse; mon honneur n'est pas fait pour être noble; il est trop raisonnable pour cela. Bonjour.

LE SEIGNEUR.

Vous n'y songez pas.

ARLEQUIN.

Sans compliment, reprenez votre affaire.

LE SEIGNEUR.

Gardez-le toujours; vous vous ajusterez avec le prince; on n'y regardera pas de si près avec vous.

ARLEQUIN.

Il faudra donc qu'il me signe un contrat comme quoi je serai exempt de me faire tuer par mon prochain, pour le faire repentir de son impertinence avec moi.

LE SEIGNEUR.

A la bonne heure; vous ferez vos conventions. Adieu, je suis votre serviteur.

ARLEQUIN.

Et moi le vôtre.

SCÈNE V

LE PRINCE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à part.*

Qui diantre vient encore me rendre visite? Ah! c'est celui-là qui est cause qu'on m'a pris Silvia (*Haut.*) Vous voilà donc, monsieur le babillard, qui allez dire partout que la maîtresse des gens est belle ; ce qui fait qu'on m'a escamoté la mienne!

LE PRINCE.

Point d'injures, Arlequin.

ARLEQUIN.

Êtes-vous gentilhomme, vous?

LE PRINCE.

Assurément.

ARLEQUIN.

Mardi! vous êtes bien heureux; sans cela je vous dirais de bon cœur ce que vous méritez; mais votre honneur voudrait peut-être faire son devoir, et, après cela, il faudrait vous tuer pour vous venger de moi.

LE PRINCE.

Calmez-vous, je vous prie, Arlequin. Le prince m'a donné ordre de vous entretenir.

ARLEQUIN.

Parlez, il vous est libre; mais je n'ai pas ordre de vous écouter, moi.

LE PRINCE.

Eh bien! prends un esprit plus doux; connais-moi, puisqu'il le faut. C'est ton prince lui-même qui te parle, et non pas un officier du palais, comme tu l'as cru jusqu'ici, aussi bien que Silvia.

ARLEQUIN.

Votre foi?

LE PRINCE.

Tu dois m'en croire.

ARLEQUIN.

Excusez, monseigneur; c'est donc moi qui suis un sot d'avoir été un impertinent avec vous.

LE PRINCE.

Je te pardonne volontiers.

ARLEQUIN.

Puisque vous n'avez pas de rancune contre moi, ne permettez pas que j'en aie contre vous. Je ne suis pas digne d'être fâché contre un prince, je suis trop petit pour cela. Si vous m'affligez, je pleurerai de toute ma force, et puis c'est tout; cela doit faire compassion à votre puissance; vous ne voudriez pas avoir une principauté pour le contentement de vous tout seul.

LE PRINCE.

Tu te plains donc bien de moi, Arlequin?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous, monseigneur? il y a une fille qui m'aime; vous, vous en avez plein votre maison, et cependant vous m'ôtez la mienne. Prenez que je suis pauvre, et que tout mon bien est un liard; vous qui êtes riche de plus de mille écus, vous vous jetez sur ma pauvreté et vous m'arrachez mon liard; cela n'est-il pas bien triste

LE PRINCE, *à part.*

Il a raison, et ses plaintes me touchent.

ARLEQUIN.

Je sais bien que vous êtes un bon prince, tout le monde le dit dans le pays; il n'y aura que moi qui n'aurai pas le plaisir de le dire comme les autres.

LE PRINCE.

Je te prive de Silvia, il est vrai; mais demande-moi ce que tu voudras; je t'offre tous les biens que tu pourras souhaiter, et laisse-moi cette seule personne que j'aime.

ARLEQUIN.

Qu'il ne soit pas question de ce marché-là, vous gagneriez trop sur moi. Parlons en conscience; si un autre que vous me l'avait prise, est-ce que vous ne me la feriez pas remettre? Eh bien! personne ne me l'a prise que vous; voyez la belle occasion de montrer que la justice est pour tout le monde!

LE PRINCE, *à part.*

Que lui répondre?

ARLEQUIN.

Allons, monseigneur, dites-vous comme cela: Faut-il que je retienne le bonheur de ce petit homme, parce que j'ai le pouvoir de le garder? N'est-ce pas à moi a être son protecteur, puisque je suis son maître? S'en ira-t-il sans avoir justice? N'en aurais-je pas du regret? Qui est-ce qui fera mon office de prince, si je ne le fais pas? J'ordonne donc que je lui rendrai Silvia.

LE PRINCE.

Ne changeras-tu jamais de langage? Regarde comme j'en agis avec toi. Je pourrais te renvoyer, et garder Silvia sans t'écouter; cependant, malgré l'inclination que j'ai pour elle, malgré ton obstination et le peu de respect que tu me montres, je m'intéresse à ta douleur; je cherche à la calmer par mes faveurs; je descends jusqu'à te prier de me céder Silvia de bonne volonté; tout le monde t'y exhorte, tout le monde te blâme, et te donne un exemple de l'ardeur qu'on a de me plaire; tu es le seul qui résiste; tu reconnais que je suis ton prince; marque-le-moi donc par un peu de docilité.

ARLEQUIN.

Eh! monseigneur, ne vous fiez pas à ces gens qui vous disent que vous avez raison avec moi, car ils vous trompent. Vous prenez cela pour argent comptant; et puis vous avez beau être bon, vous avez beau être brave homme, c'est autant de perdu, cela ne vous fait point de profit. Sans ces gens-là, vous ne me chercheriez point chicane; vous ne diriez pas que je vous manque de respect, parce que je réclame mon bon droit. Allez, vous êtes mon prince, et je vous aime bien;

mais je suis votre sujet, et cela mérite quelque chose.

LE PRINCE.

Tu me désespères.

ARLEQUIN.

Que je suis à plaindre!

LE PRINCE.

Faudra-t-il donc que je renonce à Silvia? Le moyen d'en être jamais aimé, si tu ne veux pas m'aider? Arlequin, je t'ai causé du chagrin; mais celui que tu me fais est plus cruel que le tien.

ARLEQUIN.

Prenez quelque consolation, monseigneur; promenez-vous, voyagez quelque part; votre douleur se passera dans les chemins.

LE PRINCE.

Non, mon enfant; j'espérais quelque chose de ton cœur pour moi, je t'aurais eu plus d'obligation que je n'en aurai jamais à personne; mais tu me fais tout le mal qu'on peut me faire. Va, n'importe, mes bienfaits t'étaient réservés, et ta dureté n'empêche pas que tu n'en jouisses.

ARLEQUIN.

Aïe! qu'on a de mal dans la vie!

LE PRINCE.

Il est vrai que j'ai tort à ton égard; je me reproche l'action que j'ai faite, c'est une injustice; mais tu n'en es que trop vengé.

ARLEQUIN.

Il faut que je m'en aille; vous êtes trop fâché d'avoir tort; j'aurais peur de vous donner raison.

LE PRINCE.

Non, il est juste que tu sois content; tu souhaites que je te rende justice; sois heureux aux dépens de tout mon repos.

ARLEQUIN.

Vous avez tant de charité pour moi : n'en aurais-je donc pas quelque peu pour vous?

LE PRINCE.

Ne t'embarrasse pas de moi.

ARLEQUIN.

Que j'ai de souci! le voilà désolé.

LE PRINCE, *caressant Arlequin.*

Je te sais bon gré de la sensibilité que je te vois. Adieu, Arlequin; je t'estime, malgré tes refus.

ARLEQUIN.

Monseigneur!

LE PRINCE.

Que me veux-tu? me demandes-tu quelque grâce?

ARLEQUIN.

Non; je ne suis qu'en peine de savoir si je vous accorderai celle que vous voulez.

LE PRINCE.

Il faut avouer que tu as le cœur excellent!

ARLEQUIN.

Et vous aussi; voilà ce qui m'ôte le courage. Hélas! que les bonnes gens sont faibles!

LE PRINCE.

J'admire tes sentiments.

ARLEQUIN.

Je le crois bien; je ne vous promets pourtant rien; il y a trop d'embarras dans ma volonté; mais, à tout hasard, si je vous donnais Silvia, avez-vous dessein que je sois votre favori?

LE PRINCE.

Et qui le serait donc?

ARLEQUIN.

C'est qu'on m'a dit que vous aviez coutume d'être flatté; moi, j'ai coutume de dire vrai, et une bonne coutume comme celle-là ne s'accorde pas avec une mauvaise; jamais votre amitié ne sera assez forte pour endurer la mienne.

LE PRINCE.

Nous nous brouillerons ensemble, si tu ne me réponds toujours ce que tu penses. Il ne me reste qu'une chose à te dire, Arlequin : souviens-toi que je t'aime; c'est tout ce que je te recommande.

ARLEQUIN.

Flaminia sera-t-elle sa maîtresse?

LE PRINCE.

Ah! ne me parle point de Flaminia; tu n'étais pas capable de me donner tant de chagrin sans elle.

ARLEQUIN.

Point du tout; c'est la meilleure fille du monde. Vous ne devez point lui vouloir de mal.

SCÈNE VI

ARLEQUIN, *seul.*

Apparemment que mon coquin de valet aura médit de ma bonne amie. Par la mardi! il faut que j'aille voir où elle est. Mais moi, que ferai-je à cette heure? Est-ce que je quitterai Silvia? Cela se pourra-t-il? Y aura-t-il moyen? Ma foi, non, non assurément. J'ai un peu fait le nigaud avec le prince, parce que je suis tendre à la peine d'autrui; mais le prince est tendre aussi, et il ne dira mot.

SCÈNE VII

FLAMINIA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Bonjour, Flaminia; j'allais vous chercher.

FLAMINIA, *en soupirant.*

Adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela veut dire, adieu?

FLAMINIA.

Trivelin nous a trahis; le prince a su l'intelligence qui est entre nous; il vient de m'ordonner de sortir d'ici, et m'a défendu de vous voir jamais. Malgré cela, je n'ai pu m'empêcher de venir vous parler encore une fois; ensuite j'irai où je pourrai pour éviter sa colère.

ARLEQUIN.

Ah! me voilà un joli garçon à présent!

FLAMINIA.

Je suis au désespoir, moi! Me voir séparée pour jamais d'avec vous, de tout ce que j'avais de plus cher au monde! Le temps me presse, je suis forcée de vous quitter; mais, avant de partir, il faut que je vous ouvre mon cœur.

ARLEQUIN.

Aïe! Qu'est-ce, m'amie? qu'a-t-il, ce cher cœur?

FLAMINIA.

Ce n'est point de l'amitié que j'avais pour vous, Arlequin; je m'étais trompée.

ARLEQUIN.

C'est donc de l'amour?

FLAMINIA.

Et du plus tendre. Adieu.

ARLEQUIN.

Attendez... Je me suis peut-être trompé moi aussi sur mon compte.

FLAMINIA.

Comment! vous vous seriez mépris! Vous m'aimeriez, et nous ne nous verrons plus! Arlequin, ne m'en dites pas davantage; je m'enfuis.

ARLEQUIN.

Restez.

FLAMINIA.

Laissez-moi aller; que ferons-nous?

ARLEQUIN.

Parlons raison.

FLAMINIA.

Que vous dirai-je?

ARLEQUIN.

C'est que mon amitié est aussi loin que la vôtre; elle est partie; voilà que je vous aime, cela est décidé, et je n'y comprends rien. Ouf!

FLAMINIA.

Quelle aventure!

ARLEQUIN.

Je ne suis point marié, par bonheur.

FLAMINIA.

Il est vrai.

ARLEQUIN.

Silvia se mariera avec le prince, et il sera content.

FLAMINIA.

Je n'en doute point.

ARLEQUIN.

Ensuite, puisque notre cœur s'est mécompté et que nous nous aimons par mégarde, nous prendrons patience, et nous nous accommoderons à l'avenant.

FLAMINIA.

J'entends bien; vous voulez dire que nous nous marierons ensemble?

ARLEQUIN.

Vraiment oui; est-ce ma faute, à moi? Pourquoi ne m'avertissiez-vous pas que vous m'attraperiez et que vous seriez ma maîtresse?

FLAMINIA.

M'avez-vous avertie que vous deviendriez mon amant?

ARLEQUIN.

Morbleu! le devinais-je?

FLAMINIA.

Vous étiez assez aimable pour le deviner.

ARLEQUIN.

Ne nous reprochons rien; s'il ne tient qu'à être aimable, vous avez plus de tort que moi.

FLAMINIA.

Épousez-moi, j'y consens; mais il n'y a point de temps à perdre, et je crains qu'on ne vienne m'ordonner de sortir.

ARLEQUIN.

Ah! je pars pour parler au prince. Ne dites pas à Silvia que je vous aime; elle croirait que je suis dans mon tort, et vous savez que je suis innocent. Je ne ferai semblant de rien avec elle; je lui dirai que c'est pour sa fortune que je la laisse là.

FLAMINIA.

Fort bien; j'allais vous le conseiller.

ARLEQUIN.

Attendez. et donnez-moi votre main que je la baise... Qui est-ce qui aurait cru que j'y prendrais tant de plaisir? cela me confond. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA, *d'abord seule.*

En vérité, le prince a raison; ces petites personnes-là font l'amour d'une manière à ne pouvoir résister. Voici l'autre. A quoi rêvez-vous, belle Silvia?

SILVIA.

Je rêve à moi, et je n'y entends rien.

FLAMINIA.

Que trouvez-vous donc en vous de si incompréhensible?

SILVIA.

Je voulais me venger de ces femmes, vous savez bien? Cela s'est passé.

FLAMINIA.

Vous n'êtes guère vindicative.

SILVIA.

J'aimais Arlequin ; n'est-ce pas?

FLAMINIA.

Il me le semblait.

SILVIA.

Eh bien! je crois que je ne l'aime plus.

FLAMINIA.

Ce n'est pas un si grand malheur.

SILVIA.

Quand ce serait un malheur, qu'y ferais je? Lorsque je l'ai aimé, c'était un amour qui m'était venu ; à cette heure je ne l'aime plus, c'est un amour qui s'en est allé ; il est venu sans mon avis, il s'en retourne de même ; je ne crois pas être blâmable.

FLAMINIA, *à part.*

Rions un moment. (*Haut.*) Je le pense à peu près de même.

SILVIA.

Qu'appelez-vous *à peu près?* Il faut le penser tout à fait comme moi, parce que cela est. Voilà de mes gens qui disent tantôt oui, tantôt non.

FLAMINIA.

Sur quoi vous emportez-vous donc?

SILVIA.

Je m'emporte à propos ; je vous consulte bonnement, et vous allez me répondre des *à peu près* qui me chicanent!

FLAMINIA.

Ne voyez-vous pas bien que je badine, et que vous n'êtes que louable? Mais n'est-ce pas cet officier que vous aimez?

SILVIA.

Et qui donc? Pourtant je n'y consens pas encore, à l'aimer; mais à la fin il faudra bien y venir : car dire toujours non à un homme qui demande toujours oui; le voir triste, toujours se lamentant; toujours le consoler de la peine qu'on lui fait; dame! cela lasse; il vaut mieux ne lui en plus faire.

FLAMINIA.

Oh! vous allez le charmer; il mourra de joie.

SILVIA.

Il mourrait de tristesse, et c'est encore pis.

FLAMINIA.

Il n'y a pas de comparaison.

SILVIA.

Je l'attends; nous avons été plus de deux heures ensemble, et il va revenir pour être avec moi quand le prince me parlera. Cependant, quelquefois j'ai peur qu'Arlequin ne s'afflige trop; qu'en dites-vous? Mais ne me rendez pas scrupuleuse.

FLAMINIA.

Ne vous inquiétez pas; on trouvera aisément moyen de l'apaiser.

SILVIA.

De l'apaiser! Diantre! il est donc bien facile de m'oublier, à ce compte? Est-ce qu'il a fait quelque maîtresse ici?

FLAMINIA.

Lui, vous oublier! J'aurais donc perdu l'esprit si je vous le disais. Vous serez trop heureuse s'il ne se désespère pas.

SILVIA.

Vous avez bien affaire de me dire cela! Vous êtes cause que je redeviens incertaine, avec votre désespoir.

FLAMINIA.

Et s'il ne vous aime plus, que diriez-vous?

SILVIA.

S'il ne m'aime plus?... vous n'avez qu'à garder votre nouvelle.

FLAMINIA.

Eh bien! il vous aime encore, et vous en êtes fâchée. Que vous faut-il donc?

SILVIA.

Hum! vous riez! Je vous voudrais bien voir à ma place.

FLAMINIA.

Votre amant vous cherche; croyez-moi, finissez avec lui sans vous inquiéter du reste. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX

SILVIA, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Eh quoi! Silvia, vous ne me regardez pas? Vous

devenez triste toutes les fois que je vous aborde; j'ai toujours le chagrin de penser que je vous suis importun.

SILVIA.

Bon, importun! je parlais de lui tout à l'heure.

LE PRINCE.

Vous parliez de moi? et qu'en disiez-vous, belle Silvia?

SILVIA.

Oh! je disais bien des choses; je disais que vous ne saviez pas encore ce que je pensais.

LE PRINCE.

Je sais que vous êtes résolue à me refuser votre cœur, et c'est là savoir ce que vous pensez.

SILVIA.

Vous n'êtes pas si savant que vous le croyez; ne vous vantez pas tant. Mais dites-moi; vous êtes un honnête homme, et je suis sûre que vous me direz la vérité : vous savez comme je suis avec Arlequin; à présent, prenez que j'aie envie de vous aimer; si je contentais mon envie, ferais-je bien? ferais-je mal? Là, conseillez-moi dans la bonne foi.

LE PRINCE.

Comme on n'est pas le maître de son cœur, si vous aviez envie de m'aimer, vous seriez en droit de vous satisfaire; voilà mon sentiment.

SILVIA.

Me parlez-vous en ami?

LE PRINCE.

Oui, Silvia, en homme sincère.

SILVIA.

C'est mon avis aussi; j'ai décidé de même, et je crois que nous avons raison tous deux; ainsi je vous aimerai, s'il me plaît, sans qu'il ait le petit mot à dire.

LE PRINCE.

Je n'y gagne rien; car il ne vous plaît point.

SILVIA.

Ne vous mêlez point de deviner; je n'ai point de foi à vous. Mais enfin ce prince, puisqu'il faut que je le voie, quand viendra-t-il? S'il veut, je l'en quitte.

LE PRINCE.

Il ne viendra que trop tôt pour moi; lorsque

vous le connaîtrez, vous ne voudrez peut-être plus de moi.

SILVIA.

Courage! vous voilà dans la crainte à cette heure; je crois qu'il a juré de n'avoir jamais un moment de bon temps.

LE PRINCE.

Je vous avoue que j'ai peur.

SILVIA.

Quel homme! il faut bien que je lui remette l'esprit. Ne tremblez plus; je n'aimerai jamais le prince, je vous en fais un serment par...

LE PRINCE.

Arrêtez, Silvia; n'achevez pas votre serment, je vous en conjure.

SILVIA.

Vous m'empêcherez de jurer? cela est joli; j'en suis bien aise.

LE PRINCE.

Voulez-vous que je vous laisse jurer contre moi?

SILVIA.

Contre vous! est-ce que vous êtes le prince?

LE PRINCE.

Oui, Silvia; je vous ai jusqu'ici caché mon rang pour essayer de ne devoir votre tendresse qu'à la mienne; je ne voulais rien perdre du plaisir qu'elle pouvait me faire. A présent que vous me connaissez, vous êtes libre d'accepter ma main et mon cœur, ou de refuser l'un et l'autre. Parlez, Silvia.

SILVIA.

Ah! mon cher prince, j'allais faire un beau serment! Si vous avez cherché le plaisir d'être aimé de moi, vous avez bien trouvé ce que vous cherchiez; vous savez que je dis la vérité, voilà ce qui m'en plaît.

LE PRINCE.

Notre union est donc assurée.

SCÈNE X

LE PRINCE, SILVIA, ARLEQUIN, FLAMINIA.

ARLEQUIN.

J'ai tout entendu, Silvia.

SILVIA.

Eh bien! Arlequin, je n'aurai donc pas la peine de vous rien dire; consolez-vous comme vous pourrez de vous-même. Le prince vous parlera, j'ai le cœur tout entrepris; voyez, accommodez-vous; il n'y a plus de raison à moi, c'est la vérité. Qu'est-ce que vous me diriez? que je vous quitte. Qu'est-ce que je vous répondrais? que je le sais bien. Prenez que vous l'avez dit, prenez que j'ai répondu; laissez-moi après, et voilà qui sera fini.

LE PRINCE.

Flaminia, c'est à vous que je remets Arlequin; je l'estime, et je vais le combler de bien. Toi, Arlequin, accepte de ma main Flaminia pour épouse, et sois pour jamais assuré de la bienveillance de ton prince. Belle Silvia, souffrez que des fêtes qui vous sont préparées, annoncent ma joie à des sujets dont vous allez être la souveraine.

ARLEQUIN.

A présent je me moque du tour que notre amitié nous a joué. Patience; tantôt nous lui en jouerons d'un autre.

FIN DE LA DOUBLE INCONSTANCE.

